CLASSIQUES LAROUSSE
Publiés sous la direction de
FÉLIX GUIRAND
Agrégé des Lettres
Professeur de Première au Lycée Condorcet

BALZAC

LE PÈRE GORIOT

I

avec une Notice biographique,
une Notice historique et littéraire,
des Notes explicatives,
des Jugements, un Questionnaire sur le roman
et des Sujets de devoirs,

par

JEAN BOUDOUT
Agrégé des Lettres
Professeur de Première au Lycée Michelet



LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VIe

F. S. Crofts & Co., New York
Exclusive Sales Agents

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE D'H. DE BALZAC
(1799-1850)

20 mai 1799. — Naissance à Tours de Balzac, fils de Bernard Balzac (ou mieux : Balssa), administrateur de l'Hospice général, et de Laure Sallembier.
1804. — Balzac est externe au collège de Tours.
1807-1813. — Balzac au collège des Oratoriens de Vendôme.
1814. — Le père de Balzac est nommé à Paris, à la direction des Vivres de la première division militaire. Balzac continue ses études à la pension Lepitre.
1816. — Il commence son droit, travaille chez un avoué, puis chez un notaire.
1819. — Balzac fait part de sa vocation littéraire à sa famille, qui l'installe dans une mansarde, rue Lesdiguières, pour qu'il fasse ses preuves.
1819-1820. — Il travaille avec acharnement, notamment à une tragédie : *Cromwell.*
1821. — Lecture de *Cromwell* à sa famille; échec complet.
1821-1825. — Balzac compose sous des pseudonymes divers une quantité de romans d'aventures.
1825. — Il s'associe avec le libraire Canel pour éditer Molière et La Fontaine; échec. Il achète une imprimerie, rue Visconti.
1828. — Liquidation désastreuse de l'imprimerie. Balzac a cent mille francs de dettes. Il s'installe rue Cassini.
1829. — Balzac publie *les Chouans.*
1829-1848. — Balzac compose *la Comédie humaine* (ce titre n'apparaît qu'en 1842), soit environ 90 romans et nouvelles, plus un grand nombre d'articles et d'opuscules, 30 *Contes drolatiques* et 5 pièces de théâtre.

Dates des principaux ouvrages :

1830 : *Gobseck.*
1831-1842 : *la Femme de trente ans.*
1832 : *le Colonel Chabert, le Curé de Tours.*
1833 : *le Médecin de campagne, Eugénie Grandet.*
1834 : *la Recherche de l'Absolu, le Père Goriot.*
1836 : *le Lys dans la vallée.*
1837 : *César Birotteau.*
1837-1843 : *les Illusions perdues.*
1839 : *Le Curé de village.*
1841 : *Ursule Mirouet.*
1841-1842 : *La Rabouilleuse.*
1844 : *les Paysans* (1re partie), *Modeste Mignon.*
1846 : *la Cousine Bette.*
1847 : *le Cousin Pons.*

Principales éditions collectives du vivant de Balzac :

1834-1837 : *Etudes de mœurs au XIXe siècle* (*Scènes de la vie privée. — Scènes de la vie de province. — Scènes de la vie parisienne*).
1835-1840 : *Etudes philosophiques.*
1842-1846 : *la Comédie humaine.*

1832. — Début de la correspondance avec Mme Hanska.
Septembre-octobre 1833. — Séjour à Neuchâtel.
Décembre 1833-janvier 1834. — Séjour à Genève.
Juillet-octobre 1843. — Séjour à Saint-Pétersbourg.
Octobre 1844. — Voyage à Dresde.
1845. — Voyage avec Mme Hanska en Allemagne et en Italie.
1846. — Balzac s'installe rue Fortunée (aujourd'hui rue Balzac).
Septembre 1847-février 1848. — Séjour en Ukraine, dans la propriété de Mme Hanska.
Septembre 1848-mai 1850. — Second séjour en Ukraine. La santé de Balzac, épuisé par le travail, s'altère rapidement.
14 mars 1850. — Balzac épouse Mme Hanska, veuve depuis 1841.
Mai 1850. — Retour à Paris.
19 août 1850. — Mort de Balzac.

Balzac avait seize ans de moins que Stendhal; neuf ans de moins que Lamartine; deux ans de moins que Vigny; un an de moins que Michelet; trois ans de plus que Victor Hugo; quatre ans de plus qu'Alexandre Dumas père et que Mérimée; cinq ans de plus que George Sand; onze ans de plus que Musset.

LE PÈRE GORIOT

NOTICE

Ce qui se passait en 1834-1835. — En politique : *Consolidation lente et difficile de la monarchie de Juillet. Gouvernement du* parti de la résistance, *hostile aux réformes. Ministère Soult-Guizot-Thiers. Loi contre les associations* (*mars* 1834). *Soulèvements ouvriers à Lyon* (9-13 *avril*) *; insurrection républicaine à Paris : bataille du quartier Saint-Martin, massacre de la rue Transnonain* (14 *avril*) *; procès des insurgés d'avril* (*mars* 1835-*janvier* 1836); *attentat de Fieschi* (28 *juillet* 1835); *lois sur la presse* (9 *septembre*).

A l'extérieur : *Dislocation de la Sainte-Alliance ; signature d'une* quadruple alliance *à Londres entre les puissances libérales, Angleterre, France, Espagne et Portugal* (22 *avril* 1834).

En littérature : 1834. — *Lamennais publie les* Paroles d'un croyant; *George Sand,* Jacques; *Musset compose* Lorenzaccio, Fantasio, On ne badine pas avec l'amour; *Sainte-Beuve publie* Volupté; *Edgar Quinet,* Ahasvérus; *Augustin Thierry,* Dix ans d'études historiques.

1835. — *V. Hugo compose les* Chants du crépuscule; *Th. Gautier publie* Mademoiselle de Maupin; *Lamartine le* Voyage en Orient; *Vigny publie* Servitude et grandeur militaires *et fait jouer, le* 12 *février,* Chatterton; *Musset écrit les* Nuits de mai *et* de décembre; *Tocqueville publie* la Démocratie en Amérique (1re *partie*); *Henri Monnier ses* Nouvelles scènes populaires (1835-1839). L'Histoire du moyen âge *de Michelet paraît de* 1833 *à* 1843. *A. Comte professe son* Cours de philosophie positive (1830-1842).

En art : *Aux Salons, œuvres de Corot, de Delacroix. Dessins satiriques de Daumier, Grandville, Monnier dans* la Caricature.

Publication du roman. — *Le Père Goriot* fut publié d'abord dans la *Revue de Paris,* les 14 et 28 décembre 1834, 28 janvier et 11 février 1835. Le roman parut chez Werdet et Spachmann (mars 1835), en deux tomes, divisés en sept chapitres : « Une pension bourgeoise. — Les deux visites. — L'entrée dans le monde. — (Sans titre.) — Trompe-la-Mort. — Les deux filles. — La mort du père. Cette édition était précédée d'une préface, où Balzac, copieusement et assez lourdement, défendait l'ensemble de ses romans composés à cette date contre l'accusation d'immoralité.

Deux mois plus tard, dans la seconde édition, il revenait à la charge et répliquait aux critiques qui lui reprochaient le réalisme outrancier du *Père Goriot.*

En 1843, l'ouvrage prit place dans l'édition collective des *Scènes de la vie parisienne*[1], fragment de la *Comédie humaine*. Les divisions en chapitres disparurent alors; mais Balzac ajouta la dédicace à Geoffroy-Saint-Hilaire. C'est le texte de cette édition que nous reproduisons ici[2].

Le succès du livre, si l'on en croit l'auteur, un peu sujet à caution, aurait été sans égal. De fait, le sujet du *Père Goriot* fut porté au théâtre, dès le mois d'avril 1835, dans deux vaudevilles, d'ailleurs fort médiocres. L'impression produite sur le public avait donc été profonde. Depuis, l'admiration des lecteurs n'a fait que s'affirmer; le roman est encore aujourd'hui, avec *Eugénie Grandet*, le plus populaire de Balzac.

Balzac en 1834. — C'est au cours de l'année 1834 que Balzac conçut et composa *le Père Goriot*. La première partie fut écrite à Paris, la seconde, au château de Saché, en Touraine, où Balzac était venu au mois d'octobre, chez ses amis de Margonne, pour achever son roman.

Ce n'est pas son premier chef-d'œuvre. Depuis cinq ans déjà, le romancier donne le spectacle d'une des activités littéraires les plus étonnantes que l'on connaisse. Dégagé des tâtonnements de ses laborieux débuts, du fatras de ses premiers romans, il se hausse, par un gigantesque effort, au premier rang. Il est l'auteur des *Chouans*, du *Colonel Chabert*, du *Curé de Tours*, de *Louis Lambert*, du *Médecin de Campagne*. *Eugénie Grandet* vient de paraître.

Et surtout, voici un peu plus d'un an (au témoignage de sa sœur Laure Surville) que Balzac a conçu le projet de grouper tous les personnages de ses romans pour en former une société complète. La future *Comédie humaine* n'a pas encore son nom; mais dès cette époque, on peut affirmer qu'elle est née dans l'esprit de son créateur.

C'est aussi le moment où l'homme, en Balzac, atteint l'équilibre le plus parfait de ses prodigieuses facultés. Il a trente-cinq ans; installé dans son appartement de la rue Cassini, il offre déjà la figure légendaire de l'écrivain intrépide, enchaîné à sa table par le souci des dettes à payer, peut-être, mais aussi par le démon de la création artistique — véritable bourreau de travail, soutenant par le café ses forces physiques — tour à tour « forçat » ou « Napoléon » des lettres, passionné d'ailleurs de gloire et de fortune, habitué du faubourg Saint-Germain, dévoré de toutes les ambitions, et sûr de ne pas rester incompris, puisque, depuis 1832, lui parviennent les lettres de l'*Étrangère*, de Mme Hanska.

L'heure même est propre à l'éclosion des grandes œuvres. Le romantisme triomphe. Balzac est loin de sacrifier aux idoles du

1. Dans des notes publiées après sa mort, Balzac fait passer l'ouvrage des *Scènes de la vie parisienne* dans les *Scènes de la vie privée*. C'est dans ce groupe que les éditions modernes le font figurer; 2. Voir note page 9.

jour, il reste bien lui-même; mais quelle atmosphère enivrante! quelle magnifique émulation de talents, alors qu'une des époques les plus fécondes de la littérature française vient de s'ouvrir!

Il ne paraît donc pas excessif de dire que *le Père Goriot* est un des trois ou quatre romans de Balzac qui ont vu le jour dans les circonstances les plus favorables; il est le fruit de la puissante maturité du romancier, dont les débauches de travail n'ont pas encore compromis l'équilibre physique, et dont les conceptions gardent toute leur fraîcheur, ne se sont pas encore durcies en système.

Analyse du roman. — L'action se déroule à Paris, à la fin de l'année 1819.

Dans une pension bourgeoise, lépreuse et nauséabonde, de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, vit un groupe de pensionnaires, où, à côté de figures banales et grotesques, s'entrevoient des âmes puissamment originales, dont la rencontre fait pressentir des drames poignants.

Eugène de Rastignac, jeune noble méridional, venu pour faire fortune à Paris, étudiant pauvre en attendant, mais ambitieux, y coudoie un vieillard à l'aspect imbécile, vrai souffre-douleur de la pension, l'ancien « vermicelier » Goriot, et un personnage, qui se fait appeler Vautrin, sorte de colosse, et plaisantin, mais inquiétant et mystérieux.

Des scènes étranges ont déjà ouvert à Eugène quelques aperçus singuliers sur ces deux êtres, quand son entrée dans le monde, où l'introduit sa cousine, Mme de Beauséant, lui livre le secret du père Goriot. Le bonhomme a pour filles deux des femmes les plus brillantes de la société parisienne : Anastasie, comtesse de Restaud; Delphine, baronne de Nucingen. Leur père, veuf de bonne heure, leur a voué un amour exclusif, aveugle; il s'est ruiné pour elles, condamné à une vie misérable pour leur assurer de somptueux mariages; ses gendres l'ont payé de mépris insolent, ses filles d'ingratitude indifférente.

C'est, pour Rastignac, une première expérience de la vie de Paris. Cependant Vautrin guette le jeune ambitieux, dont il a deviné les rêves. Un jour, le prenant à part, il lui expose brutalement ses théories sociales. S'il veut réussir, il doit jeter bas tout scrupule, et Vautrin se fait fort de lui ménager le succès. A la pension, vit obscurément une pauvre fille, Victorine Taillefer, abandonnée par son père, qui réserve toute son affection à son fils et lui léguera une fortune énorme. Vautrin, par d'obscures complicités, fera disparaître le frère préféré, obligera le père à reprendre sa fille, et à la rétablir dans ses droits d'héritière. Que cependant Rastignac se charge de conquérir l'amour de Victorine, et sa fortune est faite.

L'étudiant, mordu au cœur par la tentation, se révolte pourtant contre cette offre abominable. Il cherche à poursuivre ses avantages

dans le monde, et se fait présenter aux filles du père Goriot. Il échoue auprès de Mme de Restaud, mais se lie intimement avec Mme de Nucingen, encouragé par l'aveuglement paternel du vieillard qui, pour se rapprocher de sa fille, protège avec une inconscience totale les amours de Delphine et de Rastignac.

Le drame se précipite : Vautrin, sûr de faire tomber finalement Rastignac dans son piège, a poursuivi ses intrigues. Mais il ne s'est pas assez méfié de ses voisins de pension. Trahi par une vieille fille, espionne de la police, il est reconnu pour être le forçat évadé « Trompe-la-Mort », et arrêté le jour même où il a fait tuer en duel le fils Taillefer par un spadassin à sa solde.

Rastignac s'abandonne à sa passion pour Mme de Nucingen. Mais les deux gendres du père Goriot, avertis des intrigues de leurs femmes, les persécutent et menacent de les réduire à la ruine; elles viennent implorer le secours de leur père; elles lui livrent leurs secrets les plus douloureux et affrontent sous ses yeux leurs vanités blessées. Leur atroce querelle porte au vieillard un coup mortel.

Goriot, frappé d'apoplexie, agonise sur son grabat infect. Ses filles ne viendront pas l'assister ou viendront trop tard. Devenu clairvoyant, il maudit les ingrates, les supplie, les rappelle. Sa tête se perd; il meurt enfin, entouré d'Eugène et d'un étudiant en médecine, qui, seuls, se chargeront encore de lui rendre aussi décemment que possible les derniers devoirs.

Cet affreux dénouement achève la triste éducation de Rastignac : il est mûr désormais pour la conquête de Paris.

Le sujet; les sources. — On l'a justement remarqué : il y a trois sujets dans *le Père Goriot :*

Les souffrances d'un père victime de l'ingratitude filiale;

Les débuts à Paris d'un jeune ambitieux sous la Restauration;

La lutte d'un forçat évadé contre la société.

Le premier de ces sujets est traditionnel dans l'histoire littéraire; c'est un thème maintes fois traité; il suffira d'évoquer le *Roi Lear* de Shakespeare. Mais, en réalité, Balzac a totalement renouvelé le sujet, en donnant à l'amour paternel de Goriot un caractère tout à fait original, et en situant le drame dans un cadre essentiellement parisien.

A plus forte raison, pour la peinture du jeune ambitieux, le romancier n'a-t-il eu qu'à ouvrir les yeux. Les Rastignac abondent, dans la France telle que l'a faite la Révolution, où tous les honneurs sont accessibles à tous pourvu qu'ils aient le talent et la volonté. Et pour bien des traits, Balzac a dû certainement songer à lui-même.

Quant à l'histoire de Vautrin, elle se rattache étroitement à l'actualité. Il est trop évident que Balzac a pris pour modèle le fameux Vidocq, cet ancien forçat devenu chef de la police, dont les *Mémoires* avaient paru en 1828.

En résumé, la source principale du roman n'est pas livresque;

comme toujours chez Balzac, c'est la vie, observée, recomposée, enrichie par une prodigieuse imagination.

Composition ; action. — Cette complexité du sujet rendait particulièrement délicat le problème de la composition; sur ce point, il n'est pas d'œuvre, dans *la Comédie humaine*, qui nous révèle plus nettement que *le Père Goriot* les procédés propres à Balzac.

De bonne heure, on l'a vu, il a renoncé aux subdivisions en chapitres. Une sûre intuition l'a guidé; il a senti que son roman était d'une seule coulée, qu'il ne fallait à aucun prix en briser l'*unité* profonde[1]. Balzac est, à sa manière, un disciple des grands classiques; comme eux, il s'attache à nous dépeindre une *crise ;* comme eux, il cherche avant tout la *concentration des effets dramatiques.*

Aussi ne disperse-t-il son récit ni dans le temps, ni dans l'espace. Ce drame si touffu, si riche en incidents, se déroulera en moins de trois mois, à Paris, sur deux théâtres : la pension bourgeoise, les salons aristocratiques. Du passage continuel de l'un à l'autre, des contrastes qui s'en dégagent, Balzac a su tirer les effets les plus simples, et aussi les plus saisissants.

Mais au roman ainsi conçu une nécessité s'impose : pour parvenir à la crise, pour lui faire rendre le maximum d'effets, il faut la *préparer*. Cette mise en train (si souvent reprochée à Balzac), occupe ici juste un tiers de l'ouvrage; elle est d'autant plus laborieuse que les théories scientifiques du romancier le poussaient à entrer dans tous les détails, à consacrer de longs développements à la description des milieux, aux portraits, à l' « anatomie », à l'état civil, aux antécédents de ses personnages. Dans certains de ses ouvrages, on verra ces préparations occuper la majeure partie du roman, étouffer, absorber le drame; c'est le cas des *Employés*, des *Paysans*. Dans *le Père Goriot*, l'équilibre est maintenu. Pourtant, c'est seulement au tiers de son roman que Balzac écrira ces lignes, si caractéristiques dans leur gaucherie : « Ici se termine l'exposition de cette obscure mais effroyable tragédie parisienne. »

Le roman une fois parvenu à cette étape, *l'élément purement dramatique* prend la première place. On comprend alors l'importance des préliminaires. Les personnages ont été si bien campés, le milieu où ils évoluent si exactement décrit, le romancier les connaît et nous les fait connaître si intimement qu'ils se détachent pour ainsi dire de leur créateur; ce ne sont pas des marionnettes que nous avons devant les yeux, mais des êtres vivants, mus par la force interne de leurs passions.

Tout désormais devient action, et rien n'est plus frappant, dans *le Père Goriot*, que la maîtrise avec laquelle Balzac, après les labo-

1. C'est donc uniquement pour la commodité de la lecture et pour nous conformer au plan d'ensemble adopté dans cette collection que nous reproduisons les titres des chapitres.

rieuses analyses du début, entrecroise tous les fils et noue le drame dans une série de *dialogues* et de *scènes* d'une incomparable puissance : la conversation entre Rastignac et Vautrin, la soirée dans le monde, l'orgie à la pension Vauquer, l'arrestation de Trompe-la-Mort, la dispute entre les deux filles de Goriot, l'agonie et la mort du vieillard. Une fois maître de son sujet, Balzac est sans égal. D'abord lourd et confus, il se meut maintenant avec une aisance souveraine. Les gestes, les mots, les traits immortels jaillissent; tous frappent juste; l'un n'attend pas l'autre. Une progression ménagée conduit le roman à son terme, en dégageant du grouillement de l'action la figure pathétique du personnage central.

Telle est la magie propre à l'auteur du *Père Goriot.* Ce qu'il y a de plus beau, de plus génial dans ce roman — et dans tous ses plus grands romans — ce sont les cent dernières pages, récompense du long chemin qui nous y a conduits.

Mœurs et caractères. — *Le Père Goriot* est une étude de caractères encadrée par une étude de mœurs. C'est la formule même du roman balzacien.

Balzac a fait revivre le Paris d'une époque, étudié dans deux milieux bien différents : l'aristocratie, extérieurement brillante, secrètement rongée de vices, de misères, de rivalités; à l'opposé, le peuple et surtout la petite bourgeoisie, bornée, mesquine, cupide, toute occupée de basses intrigues, mais capable d'énergie, et parfois de dévouements sublimes.

Quant aux *caractères,* ils fourmillent dans le roman; beaucoup ne sont qu'esquissés, mais d'un trait presque infailliblement juste. Nous entrevoyons seulement les deux gendres de Goriot, Nucingen, la « vieille souche d'Alsacien », héros de plusieurs autres romans, épais et dangereux personnage; de Restaud, dur, insolent, impitoyable; voici la grande mondaine, Mme de Beauséant, lâchement abandonnée et trahie, admirable de tenue jusqu'à la fin; voici les deux filles de Goriot si différentes dans leur égale ingratitude : Anastasie, monstre d'orgueil; Delphine, plus tendre, presque « enfant » parfois, et, en dépit de tout, plus aimable.

Dans l'autre milieu, c'est une galerie de silhouettes inoubliables : Poiret, l'employé abruti, vraie machine ambulante; Mlle Michonneau, la « vipère »; Bianchon, l'étudiant, futur grand praticien, déjà « médecin » dans l'âme; Victorine Taillefer, résignée, passive, timidement amoureuse; Mme Vauquer, vaniteuse, rouée, intéressée jusqu'à la haine, jusqu'à la pire cruauté. Il n'est pas jusqu'aux personnages épisodiques qui ne soient pris sur le vif : la fausse comtesse de l'Ambermesnil; les domestiques : Sylvie, Christophe; le policier Gondureau.

Mais trois êtres dominent tous les autres, et s'élèvent au rang de types éternels :

On a été sévère parfois pour la création de *Rastignac;* on l'a

jugé moins intéressant, moins fouillé, que les héros de Stendhal. Critique injuste : Rastignac est un caractère beaucoup plus nuancé qu'il ne paraît d'abord. Ambitieux à la mode de 1820, sans doute, mais Balzac nous a aussi montré en lui le *Méridional*, audacieux jusqu'à la témérité, prompt au découragement et aux retours d'optimisme, justifié par le succès. Il a surtout admirablement peint, dans cette âme si jeune, les petites capitulations de conscience, les tricheries puériles avec soi-même, les tentations suivies de repentirs vite oubliés; enfin, la corruption d'une nature honnête par la vie, par la disproportion entre les ressources et l'ambition.

Vautrin est évidemment d'une autre envergure. Ce « farceur » de table d'hôte, prompt à la riposte, gouailleur, et cachant sous ses grosses plaisanteries de dangereuses finesses, est un type balzacien par excellence. Forçat évadé, cherchant une âme à séduire pour la lancer à l'assaut de la société; philosophe et artiste à sa manière; cynique et ignoble, grandiose et presque admirable pourtant par la puissance de la volonté.

Mais *Goriot* les dépasse tous deux. Ce « père malheureux » n'a rien de conventionnel. Balzac l'a vu, non à travers les livres, mais dans la réalité. Il en a fait un plébéien, sans intelligence, poussé par un amour paternel presque amoral, quasi bestial. L'instinct domine cet être, à peu près nul par le cerveau, sublime par le cœur (les deux vont ensemble, dit Balzac). Seuls, la souffrance et le malheur lui ouvriront les yeux. Au moment où sa tête se détraque, des éclairs fulgurants de lucidité la traversent, et font de son monologue final un extraordinaire document humain.

Intérêt littéraire. — *Le Père Goriot* est un des chefs-d'œuvre du roman réaliste : par l'intensité de vie; par l'audace du romancier qui a su pousser les passions jusqu'à leurs conséquences extrêmes; par la vérité des milieux où se meuvent les personnages; par l'accent prêté à leurs discours.

Quelques défauts : un peu d'exagération parfois, une tension excessive des caractères; dans le style, des mots d'auteur; çà et là, quelques effusions d'un lyrisme verbal, trop fréquent chez Balzac, et d'un goût douteux.

Le roman est foncièrement triste, d'un pessimisme résolu. Mais, d'abord, cette tristesse constitue un nouvel élément de beauté; et elle est, en fin de compte, tonique pour notre âme; Balzac n'a pas eu l'intention de faire de la morale; il a représenté impitoyablement la comédie humaine sous son jour le plus sombre. Aucune œuvre pourtant ne laisse finalement un tel dégoût du vice, de l'ingratitude, de l'hypocrisie.

LE PÈRE GORIOT

Au grand et illustre Geoffroy Saint-Hilaire[1], *comme un témoignage d'admiration de ses travaux et de son génie.*

DE BALZAC

I

UNE PENSION BOURGEOISE

Mme Vauquer*(1), née de Conflans, est une vieille femme qui, depuis quarante ans, tient à Paris une pension bourgeoise établie rue Neuve-Sainte-Geneviève, entre le Quartier latin et le faubourg Saint-Marcel. Cette pension, connue sous le nom de *la maison Vauquer*, admet également des hommes et des femmes, des jeunes gens et des vieillards, sans que jamais la médisance ait attaqué les mœurs de ce respectable établissement. Mais aussi, de puis trente ans, ne s'y était-il jamais vu de jeune personne, et, pour qu'un jeune homme y demeure, sa famille doit-elle lui faire une bien maigre pension. Néanmoins en 1819, époque à laquelle ce drame commence, il s'y trouvait une pauvre jeune fille. En quelque discrédit que soit tombé le mot *drame* par la manière abusive et tortionnaire dont il a été prodigué dans ces temps de douloureuse littérature[2], il est nécessaire de l'employer ici : non que cette histoire soit dramatique dans le sens vrai du mot, mais, l'œuvre accomplie, peut-être aura-t-on versé quelques larmes *intra muros* et *extra*. Sera-t-elle comprise au delà de Paris ? Le doute est permis. Les particularités de cette scène pleine d'observation et de couleur locale ne peuvent être appréciées qu'entre les buttes Montmartre et les hauteurs de Montrouge, dans cette illustre vallée de plâtras incessamment près de tomber et de ruisseaux noirs de boue; vallée remplie de souffrances

1. *Geoffroy Saint-Hilaire* (1772-1844), célèbre par ses travaux d'histoire naturelle. Ses théories avaient vivement frappé Balzac, qui se piqua toujours de donner à ses romans une base scientifique; 2. Allusion au *drame* romantique, qui triomphe à l'époque où Balzac écrit *le Père Goriot*.

* — Les astérisques suivis de chiffres renvoient aux questions, à la fin du volume.

réelles, de joies souvent fausses, et si terriblement agitée qu'il faut je ne sais quoi d'exorbitant pour y produire une sensation de quelque durée. Cependant il s'y rencontre çà et là des douleurs que l'agglomération des vices et des vertus rend grandes et solennelles : à leur aspect les égoïsmes, les intérêts s'arrêtent et s'apitoient; mais l'impression qu'ils en reçoivent est comme un fruit savoureux promptement dévoré. Le char de la civilisation, semblable à celui de l'idole de Jaggernat[1], à peine retardé par un cœur moins facile à broyer que les autres et qui enraye sa roue, l'a brisé bientôt et continue sa marche glorieuse. Ainsi ferez-vous, vous qui tenez ce livre d'une main blanche, vous qui vous enfoncez dans un moelleux fauteuil en vous disant : « Peut-être ceci va-t-il m'amuser. » Après avoir lu les secrètes infortunes du père Goriot, vous dînerez avec appétit en mettant votre insensibilité sur le compte de l'auteur, en le taxant d'exagération, en l'accusant de poésie. Ah! sachez-le, ce drame n'est ni une fiction ni un roman. *All is true*[2], il est si véritable que chacun peut en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être.

La maison où s'exploite la pension bourgeoise appartient à Mme Vauquer*(2). Elle est située dans le bas de la rue Neuve-Sainte-Geneviève[3], à l'endroit où le terrain s'abaisse vers la rue de l'Arbalète par une pente si brusque et si rude que les chevaux la montent ou la descendent rarement. Cette circonstance est favorable au silence qui règne dans ces rues serrées entre le dôme du Val-de-Grâce et le dôme du Panthéon, deux monuments qui changent les conditions de l'atmosphère en y jetant des tons jaunes, en y assombrissant tout par les teintes sévères que projettent leurs coupoles. Là les pavés sont secs, les ruisseaux n'ont ni boue ni eau, l'herbe croît le long des murs. L'homme le plus insouciant s'y attriste comme tous les passants, le bruit d'une voiture y devient un événement, les maisons y sont mornes, les murailles y sentent la prison. Un Parisien égaré ne verrait là que des pensions bourgeoises ou des institutions, de la misère ou de l'ennui, de la vieillesse qui meurt, de la joyeuse jeunesse contrainte à travailler. Nul quartier de Paris n'est plus horrible, ni, disons-le, plus inconnu. La rue Neuve-

1. *Djaggernat :* cité religieuse de l'Inde, où, aux jours de fête, des fanatiques se jettent sous les roues de l'énorme char qui porte à travers la ville la statue du dieu; 2. « Tout est vrai »; 3. Actuellement : rue Tournefort.

Sainte-Geneviève surtout est comme un cadre de bronze, le seul qui convienne à ce récit, auquel on ne saurait trop préparer l'intelligence par des couleurs brunes, par des idées graves; ainsi que de marche en marche le jour diminue et le chant du conducteur se creuse alors que le voyageur descend aux catacombes. Comparaison vraie! Qui décidera de ce qui est plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides ?

La façade de la pension donne sur un jardinet, en sorte que la maison tombe à angle droit sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève, où vous la voyez coupée dans sa profondeur. Le long de cette façade, entre la maison et le jardinet, règne un cailloutis[1] en cuvette, large d'une toise, devant lequel est une allée sablée, bordée de géraniums, de lauriers-roses et de grenadiers plantés dans de grands vases en faïence bleue et blanche. On entre dans cette allée par une porte bâtarde[2] surmontée d'un écriteau sur lequel on lit : MAISON VAUQUER, et au-dessous : PENSION BOURGEOISE DES DEUX SEXES ET AUTRES. Pendant le jour, une porte à claire-voie, armée d'une sonnette criarde, laisse apercevoir au bout du petit pavé, sur le mur opposé à la rue, une arcade peinte en marbre vert par un artiste du quartier. Sous le renfoncement que simule cette peinture s'élève une statue représentant l'Amour. Sous le socle, cette inscription à demi effacée rappelle le temps auquel remonte cet ornement par l'enthousiasme dont il témoigne pour Voltaire, rentré dans Paris en 1777[3] :

> Qui que tu sois, voici ton maître :
> Il l'est, le fut ou le doit être.

A la nuit tombante, la porte à claire-voie est remplacée par une porte pleine. Le jardinet, aussi large que la façade est longue, se trouve encaissé par le mur de la rue et par le mur mitoyen de la maison voisine, le long de laquelle pend un manteau de lierre qui la cache entièrement et attire les yeux des passants par un effet pittoresque dans Paris. Chacun de ces murs est tapissé d'espaliers[4] et de vignes dont les fructifications grêles et poudreuses sont l'objet des craintes annuelles de Mme Vauquer et de ses conversations avec

1. Chemin de petits cailloux; 2. *Porte bâtarde :* intermédiaire entre une porte cochère et une petite porte; 3. La date exacte du retour de Voltaire à Paris est le 10 février 1778; 4. Arbres fruitiers appuyés contre un mur ou un treillage.

les pensionnaires. Le long de chaque muraille règne une étroite allée qui mène à un couvert de tilleuls, mot que Mme Vauquer, quoique née de Conflans, prononce obstinément *tieuilles*, malgré les observations grammaticales de ses hôtes. Entre les deux allées latérales est un carré d'artichauts flanqué d'arbres fruitiers en quenouille[1] et bordé d'oseille, de laitue ou de persil. Sous le couvert de tilleuls est plantée une table ronde peinte en vert et entourée de sièges. Là, durant les jours caniculaires, les convives assez riches pour se permettre de prendre du café viennent le savourer par une chaleur capable de faire éclore des œufs. La façade, élevée de trois étages et surmontée de mansardes, est bâtie en moellons et badigeonnée avec cette couleur jaune qui donne un caractère ignoble à presque toutes les maisons de Paris. Les cinq croisées percées à chaque étage ont de petits carreaux et sont garnies de jalousies dont aucune n'est relevée de la même manière, en sorte que toutes leurs lignes jurent entre elles. La profondeur de cette maison comporte deux croisées, qui, au rez-de-chaussée, ont pour ornement des barreaux en fer grillagés. Derrière le bâtiment est une cour large d'environ vingt pieds, où vivent en bonne intelligence des cochons, des poules, des lapins, et au fond de laquelle s'élève un hangar à serrer le bois. Entre ce hangar et la fenêtre de la cuisine se suspend le garde-manger, au-dessous duquel tombent les eaux grasses de l'évier. Cette cour a sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève une porte étroite par où la cuisinière chasse les ordures de la maison en nettoyant cette sentine à grand renfort d'eau, sous peine de pestilence.

Naturellement destiné à l'exploitation de la pension bourgeoise, le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtre. Ce salon communique à une salle à manger qui est séparée de la cuisine par la cage d'un escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleurs et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils et de chaises en étoffe de crin à raies alternativement mates et luisantes. Au milieu se trouve une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne[2], décorée de ce cabaret[3] en porcelaine blanche ornée de filets d'or effacés à demi

1. Nom donné à une taille d'arbres de forme effilée; 2. Marbre de Belgique, gris et blanc; 3. Assortiment de verres à liqueur.

que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, assez mal planchéiée, est lambrissée[1] à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de *Télémaque*[2], et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. Depuis quarante ans, cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires, qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne. La cheminée en pierre, dont le foyer toujours propre atteste qu'il ne s'y fait de feu que dans les grandes occasions, est ornée de deux vases pleins de fleurs artificielles, vieillies et encagées, qui accompagnent une pendule en marbre bleuâtre du plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'*odeur de pension.* Elle sent le renfermé, le moisi, le rance; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales et *sui generis* de chaque pensionnaire, jeune et vieux. Eh bien, malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger, qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants sur lesquels sont des carafes échancrées, ternies, des ronds de moiré métallique[3], des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachées ou vineuses, de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il

1. C'est-à-dire : garnie d'un revêtement de menuiserie; 2. Le succès du roman de Fénelon avait été considérable au XVIIIe siècle, et les grandes scènes en étaient reproduites partout; 3. C'est-à-dire de fer blanc ou de zinc auquel on a donné, par certains procédés, l'aspect chatoyant de l'étoffe appelée *moire*... Remarquer l'abondance et la précision de ces détails d'intérieur.

pleut, des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois noir verni à filets dorés; un cartel[1] en écaille incrustée de cuivre; un poêle vert, des quinquets d'Argand[2] où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe[3] y écrive son nom en se servant de son doigt comme de style[4], des chaises estropiées, de petits paillassons piteux en sparterie[5] qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes misérables à trous cassés, à charnières défaites, dont le bois se carbonise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant[6], il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le frottement ou par les mises en couleur. Enfin là règne la misère sans poésie*(3); une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches; si elle n'a ni trous ni haillons, elle va tomber en pourriture.

Cette pièce est dans tout son lustre au moment où, vers sept heures du matin, le chat de Mme Vauquer précède sa maîtresse, saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes et fait entendre son *ronron* matinal*(4). Bientôt la veuve se montre, attifée[7] de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis; elle marche en traînassant ses pantoufles grimacées[8]. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église[9], son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation[10], et dont Mme Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première

1. Pendule appliquée à la muraille; 2. *Argand*, physicien, né à Genève, inventeur des lampes auxquelles le fabriquant Quinquet a donné son nom; 3. Étudiant en médecine qui assiste *l'interne* à l'hôpital; 4. Balzac emploie plaisamment le mot « noble » qui désigne le poinçon dont se servaient les Anciens pour écrire sur les tablettes; 5. Tissu fabriqué avec le *sparte* (graminée dont les feuilles servent à confectionner des nattes, des tapis, etc...); 6. Balzac accumule les adjectifs. Il cherche ici, comme Rabelais, à produire ainsi un effet comique; 7. *Attifé :* paré avec recherche et sans goût; 8. Le mot est une création de Balzac (= qui font la grimace); 9. « Expression ironique pour désigner les dévots — et quelquefois aussi les employés laïques d'une paroisse : bedeau, chantre, suisse » (Littré); 10. Mme Vauquer, nous le verrons, *exploite ses pensionnaires.*

gelée d'automne[1], ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. Le bagne ne va pas sans l'argousin[2], vous n'imagineriez pas l'un sans l'autre. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée[3], résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires. Quand elle est là, ce spectacle est complet. Âgée d'environ cinquante ans, Mme Vauquer ressemble à toutes les *femmes qui ont eu des malheurs*[4]. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse qui va se gendarmer pour se faire payer plus cher, mais d'ailleurs prête à tout pour adoucir son sort, à livrer Georges ou Pichegru[5], si Georges ou Pichegru étaient encore à livrer. Néanmoins elle est *bonne femme au fond*, disent les pensionnaires, qui la croient sans fortune en l'entendant geindre et tousser comme eux. Qu'avait été M. Vauquer? Elle ne s'expliquait jamais sur le défunt. Comment avait-il perdu sa fortune? « Dans les malheurs », répondait-elle. Il s'était mal conduit envers elle, ne lui avait laissé que les yeux pour pleurer[6], cette maison pour vivre, et le droit de ne compatir à aucune infortune, parce que, disait-elle, elle avait souffert tout ce qu'il est possible de souffrir. En entendant trottiner sa maîtresse, la grosse Sylvie, la cuisinière, s'empressait de servir le déjeuner des pensionnaires internes[7].

Généralement les pensionnaires externes ne s'abonnaient qu'au dîner, qui coûtait trente francs par mois. A l'époque où cette histoire commence, les internes étaient au nombre de sept. Le premier étage contenait les deux meilleurs appartements de la maison. Mme Vauquer habitait le moins considérable, et l'autre appartenait à Mme Couture, veuve d'un

1. Admirable expression pour peindre la fraîcheur aigre et déplaisante de ce visage qui a perdu toute jeunesse; 2. *Argousin :* surveillant des forçats au bagne; 3. L'expression convient plutôt aux murailles qu'aux étoffes, mais souligne bien la vétusté lamentable de toute la maison; 4. Expression populaire, qui doit être familière à Mme Vauquer; 5. *Georges Cadoudal*, le célèbre conspirateur royaliste, arrêté à Paris le 9 mars 1804, et exécuté le 25 juin. Le *général Pichegru*, son complice; 6. La phrase est au style indirect; mais c'est bien toujours Mme Vauquer que l'on *entend* parler; 7. Ceux qui logent à la pension. — Les « externes » ne prennent que les repas.

commissaire ordonnateur[1] de la République française. Elle avait avec elle une très jeune personne, nommée Victorine Taillefer, à qui elle servait de mère. La pension de ces deux dames montait à dix-huit cents francs. Les deux appartements du second étaient occupés, l'un par un vieillard nommé Poiret; l'autre par un homme âgé d'environ quarante ans, qui portait une perruque noire, se teignait les favoris, se disait ancien négociant et s'appelait M. Vautrin. Le troisième étage se composait de quatre chambres, dont deux étaient louées, l'une par une vieille fille nommée Mlle Michonneau, l'autre par un ancien fabricant de vermicelles, de pâtes d'Italie et d'amidon, qui se laissait[2] nommer le père Goriot. Les deux autres chambres étaient destinées aux oiseaux de passage, à ces infortunés étudiants qui, comme le père Goriot et Mlle Michonneau, ne pouvaient mettre que quarante-cinq francs par mois à leur nourriture et à leur logement; mais Mme Vauquer souhaitait peu leur présence et ne les prenait que quand elle ne trouvait pas mieux : ils mangeaient trop de pain. En ce moment l'une de ces deux chambres appartenait à un jeune homme venu des environs d'Angoulême[3] à Paris pour y faire son droit, et dont la nombreuse famille se soumettait aux plus dures privations afin de lui envoyer douze cents francs par an. Eugène de Rastignac, ainsi se nommait-il, était un de ces jeunes gens façonnés au travail par le malheur, qui comprennent dès le jeune âge les espérances que leurs parents placent en eux, et qui se préparent une belle destinée en calculant déjà la portée de leurs études et les adaptant par avance au mouvement futur de la société, pour être les premiers à la pressurer*(5). Sans ses observations curieuses et l'adresse avec laquelle il sut se produire dans les salons de Paris, ce récit n'eût pas été coloré des tons vrais qu'il devra sans doute à son esprit sagace et à son désir de pénétrer les mystères d'une situation épouvantable aussi soigneusement cachée par ceux qui l'avaient créée que par celui qui la subissait.

Au-dessus de ce troisième étage étaient un grenier à étendre le linge et deux mansardes, où couchaient un garçon de

1. Fonctionnaire chargé d'*ordonnancer* les dépenses de l'armée (c'est-à-dire de rédiger les ordres de payer); **2.** Il tolère l'appellation familière de « père »; **3.** C'est aussi d'Angoulême que viendra un autre des grands « ambitieux » de Balzac, Lucien de Rubempré, le héros d'*Illusions perdues*. Le romancier connaissait bien la ville, où demeuraient ses amis Carraud.

peine[1], nommé Christophe, et la grosse Sylvie, la cuisinière. Outre les sept pensionnaires internes, Mme Vauquer avait, bon an mal an, huit étudiants en droit ou en médecine, et deux ou trois habitués qui demeuraient dans le quartier, abonnés tous pour le dîner seulement. La salle contenait à dîner dix-huit personnes et pouvait en admettre une vingtaine; mais le matin il ne s'y trouvait que sept locataires, dont la réunion offrait pendant le déjeuner l'aspect d'un repas de famille. Chacun descendait en pantoufles, se permettait des observations confidentielles sur la mise ou sur l'air des externes, et sur les événements de la soirée précédente, en s'exprimant avec la confiance de l'intimité. Ces sept pensionnaires étaient les enfants gâtés de Mme Vauquer, qui leur mesurait avec une précision d'astronome[2] les soins et les égards, d'après le chiffre de leurs pensions. Une même considération affectait ces êtres rassemblés par le hasard. Les deux locataires du second ne payaient que soixante-douze francs par mois. Ce bon marché, qui ne se rencontre que dans le faubourg Saint-Marcel, entre la Bourbe[3] et la Salpêtrière[4], et auquel Mme Couture faisait seule exception, annonce que ces pensionnaires devaient être sous le poids de malheurs plus ou moins apparents. Aussi le spectacle désolant que présentait l'intérieur de cette maison se répétait-il dans le costume de ses habitués, également délabrés. Les hommes portaient des redingotes dont la couleur était devenue problématique, des chaussures comme il s'en jette au coin des bornes dans les quartiers élégants, du linge élimé, des vêtements qui n'avaient plus que l'âme[5]. Les femmes avaient des robes passées, reteintes, déteintes, de vieilles dentelles raccommodées, des gants glacés par l'usage, des collerettes toujours rousses et des fichus éraillés. Si tels étaient les habits, presque tous montraient des corps solidement charpentés, des constitutions qui avaient résisté aux tempêtes de la vie, des faces froides, dures, effacées comme celles des écus démonétisés. Les bouches flétries étaient armées de dents avides. Ces pensionnaires faisaient pressentir des drames accomplis ou en action; non pas de ces drames joués à la lueur des rampes, entre des toiles

1. Domestique chargé des grosses besognes; 2. Les calculs des astronomes sont d'une extrême exactitude; 3. C'était le surnom donné autrefois au couvent de Port-Royal, transformé ensuite en Maternité (actuellement boulevard de Port-Royal); 4. Célèbre hospice, situé boulevard de l'Hôpital, fondé en 1656 sous le nom d'Hôpital général; réservé depuis 1823 aux vieillards et aux aliénés; 5. Apprécier cette trouvaille d'expression.

peintes, mais des drames vivants et muets, des drames glacés qui remuaient chaudement[1] le cœur, des drames continus*(6).

La vieille demoiselle Michonneau gardait sur ses yeux fatigués un crasseux abat-jour[2] en taffetas vert, cerclé par du fil d'archal[3] qui aurait effarouché l'ange de la pitié. Son châle à franges maigres et pleurardes semblait couvrir un squelette, tant les formes qu'il cachait étaient anguleuses. Quel acide avait dépouillé cette créature de ses formes féminines ? elle devait avoir été jolie et bien faite : était-ce le vice, le chagrin, la cupidité ? avait-elle trop aimé ? avait-elle été marchande à la toilette[4] ou seulement courtisane ? expiait-elle les triomphes d'une jeunesse insolente, au-devant de laquelle s'étaient rués les plaisirs, par une vieillesse que fuyaient les passants ? Son regard blanc donnait froid, sa figure rabougrie menaçait. Elle avait la voix clairette d'une cigale criant dans son buisson aux approches de l'hiver. Elle disait avoir pris soin d'un vieux monsieur affecté d'un catarrhe à la vessie et abandonné par ses enfants, qui l'avaient cru sans ressource. Ce vieillard lui avait légué mille francs de rente viagère, périodiquement disputés par les héritiers, aux calomnies desquels elle était en butte. Quoique le jeu des passions eût ravagé sa figure, il s'y trouvait encore certains vestiges d'une blancheur et d'une finesse dans le tissu qui permettaient de supposer que le corps conservait quelques restes de beauté

M. Poiret était une espèce de mécanique. En l'apercevant s'étendre comme une ombre grise le long d'une allée au Jardin des plantes, la tête couverte d'une vieille casquette flasque, tenant à peine sa canne à pomme d'ivoire jauni dans sa main, laissant flotter les pans flétris de sa redingote, qui cachait mal une culotte presque vide, et des jambes en bas bleus qui flageolaient comme celles d'un homme ivre, montrant son gilet blanc sale et son jabot[5] de grosse mousseline recroquevillée qui s'unissait imparfaitement à sa cravate cordée autour de son cou de dindon, bien des gens se demandaient si cette ombre chinoise appartenait à la race audacieuse des fils de Japhet qui papillonnent sur le boulevard Italien[6].

1. *Glacés — chaudement :* effet d'antithèse assez malheureux; **2.** Sorte de visière pour préserver la vue d'une lumière trop vive; **3.** Fil de laiton passé à la filière; **4.** Femme qui achète et revend d'occasion toutes sortes d'étoffes et d'objets de toilette; **5.** Dentelle attachée à l'ouverture de la chemise; **6.** Le *boulevard Italien* était le rendez-vous de la jeunesse élégante. Balzac veut dire : Quel rapport pouvait exister entre les élégants du boulevard et une misérable loque comme Poiret? Aurait-on cru qu'ils appartenaient à la même race?

Quel travail avait pu le ratatiner ainsi? quelle passion avait bistré sa face bulbeuse[1], qui, dessinée en caricature, aurait paru hors du vrai? Ce qu'il avait été? Mais peut-être avait-il été employé au ministère de la justice, dans le bureau où les exécuteurs des hautes œuvres[2] envoient leurs mémoires de frais, le compte des fournitures de voiles noirs pour les parricides[3], de son pour les paniers, de ficelle pour les couteaux[4]. Peut-être avait-il été receveur à la porte d'un abattoir ou sous-inspecteur de la salubrité. Enfin cet homme semblait avoir été l'un des ânes de notre grand moulin social[5], l'un de ces Ratons parisiens qui ne connaissent même pas leurs Bertrands[6], quelque pivot sur lequel avaient tourné les infortunes ou les saletés publiques, enfin l'un de ces hommes dont nous disons, en les voyant : « Il en faut pourtant comme ça[7]. » Le beau Paris ignore ces figures blêmes de souffrances morales ou physiques. Mais Paris est un véritable océan. Jetez-y la sonde, vous n'en connaîtrez jamais la profondeur. Parcourez-le, décrivez-le : quelque soin que vous mettiez à le parcourir, à le décrire; quelque nombreux et intéressés que soient les explorateurs de cette mer, il s'y rencontrera toujours un lieu vierge, un antre inconnu, des fleurs, des perles, des monstres, quelque chose d'inouï, oublié par les plongeurs littéraires[8]. La maison Vauquer est une de ces monstruosités curieuses*(7).

Deux figures y formaient un contraste frappant avec la masse des pensionnaires et des habitués. Quoique Mlle Victorine Taillefer*(8) eût une blancheur maladive semblable à celle des jeunes filles attaquées de chlorose[9], et qu'elle se rattachât à la souffrance générale qui faisait le fond de ce tableau par une tristesse habituelle, par une contenance gênée, par un air pauvre et grêle, néanmoins son visage n'était pas vieux, ses mouvements et sa voix étaient agiles. Ce jeune malheur ressemblait à un arbuste aux feuilles jaunies fraîchement planté dans un terrain contraire. Sa physionomie roussâtre, ses cheveux d'un blond fauve, sa taille trop mince exprimaient cette grâce que les poètes modernes

1. Toute couverte de renflements; 2. Les bourreaux; 3. On couvrait d'un voile noir la tête des parricides que l'on menait à l'exécution; 4. Les apprêts de la guillotine; 5. Balzac compare son personnage à l'âne qui faisait tourner les meules : à la fois patient et stupide; 6. Allusion à la fable célèbre de La Fontaine (livre IX, fable 17, *le Singe et le Chat*), où l'on voit le naïf Raton *tirer les marrons du feu* pour Bertrand qui les croque; 7. Ainsi Chateaubriand, après son arrestation, en 1832, verra dans sa prison « l'envers de la société, les plaies de l'humanité, les hideuses machines qui font mouvoir ce monde » (*Mémoires d'outre-tombe*, v); 8. La métaphore se suit un peu trop; 9. Maladie du sang qui donne à la peau une teinte jaune verdâtre.

trouvaient aux statuettes du moyen âge[1]. Ses yeux gris mélangés de noir exprimaient une douceur, une résignation chrétiennes. Ses vêtements, simples, peu coûteux, trahissaient des formes jeunes. Elle était jolie par juxtaposition. Heureuse, elle eût été ravissante : le bonheur est la poésie des femmes, comme la toilette en est le fard. Si la joie d'un bal eût reflété ses teintes rosées sur ce visage pâle; si les douceurs d'une vie élégante eussent rempli, eussent vermillonné ces joues déjà légèrement creusées; si l'amour eût ranimé ces yeux tristes, Victorine aurait pu lutter avec les plus belles jeunes filles. Il lui manquait ce qui crée une seconde fois la femme, les chiffons et les billets doux. Son histoire eût fourni le sujet d'un livre. Son père croyait avoir des raisons pour ne pas la reconnaître, refusait de la garder près de lui, ne lui accordait que six cents francs par an, et avait dénaturé sa fortune afin de pouvoir la transmettre en entier à son fils. Parente éloignée de la mère de Victorine, qui jadis était venue mourir de désespoir chez elle, Mme Couture prenait soin de l'orpheline comme de son enfant. Malheureusement la veuve du commissaire ordonnateur des armées de la République ne possédait rien au monde que son douaire[2] et sa pension; elle pouvait laisser un jour cette pauvre fille, sans expérience et sans ressources, à la merci du monde. La bonne femme menait Victorine à la messe tous les dimanches, à confesse tous les quinze jours, afin d'en faire à tout hasard une fille pieuse. Elle avait raison. Les sentiments religieux offraient un avenir à cette enfant désavouée, qui aimait son père, qui tous les ans s'acheminait chez lui pour y apporter le pardon de sa mère; mais qui, tous les ans, se cognait contre la porte de la maison paternelle, inexorablement fermée. Son frère, son unique médiateur, n'était pas venu la voir une seule fois en quatre ans, et ne lui envoyait aucun secours. Elle suppliait Dieu de dessiller les yeux de son père, d'attendrir le cœur de son frère, et priait pour eux sans les accuser. Mme Couture et Mme Vauquer ne trouvaient pas assez de mots dans le dictionnaire des injures pour qualifier cette conduite barbare. Quand elles maudissaient ce millionnaire infâme, Victorine faisait entendre de douces paroles, semblables au chant du ramier blessé, dont le cri de douleur exprime encore l'amour.

1. Balzac aime ces comparaisons tirées des arts plastiques — et il en abuse; 2. *Douaire :* biens assurés à la femme par le mari en cas de survie.

Eugène de Rastignac*(**9**) avait un visage tout méridional, le teint blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus. Sa tournure, ses manières, sa pose habituelle dénotaient le fils d'une famille noble, où l'éducation première n'avait comporté que des traditions de bon goût. S'il était ménager de ses habits, si les jours ordinaires il achevait d'user les vêtements de l'an passé, néanmoins il pouvait sortir quelquefois mis comme l'est un jeune homme élégant. Ordinairement il portait une vieille redingote, un mauvais gilet, la méchante cravate noire, flétrie, mal nouée de l'étudiant, un pantalon à l'avenant et des bottes ressemelées.

Entre ces deux personnages et les autres, Vautrin*(**10**), l'homme de quarante ans à favoris peints, servait de transition. Il était un de ces gens dont le peuple dit : « Voilà un fameux gaillard ! » Il avait les épaules larges, le buste bien développé, les muscles apparents, des mains épaisses, carrées et fortement marquées aux phalanges par des bouquets de poils touffus et d'un roux ardent. Sa figure, rayée par des rides prématurées, offrait des signes de dureté que démentaient ses manières souples et liantes. Sa voix de basse-taille[1], en harmonie avec sa grosse gaieté, ne déplaisait point. Il était obligeant et rieur. Si quelque serrure allait mal, il l'avait bientôt démontée, rafistolée, huilée, limée, remontée, en disant : « Ça me connaît. » Il connaissait tout d'ailleurs, les vaisseaux, la mer, la France, l'étranger, les affaires, les hommes, les événements, les lois, les hôtels et les prisons. Si quelqu'un se plaignait par trop, il lui offrait aussitôt ses services. Il avait prêté plusieurs fois de l'argent à Mme Vauquer et à quelques pensionnaires ; mais ses obligés seraient morts plutôt que de ne pas le lui rendre, tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de crainte par un certain regard profond et plein de résolution. A la manière dont il lançait un jet de salive, il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer devant un crime pour sortir d'une position équivoque. Comme un juge sévère, son œil semblait aller au fond de toutes les questions, de toutes les consciences, de tous les sentiments. Ses mœurs consistaient à sortir après le déjeuner, à revenir pour dîner, à décamper pour toute la soirée, et à rentrer vers minuit, à l'aide d'un passe-partout[2] que lui avait con-

1. A peu près synonyme de *basse*, voix grave et profonde ; **2.** Clef qui peut ouvrir plusieurs portes.

fié Mme Vauquer. Lui seul jouissait de cette faveur. Mais aussi était-il au mieux avec la veuve, qu'il appelait *maman* en la saisissant par la taille, flatterie peu comprise! La bonne femme croyait la chose encore facile, tandis que Vautrin seul avait les bras assez longs pour presser cette pesante circonférence. Un trait de son caractère était de payer généreusement quinze francs par mois pour le *gloria*[1] qu'il prenait au dessert. Des gens moins superficiels que ne l'étaient ces jeunes gens emportés par les tourbillons de la vie parisienne, ou ces vieillards indifférents à ce qui ne les touchait pas directement, ne se seraient pas arrêtés à l'impression douloureuse que leur causait Vautrin. Il savait ou devinait les affaires de ceux qui l'entouraient, tandis que nul ne pouvait pénétrer ni ses pensées ni ses occupations. Quoiqu'il eût jeté son apparente bonhomie, sa constante complaisance et sa gaieté comme une barrière entre les autres et lui, souvent il laissait percer l'épouvantable profondeur de son caractère. Souvent une boutade digne de Juvénal[2], et par laquelle il semblait se complaire à bafouer les lois, à fouetter la haute société, à la convaincre d'inconséquence avec elle-même, devait faire supposer qu'il gardait rancune à l'état social, et qu'il y avait au fond de sa vie un mystère soigneusement enfoui.

Attirée, peut-être à son insu, par la force de l'un ou par la beauté de l'autre, Mlle Taillefer partageait ses regards furtifs, ses pensées secrètes, entre ce quadragénaire et le jeune étudiant; mais aucun d'eux ne paraissait songer à elle quoique d'un jour à l'autre le hasard pût changer sa position et la rendre un riche parti*(11). D'ailleurs aucune de ces personnes ne se donnait la peine de vérifier si les malheurs allégués par l'une d'elles étaient faux ou véritables. Toutes avaient les unes pour les autres une indifférence mêlée de défiance qui résultait de leurs situations respectives. Elles se savaient impuissantes à soulager leurs peines, et toutes avaient, en se les contant, épuisé la coupe des condoléances. Semblables à de vieux époux, elles n'avaient plus rien à se dire. Il ne restait donc entre elles que les rapports d'une vie mécanique, le jeu de rouages sans huile. Toutes devaient passer droit dans la rue devant un aveugle,

1. Terme populaire qui désignait une liqueur chaude, composée de café et d'eau-de-vie;
2. *Juvénal*, satirique latin du Ier siècle après J.-C., remarquable par la hardiesse de ses peintures et la virulence de ses attaques contre la société romaine de son temps.

écouter sans émotion le récit d'une infortune et voir dans une mort la solution d'un problème de misère qui les rendait froides à la plus terrible agonie[1]. La plus heureuse de ces âmes désolées était Mme Vauquer, qui trônait dans cet hospice libre. Pour elle seule, ce petit jardin, que le silence et le froid, le sec et l'humide faisaient vaste comme un steppe[2], était un riant bocage. Pour elle seule cette maison jaune et morne, qui sentait le vert-de-gris du comptoir, avait des délices. Ces cabanons lui appartenaient. Elle nourrissait ces forçats acquis à des peines perpétuelles, en exerçant sur eux une autorité respectée. Où ces pauvres êtres auraient-ils trouvé dans Paris, au prix où elle les donnait, des aliments sains, suffisants, et un appartement qu'ils étaient maîtres de rendre, sinon élégant ou commode, du moins propre et salubre? Se fût-elle permis une injustice criante, la victime l'aurait supportée sans se plaindre.

Une réunion semblable devait offrir et offrait en petit les éléments d'une société complète. Parmi les dix-huit convives, il se rencontrait, comme dans les collèges, comme dans le monde, une pauvre créature rebutée, un souffre-douleur sur qui pleuvaient les plaisanteries. Au commencement de la seconde année, cette figure devint pour Eugène de Rastignac la plus saillante de toutes celles au milieu desquelles il était condamné à vivre encore pendant deux ans. Ce *pâtira*[3] était l'ancien vermicelier, le père Goriot, sur la tête duquel un peintre aurait, comme l'historien, fait tomber toute la lumière du tableau. Par quel hasard ce mépris à demi haineux, cette persécution mélangée de pitié, ce non-respect du malheur avaient-ils frappé le plus ancien pensionnaire? Y avait-il donné lieu par quelques-uns de ces ridicules ou de ces bizarreries que l'on pardonne moins qu'on ne pardonne des vices? Ces questions tiennent de près à bien des injustices sociales. Peut-être est-il dans la nature humaine de tout faire supporter à qui souffre tout par humilité vraie, par faiblesse ou par indifférence. N'aimons-nous pas tous à prouver notre force aux dépens de quelqu'un ou de quelque chose? L'être le plus débile, le gamin sonne à toutes les portes quand il gèle, ou se hisse pour écrire son nom sur un monument vierge*(**12**).

Le père Goriot, vieillard de soixante-neuf ans environ,

1. Balzac *prépare* l'action de son roman; 2. Les *steppes* sont les grandes plaines de la Russie; par extension, vaste espace plat et morne; 3. Mot familier pour désigner le souffre-douleur.

s'était retiré chez Mme Vauquer en 1813, après avoir quitté les affaires. Il y avait d'abord pris l'appartement occupé par Mme Couture et donnait alors douze cents francs de pension, en homme pour qui cinq louis de plus ou de moins étaient une bagatelle. Mme Vauquer avait rafraîchi les trois chambres de cet appartement moyennant une indemnité préalable qui paya, dit-on, la valeur d'un méchant ameublement composé de rideaux en calicot jaune, de fauteuils en bois verni couverts en velours d'Utrecht[1], de quelques peintures à la colle et de papiers que refusaient les cabarets de la banlieue. Peut-être l'insouciante générosité que mit à se laisser attraper le père Goriot, qui vers cette époque était respectueusement nommé M. Goriot, le fit-elle considérer comme un imbécile qui ne connaissait rien aux affaires. Goriot*(**13**) vint muni d'une garde-robe[2] bien fournie, le trousseau magnifique du négociant qui ne se refuse rien en se retirant du commerce. Mme Vauquer avait admiré dix-huit chemises de demi-hollande[3], dont la finesse était d'autant plus remarquable que le vermicelier portait sur son jabot dormant[4] deux épingles unies par une chaînette et dont chacune était montée d'un gros diamant. Habituellement vêtu d'un habit bleu barbeau[5], il prenait chaque jour un gilet de piqué[6] blanc, sous lequel fluctuait son ventre piriforme[7] et proéminent, qui faisait rebondir une lourde chaîne d'or garnie de breloques. Sa tabatière, également en or, contenait un médaillon plein de cheveux qui le rendaient en apparence coupable de quelques bonnes fortunes. Lorsque son hôtesse l'accusa d'être un *galantin*[8], il laissa errer sur ses lèvres le gai sourire du bourgeois dont on a flatté le dada[9]. Ses *ormoires*[10] (il prononçait ce mot à la manière du menu peuple) furent remplies par la nombreuse argenterie de son ménage. Les yeux de la veuve s'allumèrent quand elle l'aida complaisamment à déballer et ranger les louches, les cuillers à ragoût, les couverts, les huiliers, les saucières, plusieurs plats, des déjeuners[11] en vermeil, enfin

1. Velours de laine très résistant; **2.** Désigne l'ensemble des vêtements que possède une personne; **3.** La toile de Hollande était d'une finesse réputée. La demi-hollande, de qualité moindre, devait pourtant suffire à éblouir Mme Vauquer; **4.** Sans doute faut-il comprendre : non flottant, fixé à la chemise; **5.** Le *barbeau* est le nom vulgaire du bluet. L'habit bleu-barbeau était à la mode sous la Restauration; **6.** Le piqué est une étoffe de coton, formée de deux tissus superposés et unis par des points qui forment des lignes et des dessins; **7.** En forme de poire. — Balzac doit beaucoup à Rabelais pour ces détails d'une joyeuse truculence; **8.** Terme familier, qui évoque souvent une nuance de ridicule; **9.** Familièrement : idée favorite; **10.** Déformation provinciale du mot : *armoire ;* **11.** Petits plateaux garnis de tasses.

des pièces plus ou moins belles, pesant un certain nombre de marcs[1] et dont il ne voulait pas se défaire. Ces cadeaux lui rappelaient les solennités de sa vie domestique.

« Ceci, dit-il à Mme Vauquer en serrant un plat et une petite écuelle dont le couvercle représentait deux tourterelles qui se becquetaient, est le premier présent que m'a fait ma femme, le jour de notre anniversaire. Pauvre bonne! elle y avait consacré ses économies de demoiselle. Voyez-vous, madame, j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles que de me séparer de cela. Dieu merci! je pourrai prendre dans cette écuelle mon café tous les matins durant le reste de mes jours. Je ne suis pas à plaindre, j'ai sur la planche du pain de cuit pour longtemps[2].

(*Madame Vauquer intrigue — mais sans succès — pour se faire épouser par Goriot. Ses espoirs déçus se tournent en haine contre son pensionnaire, d'autant plus qu'à la même époque, elle a été la victime d'une fausse comtesse, qui est partie clandestinement sans payer sa pension.*)

Elle alla nécessairement plus loin en aversion qu'elle n'était allée dans son amitié. Sa haine ne fut pas en raison de son amour, mais de ses espérances trompées. Si le cœur humain trouve des repos en montant les hauteurs de l'affection, il s'arrête rarement sur la pente rapide des sentiments haineux. Mais M. Goriot était son pensionnaire, la veuve fut donc obligée de réprimer les explosions de son amour-propre blessé, d'enterrer les soupirs que lui causa cette déception et de dévorer ses désirs de vengeance, comme un moine vexé par son prieur. Les petits esprits satisfont leurs sentiments, bons ou mauvais, par des petitesses incessantes. La veuve employa sa malice de femme à inventer de sourdes persécutions contre sa victime. Elle commença par retrancher les superfluités introduites dans sa pension.

« Plus de cornichons, plus d'anchois : c'est des duperies! » dit-elle à Sylvie, le matin où elle rentra dans son ancien programme.

M. Goriot était un homme frugal, chez qui la parcimonie nécessaire aux gens qui font eux-mêmes leur fortune était dégénérée en habitude. La soupe, le bouilli, un plat de

1. Ancien poids de huit onces (environ 250 grammes); 2. C'est-à-dire : j'ai de quoi vivre sans travailler.

légumes, avaient été, devaient toujours être son dîner de prédilection. Il fut donc bien difficile à Mme Vauquer*(14) de tourmenter son pensionnaire, de qui elle ne pouvait en rien froisser les goûts. Désespérée de rencontrer un homme inattaquable, elle se mit à le déconsidérer et fit ainsi partager son aversion pour Goriot à ses pensionnaires, qui, par amusement, servirent ses vengeances. Vers la fin de la première année, la veuve en était venue à un tel degré de méfiance qu'elle se demandait pourquoi ce négociant, riche de sept à huit mille livres de rente, qui possédait une argenterie superbe, demeurait chez elle, en lui payant une pension si modique relativement à sa fortune. Pendant la plus grande partie de cette première année, Goriot avait souvent dîné dehors une ou deux fois par semaine; puis, insensiblement, il en était arrivé à ne plus dîner en ville que deux fois par mois. Les petites parties fines du sieur Goriot convenaient trop bien aux intérêts de Mme Vauquer pour qu'elle ne fût pas mécontente de l'exactitude progressive avec laquelle son pensionnaire prenait ses repas chez elle. Ces changements furent attribués autant à une lente diminution de fortune qu'au désir de contrarier son hôtesse. Une des plus détestables habitudes de ces esprits lilliputiens[1] est de supposer leurs petitesses chez les autres. Malheureusement, à la fin de la deuxième année, M. Goriot justifia les bavardages dont il était l'objet en demandant à Mme Vauquer de passer au second étage et de réduire sa pension à neuf cents francs. Il eut besoin d'une si stricte économie qu'il ne fit plus de feu chez lui pendant l'hiver. La veuve Vauquer voulut être payée d'avance; à quoi consentit M. Goriot, que dès lors elle nomma le père Goriot. Ce fut à qui devinerait les causes de cette décadence. Exploration difficile! Comme l'avait dit la fausse comtesse, le père Goriot était un sournois, un taciturne. Suivant la logique des gens à tête vide, tous indiscrets parce qu'ils n'ont que des riens à dire, ceux qui ne parlent pas de leurs affaires en doivent faire de mauvaises. Ce négociant si distingué devint donc un fripon, ce galantin fut un vieux drôle. Tantôt, selon Vautrin, qui vint vers cette époque habiter la maison Vauquer, le père Goriot était un homme qui allait à la Bourse et qui, suivant une expres-

1. *Lilliput* est le pays des nains où aborde Gulliver, le héros du romancier anglais Swift. Le mot caractérise ici la *mesquinerie* extrême des calculs de Mme Vauquer.

sion assez énergique de la langue financière, *carottait*[1] sur les rentes, après s'y être ruiné. Tantôt c'était un de ces petits joueurs qui vont hasarder et gagner tous les soirs dix francs au jeu. Tantôt on en faisait un espion attaché à la haute police; mais Vautrin prétendait qu'il n'était pas assez rusé pour *en être*. Le père Goriot était encore un avare qui prêtait à la petite semaine[2], un homme qui nourrissait des numéros à la loterie[3]. On en faisait tout ce que le vice, la honte, l'impuissance engendrent de plus mystérieux. Seulement, quelque ignobles que fussent sa conduite ou ses vices, l'aversion qu'il inspirait n'allait pas jusqu'à le faire bannir : il payait sa pension. Puis il était utile, chacun essuyait sur lui sa bonne ou sa mauvaise humeur par des plaisanteries ou par des bourrades. L'opinion qui paraissait plus probable, et qui fut généralement adoptée, était celle de Mme Vauquer. A l'entendre, cet homme si bien conservé, sain comme son œil et avec lequel on pouvait avoir encore beaucoup d'agrément, était un libertin qui avait des goûts étranges. Voici sur quels faits la veuve Vauquer appuyait ses calomnies. Quelques mois après le départ de cette désastreuse comtesse qui avait su vivre pendant six mois à ses dépens, un matin, avant de se lever, elle entendit dans son escalier le froufrou d'une robe de soie et le pas mignon d'une femme jeune et légère qui filait chez Goriot, dont la porte s'était intelligemment ouverte. Aussitôt la grosse Sylvie*(15) vint dire à sa maîtresse qu'une fille trop jolie pour être honnête, *mise comme une divinité*, chaussée en brodequins de prunelle[4] qui n'étaient pas crottés, avait glissé comme une anguille de la rue jusqu'à sa cuisine et lui avait demandé l'appartement de M. Goriot. Mme Vauquer et sa cuisinière se mirent aux écoutes et surprirent plusieurs mots tendrement prononcés pendant la visite, qui dura quelque temps. Quand M. Goriot reconduisit *sa dame*, la grosse Sylvie prit aussitôt son panier et feignit d'aller au marché, pour suivre le couple amoureux.

« Madame, dit-elle à sa maîtresse en revenant, il faut que

1. *Carotter :* subtiliser de l'argent, jouer malhonnêtement. La spéculation à la Bourse des valeurs avait pris une grande ampleur sous la Restauration. Le monument même de la Bourse fut achevé à cette époque, en 1827; 2. Forme populaire de l'usure, qui consiste à prêter en se faisant payer intérêt chaque semaine; 3. *Nourrir des numéros à la loterie,* c'est mettre sur le même numéro à chaque tirage, en augmentant toujours la mise. — La *loterie royale de France,* instituée en 1776, pour remplacer toutes les loteries particulières, ne devait être supprimée qu'en 1836; 4. La prunelle est une sorte d'étoffe de laine ou de soie qui servait surtout à fabriquer des chaussons de femme.

M. Goriot soit diantrement riche tout de même, pour les mettre sur ce pied-là. Figurez-vous qu'il y avait, au coin de l'Estrapade, un superbe équipage dans lequel *elle* est montée. »

Pendant le dîner Mme Vauquer alla tirer un rideau, pour empêcher que Goriot ne fût incommodé par le soleil dont un rayon lui tombait sur les yeux.

« Vous êtes aimé des belles, monsieur Goriot, le soleil vous cherche, dit-elle en faisant allusion à la visite qu'il avait reçue. Peste! vous avez bon goût, elle était bien jolie.

— C'était ma fille*(**16**) », dit-il avec une sorte d'orgueil dans lequel les pensionnaires voulurent voir la fatuité d'un vieillard qui sauve les apparences.

Un mois après cette visite, M. Goriot en reçut une autre. Sa fille, qui, la première fois, était venue en toilette du matin, vint après le dîner et habillée comme pour aller dans le monde. Les pensionnaires, occupés à causer dans le salon, purent voir en elle une jolie blonde, mince de taille, gracieuse et beaucoup trop distinguée pour être la fille d'un père Goriot.

« Et de deux! » dit la grosse Sylvie, qui ne la reconnut pas.

Quelques jours après, une autre fille, grande et bien faite, brune, à cheveux noirs et à l'œil vif, demanda M. Goriot.

« Et de trois! » dit Sylvie.

Cette seconde fille, qui, la première fois, était aussi venue voir son père le matin, vint quelques jours après, le soir, en toilette de bal et en voiture.

« Et de quatre! » dirent Mme Vauquer et la grosse Sylvie, qui ne reconnurent dans cette grande dame aucun vestige de la fille simplement mise le matin qu'elle fit sa première visite.

Goriot payait encore douze cents francs de pension. Mme Vauquer trouva tout naturel qu'un homme riche eût quatre ou cinq maîtresses et le trouva même fort adroit de les faire passer pour ses filles. Elle ne se formalisa point de ce qu'il les mandait dans la maison Vauquer. Enfin, quand son pensionnaire tomba dans les neuf cents francs, elle lui demanda fort insolemment ce qu'il comptait faire de sa maison, en voyant descendre une de ces dames. Le père Goriot lui répondit que cette dame était sa fille aînée.

« Vous en avez donc trente-six, des filles? » dit aigrement Mme Vauquer.

— Je n'en ai que deux », répliqua le pensionnaire avec la douceur d'un homme ruiné qui arrive à toutes les docilités de la misère.

Vers la fin de la troisième année, le père Goriot réduisit encore ses dépenses, en montant au troisième étage et en se mettant à quarante-cinq francs de pension par mois. Il se passa de tabac, congédia son perruquier et ne mit plus de poudre. Quand le père Goriot*(**17**) parut pour la première fois sans être poudré, son hôtesse laissa échapper une exclamation de surprise en apercevant la couleur de ses cheveux : ils étaient d'un gris sale et verdâtre. Sa physionomie que des chagrins secrets avaient insensiblement rendue plus triste de jour en jour, semblait la plus désolée de toutes celles qui garnissaient la table. Quand son trousseau fut usé, il acheta du calicot[1] à quatorze sous l'aune pour remplacer son beau linge. Ses diamants, sa tabatière d'or, sa chaîne, ses bijoux disparurent un à un. Il avait quitté l'habit bleu barbeau, tout son costume cossu, pour porter, été comme hiver, une redingote de drap marron grossier, un gilet en poil de chèvre et un pantalon gris en cuir de laine. Il devint progressivement maigre; ses mollets tombèrent; sa figure, bouffie par le contentement d'un bonheur bourgeois, se rida démesurément; son front se plissa, sa mâchoire se dessina. Durant la quatrième année de son établissement rue Neuve-Sainte-Geneviève, il ne se ressemblait plus. Le bon vermicelier de soixante-deux ans qui ne paraissait pas en avoir quarante, le bourgeois gros et gras, frais de bêtise, dont la tenue égrillarde[2] réjouissait les passants, qui avait quelque chose de jeune dans le sourire, semblait être un septuagénaire hébété, vacillant, blafard. Ses yeux bleus si vivaces prirent des teintes ternes et gris de fer; ils avaient pâli, ne larmoyaient plus, et leur bordure rouge semblait pleurer du sang. Aux uns il faisait horreur; aux autres il faisait pitié. De jeunes étudiants en médecine, ayant remarqué l'abaissement de sa lèvre inférieure et mesuré le sommet de son angle facial[3], le déclarèrent atteint de crétinisme, après l'avoir longtemps houspillé sans en rien tirer. Un soir, après le dîner, Mme Vauquer lui ayant

1. Toile de coton assez grossière; **2.** D'une vivacité gaillarde; **3.** L'angle formé par deux lignes droites, partant de la base du nez pour gagner, l'une le front, l'autre l'oreille. C'est l'anatomiste hollandais Camper (1722-1789) qui avait eu le premier l'idée de déterminer l'intelligence par l'ouverture plus ou moins grande de l'angle facial.

dit en manière de raillerie : « Eh bien, elles ne viennent donc plus vous voir, vos filles? » en mettant en doute sa paternité, le père Goriot tressaillit comme si son hôtesse l'eût piqué avec un fer.

« Elles viennent quelquefois*(18), répondit-il d'une voix émue.

— Ah! ah! vous les voyez encore quelquefois? s'écrièrent les étudiants. Bravo, père Goriot! »

Mais le vieillard n'entendit pas les plaisanteries que sa réponse lui attirait : il était retombé dans un état méditatif que ceux qui l'observaient superficiellement prenaient pour un engourdissement sénile dû à son défaut d'intelligence. S'ils l'avaient bien connu, peut-être auraient-ils été vivement intéressés par le problème que présentait sa situation physique et morale; mais rien n'était plus difficile. Quoiqu'il fût aisé de savoir si Goriot avait réellement été vermicelier, et quel était le chiffre de sa fortune, les vieilles gens dont la curiosité s'éveilla sur son compte ne sortaient pas du quartier et vivaient dans la pension comme des huîtres sur un rocher. Quant aux autres personnes, l'entraînement particulier de la vie parisienne leur faisait oublier, en sortant de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, le pauvre vieillard dont ils se moquaient. Pour ces esprits étroits, comme pour ces jeunes gens insouciants, la sèche misère du père Goriot et sa stupide attitude étaient incompatibles avec une fortune et une capacité quelconques. Quant aux femmes qu'il nommait ses filles, chacun partageait l'opinion de Mme Vauquer, qui disait, avec la logique sévère que l'habitude de tout supposer donne aux vieilles femmes occupées à bavarder pendant leurs soirées :

« Si le père Goriot avait des filles aussi riches que paraissaient l'être toutes les dames qui sont venues le voir, il ne serait pas dans ma maison, au troisième, à quarante-cinq francs par mois, et n'irait pas vêtu comme un pauvre. »

Rien ne pouvait démentir ces inductions. Aussi, vers la fin du mois de novembre 1819, époque à laquelle éclata ce drame, chacun dans la pension avait-il des idées bien arrêtées sur le pauvre vieillard. Il n'avait jamais eu ni fille ni femme; l'abus des plaisirs en faisait un colimaçon, un mollusque anthropomorphe à classer dans les *casquettifères*[1],

1. Parodie burlesque des termes usités en histoire naturelle pour les classifications d'animaux.

disait un employé au Muséum, un des habitués à cachet[1]. Poiret était un aigle, un gentleman auprès de Goriot. Poiret parlait, raisonnait, répondait; il ne disait rien, à la vérité, en parlant, raisonnant ou répondant, car il avait l'habitude de répéter en d'autres termes ce que les autres disaient; mais il contribuait à la conversation, il était vivant, il paraissait sensible; tandis que le père Goriot, disait encore l'employé au Muséum, était constamment à zéro de Réaumur[2].

Eugène de Rastignac*(19) était revenu dans une disposition d'esprit que doivent avoir connue les jeunes gens supérieurs, ou ceux auxquels une position difficile communique momentanément les qualités des hommes d'élite. Pendant sa première année de séjour à Paris, le peu de travail que veulent les premiers grades à prendre dans la Faculté l'avait laissé libre de goûter les délices visibles du Paris matériel. Un étudiant n'a pas trop de temps s'il veut connaître le répertoire de chaque théâtre, étudier les issues du labyrinthe parisien, savoir les usages, apprendre la langue et s'habituer aux plaisirs particuliers de la capitale; fouiller les bons et les mauvais endroits, suivre les cours qui amusent, inventorier les richesses des musées. Un étudiant se passionne alors pour des niaiseries qui lui paraissent grandioses. Il a son grand homme, un professeur du Collège de France[3], payé pour se tenir à la hauteur de son auditoire. Il rehausse sa cravate et se pose pour la femme des premières galeries de l'Opéra-Comique. Dans ces initiations successives il se dépouille de son aubier[4], agrandit l'horizon de sa vie et finit par concevoir la superposition des couches humaines qui composent la société. S'il a commencé par admirer les voitures au défilé des Champs-Élysées par un beau soleil[5], il arrive bientôt à les envier. Eugène avait subi cet apprentissage à son insu, quand il partit en vacances, après avoir été reçu bachelier ès lettres et bachelier en droit. Ses illusions d'enfance, ses idées de province avaient disparu. Son intelligence modifiée, son ambition exaltée, lui firent voir juste au milieu du manoir paternel, au sein de la famille. Son père, sa mère, ses deux frères, ses deux sœurs, et une tante dont la fortune consistait en pensions, vivaient sur la petite terre

1. C'est-à-dire : prenant seulement ses repas à la pension; **2.** Encore une plaisanterie « scientifique ». La conversation de Goriot est *glacée ;* **3.** Le *Collège de France*, appelé *Collège impérial* sous l'Empire, avait repris son nom sous la Restauration; **4.** *L'aubier* est le bois tendre placé entre l'écorce et le cœur de l'arbre; **5.** Sur les Champs-Élysées à l'époque de la Restauration, voir *les Misérables* de V. Hugo (livre III : *En l'année* 1817).

de Rastignac. Ce domaine, d'un revenu d'environ trois mille francs, était soumis à l'incertitude qui régit le produit tout industriel de la vigne, et néanmoins il fallait en extraire chaque année douze cents francs pour lui. L'aspect de cette constante détresse qui lui était généreusement cachée, la comparaison qu'il fut forcé d'établir entre ses sœurs, qui lui semblaient si belles dans son enfance, et les femmes de Paris, qui lui avaient réalisé le type d'une beauté rêvée, l'avenir incertain de cette nombreuse famille qui reposait sur lui, la parcimonieuse attention avec laquelle il vit serrer les plus minces productions, la boisson faite pour sa famille avec les marcs[1] du pressoir, enfin une foule de circonstances inutiles à consigner ici décuplèrent son désir de parvenir et lui donnèrent soif des distinctions. Comme il arrive aux âmes grandes, il voulut ne rien devoir qu'à son mérite. Mais son esprit était éminemment méridional; à l'exécution, ses déterminations devaient donc être frappées de ces hésitations qui saisissent les jeunes gens quand ils se trouvent en pleine mer sans savoir ni de quel côté diriger leurs forces, ni sous quel angle enfler leurs voiles. Si d'abord il voulut se jeter à corps perdu dans le travail, séduit bientôt par la nécessité de se créer des relations, il remarqua combien les femmes ont d'influence sur la vie sociale et avisa soudain à se lancer dans le monde, afin d'y conquérir des protectrices : devaient-elles manquer à un jeune homme ardent et spirituel, dont l'esprit et l'ardeur étaient rehaussés par une tournure élégante et par une sorte de beauté nerveuse à laquelle les femmes se laissent prendre volontiers? Ces idées l'assaillirent au milieu des champs, pendant les promenades que jadis il faisait gaiement avec ses sœurs, qui le trouvèrent bien changé. Sa tante Mme de Marcillac, autrefois présentée à la Cour, y avait connu les sommités aristocratiques. Tout à coup le jeune ambitieux reconnut, dans les souvenirs dont sa tante l'avait si souvent bercé, les éléments de plusieurs conquêtes sociales, au moins aussi importantes que celles qu'il entreprenait à l'école de droit; il la questionna sur les liens de parenté qui pouvaient encore se renouer. Après avoir secoué les branches de l'arbre généalogique[2], la vieille dame estima que, de toutes les personnes

1. C'est-à-dire : le résidu des fruits pressés, avec lequel on fabrique des boissons de basse qualité; 2. Expression plaisante pour dire : chercher dans toute la famille les relations à renouer.

qui pouvaient servir son neveu parmi la gent égoïste des parents riches, Mme la vicomtesse de Beauséant serait la moins récalcitrante. Elle écrivit à cette jeune femme une lettre dans l'ancien style et la remit à Eugène, en lui disant que, s'il réussissait auprès de la vicomtesse, elle lui ferait retrouver ses autres parents. Quelques jours après son arrivée, Rastignac envoya la lettre de sa tante à Mme de Beauséant. La vicomtesse répondit par une invitation de bal pour le lendemain.

Telle était la situation générale de la pension bourgeoise à la fin du mois de novembre 1819. Quelques jours plus tard, Eugène, après être allé au bal de Mme de Beauséant, rentra vers deux heures dans la nuit. Afin de regagner le temps perdu, le courageux étudiant s'était promis, en dansant, de travailler jusqu'au matin. Il allait passer la nuit pour la première fois au milieu de ce silencieux quartier, car il s'était mis sous le charme d'une fausse énergie en voyant les splendeurs du monde. Il n'avait pas dîné chez Mme Vauquer. Les pensionnaires purent donc croire qu'il ne reviendrait du bal que le lendemain matin au petit jour, comme il était quelquefois rentré des fêtes du Prado[1] ou des bals de l'Odéon[2], en crottant ses bas de soie et gauchissant ses escarpins[3]. Avant de mettre les verrous à la porte, Christophe l'avait ouverte pour regarder dans la rue. Rastignac se présenta dans ce moment et put monter à sa chambre sans faire de bruit, suivi de Christophe, qui en faisait beaucoup. Eugène se déshabilla, se mit en pantoufles, prit une méchante redingote, alluma son feu de mottes[4] et se prépara lestement au travail, en sorte que Christophe couvrit encore par le tapage de ses gros souliers les apprêts peu bruyants du jeune homme. Eugène resta pensif pendant quelques moments avant de se plonger dans ses livres de droit. Il venait de reconnaître en Mme la vicomtesse de Beauséant l'une des reines de la mode à Paris, et dont la maison passait pour être la plus agréable du faubourg Saint-Germain[5]. Elle était d'ailleurs, et par son nom et par sa fortune, l'une des sommités du monde aristocratique. Grâce à sa tante de Marcillac, le pauvre étudiant avait été bien reçu dans

1. Ancienne salle de bal créée en 1807, et située en face du Palais de justice. Démolie en 1855; 2. L'*Odéon*, incendié en 1818, venait, en 1819, de rouvrir ses portes; 3. Souliers découverts, à semelle très mince; 4. Les *mottes* sont de petites masses de tourbe qui servent de combustible très grossier; 5. Appelé aussi *le noble faubourg*, le quartier aristocratique de Paris à l'époque.

cette maison, sans connaître l'étendue de cette faveur. Être admis dans ces salons dorés équivalait à un brevet de haute noblesse. En se montrant dans cette société, la plus exclusive de toutes, il avait conquis le droit d'aller partout. Ébloui par cette brillante assemblée, ayant à peine échangé quelques paroles avec la vicomtesse, Eugène s'était contenté de distinguer, parmi la foule des déités parisiennes qui se pressaient dans ce raoût[1], une de ces femmes que doit adorer tout d'abord un jeune homme. La comtesse Anastasie de Restaud, grande et bien faite, passait pour avoir l'une des plus jolies tailles de Paris. Figurez-vous de grands yeux noirs, une main magnifique, un pied bien découpé, du feu dans les mouvements, une femme que le marquis de Ronquerolles nommait un cheval de pur sang. Cette finesse de nerfs ne lui ôtait aucun avantage ; elle avait les formes pleines et rondes, sans qu'elle pût être accusée de trop d'embonpoint. *Cheval de pur sang*, *femme de race*, ces locutions commençaient à remplacer les anges du ciel, les figures ossianiques[2], toute l'ancienne mythologie amoureuse repoussée par le dandysme[3]. Mais, pour Rastignac, Mme Anastasie de Restaud fut la femme désirable. Il s'était ménagé deux tours dans la liste des cavaliers écrite sur l'éventail et avait pu lui parler pendant la première contredanse[4].

« Où vous rencontrer désormais, madame ? lui avait-il dit brusquement avec cette force de passion qui plaît tant aux femmes.

— Mais, répondit-elle, au Bois, aux Bouffons[5], chez moi, partout. »

Et l'aventureux Méridional s'était empressé de se lier avec cette délicieuse comtesse, autant qu'un jeune homme peut se lier avec une femme pendant une contredanse et une valse. En se disant cousin de Mme de Beauséant, il fut invité par cette femme, qu'il prit pour une grande dame, et eut ses entrées chez elle. Au dernier sourire qu'elle lui

1. *Raout* ou *rout* : fête où sont invitées des personnes du monde ; 2. Le poète écossais *Macpherson* publia, de 1760 à 1773, vingt-deux poèmes, qu'il prétendait traduits de l'œuvre retrouvé d'un barde du IIIe siècle, *Ossian*. Ces vers, en grande partie originaux, eurent un succès prodigieux en France à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle. Les figures « angéliques » abondent dans ces poèmes, qui évoquent les légendes mystérieuses de l'Écosse ; 3. Les *dandys*, jeunes gens de la haute société anglaise, formaient, au début du XIXe siècle, une sorte d'association tacite qui s'attribuait le droit de donner le bon ton et de fixer la mode ; 4. Quadrille où les danseurs exécutent des pas en se faisant vis-à-vis ; 5. Ou *Théâtre-Italien*, qui donnait, à l'époque où se passe l'action du roman, des représentations à la salle Favart. Le Théâtre-Italien ne disparut qu'en 1878.

jeta, Rastignac crut sa visite nécessaire. Il avait eu le bonheur de rencontrer un homme qui ne s'était pas moqué de son ignorance, défaut mortel au milieu des illustres impertinents de l'époque, les Maulincourt, les Ronquerolles, les Maxime de Trailles, les de Marsay, les Ajuda-Pinto, les Vandenesse, qui étaient là dans la gloire de leurs fatuités et mêlés aux femmes les plus élégantes, lady Brandon, la duchesse de Langeais, la comtesse de Kargarouët, Mme de Sérizy, la duchesse de Carigliano, la comtesse Ferraud, Mme de Lanty, la marquise d'Aiglemont, Mme Firmiani, la marquise de Listomère et la marquise d'Espard, la duchesse de Maufrigneuse et les Grandlieu[1]. Heureusement donc le naïf étudiant tomba sur le marquis de Montriveau, l'amant de la duchesse de Langeais, un général simple comme un enfant, qui lui apprit que la comtesse de Restaud demeurait rue du Helder. Être jeune*(20), avoir soif du monde, avoir faim d'une femme, et voir s'ouvrir pour soi deux maisons! Mettre le pied au faubourg Saint-Germain chez la vicomtesse de Beauséant, le genou dans la chaussée d'Antin chez la comtesse de Restaud! plonger d'un regard dans les salons de Paris en enfilade, et se croire assez joli garçon pour y trouver aide et protection dans un cœur de femme! se sentir assez ambitieux pour donner un superbe coup de pied à la corde raide sur laquelle il faut marcher avec l'assurance du sauteur qui ne tombera pas, et avoir trouvé dans une charmante femme le meilleur des balanciers! Avec ces pensées et devant cette femme qui se dressait sublime auprès d'un feu de mottes, entre le Code et la misère, qui n'aurait, comme Eugène, sondé l'avenir dans une méditation, qui ne l'aurait meublé de succès? Sa pensée vagabonde escomptait si drûment ses joies futures qu'il se croyait auprès de Mme de Restaud, quand un soupir semblable à un *Han!* de saint Joseph[2] troubla le silence de la nuit, retentit au cœur du jeune homme de manière à le lui faire prendre pour le râle d'un moribond. Il ouvrit doucement sa porte, et, quand il fut dans le corridor, il aperçut une ligne de lumière tracée au bas de la porte du père Goriot. Eugène craignit que son voisin ne se trouvât indisposé, il approcha son œil de la serrure, regarda dans

1. Tous ces personnages reparaissent et jouent souvent des rôles fort importants dans les romans parisiens de la *Comédie humaine*; 2. C'est-à-dire : semblable au cri sourd du charpentier qui travaille. L'expression est bizarre.

la chambre*(**21**) et vit le vieillard occupé de travaux qui lui parurent trop criminels pour qu'il ne crût pas rendre service à la société en examinant bien ce que machinait nuitamment le soi-disant vermicelier. Le père Goriot, qui sans doute avait attaché sur la barre d'une table renversée un plat et une soupière en vermeil, tournait une espèce de câble autour de ces objets richement sculptés, en les serrant avec une si grande force qu'il les tordait vraisemblablement pour les convertir en lingots.

« Peste! quel homme! se dit Rastignac en voyant les bras nerveux du vieillard, qui, à l'aide de cette corde, pétrissait sans bruit l'argent doré comme une pâte. Mais serait-ce donc un voleur ou un receleur qui, pour se livrer plus sûrement à son commerce, affecterait la bêtise, l'impuissance, et vivrait en mendiant? » se dit Eugène en se relevant un moment.

L'étudiant appliqua de nouveau son œil à la serrure. Le père Goriot, qui avait déroulé son câble, prit la masse d'argent, la mit sur la table après y avoir étendu sa couverture, et l'y roula pour l'arrondir en barre, opération dont il s'acquitta avec une facilité merveilleuse.

« Il serait donc aussi fort que l'était Auguste, roi de Pologne[1]? » se dit Eugène, quand la barre ronde fut à peu près façonnée.

Le père Goriot regarda son ouvrage d'un air triste, des larmes sortirent de ses yeux, il souffla le rat de cave[2] à la lueur duquel il avait tordu ce vermeil, et Eugène l'entendit se coucher en poussant un soupir.

« Il est fou, pensa l'étudiant.

— Pauvre enfant! » dit à haute voix le père Goriot.

A cette parole, Rastignac jugea prudent de garder le silence sur cet événement et de ne pas inconsidérément condamner son voisin. Il allait rentrer, quand il distingua soudain un bruit assez difficile à exprimer et qui devait être produit par des hommes en chaussons de lisière montant l'escalier. Eugène prêta l'oreille et reconnut, en effet, le son alternatif de la respiration de deux hommes. Sans

1. *Auguste de Saxe*, roi de Pologne, de 1670 à 1733. Balzac n'attribue-t-il pas à ce prince la force herculéenne de son hôte, le tsar Pierre le Grand, qui, à un dîner chez le roi de Pologne, s'était amusé, en effet, à rouler en cornet l'assiette d'argent de son couvert? — ou celle de son fils, le maréchal de Saxe, le vainqueur de Fontenoy, dont la vigueur physique était en effet légendaire?; **2.** Longue mèche de coton recouverte de cire et repliée sur elle-même, servant pour s'éclairer dans une cave.

avoir entendu ni le cri de la porte ni les pas des hommes, il vit tout à coup une faible lueur au second étage, chez M. Vautrin.

« Voilà bien des mystères dans une pension bourgeoise! » se dit-il.

Il descendit quelques marches, se mit à écouter, et le son de l'or frappa son oreille. Bientôt la lumière fut éteinte, les deux respirations se firent entendre derechef sans que la porte eût crié. Puis, à mesure que les deux hommes descendirent, le bruit alla s'affaiblissant.

« Qui va là? cria Mme Vauquer en ouvrant la fenêtre de sa chambre.

— C'est moi qui rentre, maman Vauquer, dit Vautrin de sa grosse voix.

— C'est singulier! Christophe avait mis les verrous, se dit Eugène en rentrant dans sa chambre. Il faut veiller pour bien savoir ce qui se passe autour de soi, dans Paris. »

Détourné par ces petits événements de sa méditation ambitieusement amoureuse, il se mit au travail. Distrait par les soupçons qui lui venaient sur le compte du père Goriot, plus distrait encore par la figure de Mme de Restaud, qui de moment en moment se posait devant lui comme la messagère d'une brillante destinée, il finit par se coucher et par dormir à poings fermés. Sur dix nuits promises au travail par les jeunes gens, ils en donnent sept au sommeil. Il faut avoir plus de vingt ans pour veiller[1].

Le lendemain matin régnait à Paris un de ces épais brouillards qui l'enveloppent et l'embrument si bien que les gens les plus exacts sont trompés sur le temps. Les rendez-vous d'affaires se manquent. Chacun se croit à huit heures quand midi sonne. Il était neuf heures et demie, Mme Vauquer n'avait pas encore bougé de son lit. Christophe et la grosse Sylvie, attardés aussi, prenaient tranquillement leur café, préparé avec les couches supérieures du lait destiné aux pensionnaires, et que Sylvie faisait longtemps bouillir, afin que Mme Vauquer ne s'aperçût pas de cette dîme[2] illégalement levée.

« Sylvie, dit Christophe en mouillant sa première

1. C'est Balzac grand travailleur qui nous livre ici son expérience; **2.** Balzac assimile plaisamment le larcin de Sylvie au prélèvement sur les récoltes, réservé autrefois à l'Église et aux seigneurs. — Le romancier ne néglige aucun détail : une sorte de peau épaisse, ressemblant à de la crème, se forme sur le lait qui a longtemps bouilli et peut ainsi dissimuler le « prélèvement ».

rôtie*(22), M. Vautrin, qu'est un bon homme tout de même, a encore vu deux personnes cette nuit. Si madame s'en inquiétait, ne faudrait rien lui dire.

— Vous a-t-il donné quelque chose?

— Il m'a donné cent sous pour son mois, une manière de me dire : « Tais-toi ».

— Sauf lui et Mme Couture, qui ne sont pas regardants, les autres voudraient nous retirer de la main gauche ce qu'ils nous donnent de la main droite au jour de l'an, dit Sylvie.

— Encore, qu'est-ce qu'ils donnent? fit Christophe, une méchante pièce *ed'* cent sous. Voilà depuis deux ans le père Goriot qui fait ses souliers lui-même. Ce grigou[1] de Poiret se passe de cirage et le boirait plutôt que de le mettre à ses savates. Quant au gringalet d'étudiant, il me donne quarante sous. Quarante sous ne payent pas mes brosses, et il vend ses vieux habits, par-dessus le marché. Qué baraque!

— Bah! fit Sylvie en buvant de petites gorgées de café, nos places sont encore les meilleures du quartier : on y vit bien. Mais, à propos du grand-papa Vautrin, Christophe, vous a-t-on dit quelque chose?

— Oui. J'ai rencontré il y a quelques jours un monsieur dans la rue, qui m'a dit : « N'est-ce pas chez vous que demeure un gros monsieur qui a des favoris qu'il teint? » Moi, j'ai dit : « Non, monsieur, il ne les teint pas. Un homme gai comme lui, il n'en a pas le temps. » J'ai donc dit ça à M. Vautrin, qui m'a répondu : « Tu as bien fait, mon garçon! Réponds toujours comme ça. Rien n'est plus désagréable que de laisser connaître nos infirmités. Ça peut faire manquer des mariages. »

— Eh bien, à moi, au marché, on a voulu m'englauder[2] aussi pour me faire dire si je lui voyais passer sa chemise. C'te farce!... Tiens, dit-elle en s'interrompant, voilà dix heures quart moins qui sonnent au Val-de-Grâce, et personne ne bouge.

— Ah bah! ils sont tous sortis. Mme Couture et sa jeune personne sont allées manger le bon Dieu[3] à Saint-Étienne[4]

1. Expression populaire pour désigner les avares; 2. Enjôler (*glaude*, terme d'argot, signifie : *niais*); 3. C'est l'expression des gens du peuple, avec une nuance irrévérencieuse et hostile. Le père Grandet l'emploie dans ses colères contre sa femme et sa fille; 4. Saint-Étienne-du-Mont, une des plus curieuses et des plus anciennes églises de Paris, entièrement réédifiée de 1492 à 1622, sur la montagne Sainte-Geneviève.

dès huit heures. Le père Goriot est sorti avec un paquet. L'étudiant ne reviendra qu'après son cours, à dix heures. Je les ai vus partir en faisant mes escaliers, que le père Goriot m'a donné un coup avec ce qu'il portait, qu'était dur comme du fer. Qué qui fait donc, ce bonhomme-là? Les autres le font aller comme une toupie, mais c'est un brave homme tout de même, et qui vaut mieux qu'eux tous. Il ne donne pas grand'chose; mais les dames chez lesquelles il m'envoie quelquefois allongent de fameux pourboires et sont joliment ficelées.

— Celles qu'il appelle ses filles, hein? Elles sont une douzaine.

— Je ne suis jamais allé que chez deux, les mêmes qui sont venues ici.

— Voilà madame qui se remue; elle va faire son sabbat[1] : faut que j'y aille. Vous veillerez au lait, Christophe, rapport au chat. »

Sylvie monta chez sa maîtresse.

« Comment! Sylvie, voilà dix heures quart moins, vous m'avez laissée dormir comme une marmotte! Jamais pareille chose n'est arrivée.

— C'est le brouillard, qu'est à couper au couteau.

— Mais le déjeuner?

— Bah! vos pensionnaires avaient bien le diable au corps; ils ont tous décanillé[2] dès le *patron-jacquette*.

— Parle donc bien, Sylvie, reprit Mme Vauquer : on dit le *patron-minette*[3].

— Ah! madame, je dirai comme vous voudrez. Tant y a que vous pouvez déjeuner à dix heures. La Michonnette et le Poireau n'ont pas bougé. Il n'y a qu'eux qui soient dans la maison et ils dorment comme des souches qui sont.

— Mais, Sylvie, tu les mets tous les deux ensemble comme si...

— Comme si, quoi? reprit Sylvie en laissant échapper un gros rire bête. Les deux font la paire.

— C'est singulier, Sylvie : comment M. Vautrin est-il

1. *Sabbat* : assemblée nocturne de sorciers qui, d'après la superstition populaire, se tient à minuit, le samedi, sous la présidence du diable. Par suite : *tapage infernal* ; 2. S'en aller, dans le langage populaire. Expression d'origine obscure, signifiant peut-être : s'en aller comme une *chenille* que l'on ôte (Littré); 3. Expressions familières signifiant : *de très grand matin*. L'étymologie en est très obscure. En tous cas, les deux formes que leur donnent Mme Vauquer et Sylvie sont également incorrectes. Il faudrait : *potron-jaquet* ou *potron-minet* (et non : *patron*). *Patron-minette* est d'ailleurs aujourd'hui encore employé couramment dans le langage familier.

donc rentré cette nuit après que Christophe a eu mis les verrous?

— Bien au contraire, madame. Il a entendu M. Vautrin et est descendu pour lui ouvrir la porte. Et voilà ce que vous avez cru...

— Donne-moi ma camisole, et va vite voir au déjeuner. Arrange le reste du mouton avec des pommes de terre, et donne des poires cuites, de celles qui coûtent deux liards la pièce. »

Quelques instants après, Mme Vauquer descendit au moment où son chat venait de renverser d'un coup de patte l'assiette qui couvrait un bol de lait et le lapait en toute hâte.

« Mistigris! » s'écria-t-elle.

Le chat se sauva, puis revint se frotter à ses jambes.

« Oui, oui, fais ton capon, vieux lâche! lui dit-elle. Sylvie! Sylvie!

— Eh bien, quoi, madame?

— Voyez donc ce qu'a bu le chat.

— C'est la faute de cet animal de Christophe, à qui j'avais dit de mettre le couvert. Où est-il passé? Ne vous inquiétez pas, madame; ce sera le café du père Goriot. Je mettrai de l'eau dedans, il ne s'en apercevra pas. Il ne fait attention à rien, pas même à ce qu'il mange.

— Où donc est-il allé, ce chinois[1]-là? dit Mme Vauquer en plaçant les assiettes.

— Est-ce qu'on sait? Il fait des trafics des cinq cents diables.

— J'ai trop dormi, dit Mme Vauquer.

— Mais aussi madame est-elle fraîche comme une rose... »

En ce moment la sonnette se fit entendre, et Vautrin entra dans le salon en chantant de sa grosse voix :

J'ai longtemps parcouru le monde,[2]
Et l'on m'a vu de toute part...

« Oh! oh! bonjour, maman Vauquer, dit-il en apercevant l'hôtesse, qu'il prit galamment dans ses bras*(**23**).

— Allons, finissez donc...

— Dites : « Impertinent! » reprit-il. Allons, dites-le. Voulez-vous bien le dire? Tenez, je vais mettre le couvert avec vous. Ah! je suis gentil, n'est-ce pas?

1. Terme de moquerie pour désigner un personnage burlesque et désagréable; 2. Air tiré d'un opéra-comique de Nicolo, joué en 1814 : *Joconde ou les coureurs d'aventure*.

Courtiser la brune et la blonde,
Aimer, soupirer...

Je viens de voir quelque chose de singulier...

. . . . . . au hasard.

— Quoi? dit la veuve.

— Le père Goriot était à huit heures et demie rue Dauphine, chez l'orfèvre qui achète de vieux couverts et des galons. Il lui a vendu pour une bonne somme un ustensile de ménage en vermeil, assez joliment tortillé pour un homme qui n'est pas de la manique[1].

— Bah! vraiment?

— Oui. Je revenais ici après avoir conduit un de mes amis qui s'expatrie par les Messageries royales[2]; j'ai attendu le père Goriot pour voir : histoire de rire. Il a remonté dans ce quartier-ci, rue des Grès[3], où il est entré dans la maison d'un usurier connu, nommé Gobseck[4], un fier drôle, capable de faire des dominos avec les os de son père; un juif, un arabe, un grec, un bohémien[5], un homme qu'on serait bien embarrassé de dévaliser, il met ses écus à la Banque.

— Qu'est-ce que fait donc ce père Goriot?

— Il ne fait rien, dit Vautrin, il défait. C'est un imbécile assez bête pour se ruiner à aimer les filles qui...

— Le voilà! dit Sylvie.

— Christophe, cria le père Goriot, monte avec moi. »

Christophe suivit le père Goriot et redescendit bientôt.

« Où vas-tu? dit Mme Vauquer à son domestique.

— Faire une commission pour M. Goriot.

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit Vautrin en arrachant des mains de Christophe une lettre sur laquelle il lut : *A madame la comtesse Anastasie de Restaud.* Et tu vas...? reprit-il en rendant la lettre à Christophe.

— Rue du Helder. J'ai ordre de ne remettre ceci qu'à Mme la comtesse.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? dit Vautrin en mettant la lettre au jour; un billet de banque? Non. — Il entr'ouvrit

1. *Etre de la manique :* expression populaire empruntée au langage des savetiers, et qui signifie : *montrer de l'adresse.* La *manique* est une petite pièce de cuir dont se servent les cordonniers pour leur travail; 2. La suite du roman et ce qu'il nous apprend de Vautrin permet de penser qu'il joue ici sur les mots : cet « ami » doit être un condamné partant pour le bagne; 3. Aujourd'hui : rue Cujas; 4. Le héros d'une admirable nouvelle de Balzac (1830); 5. Entendez : un usurier avide.

l'enveloppe. — Un billet acquitté[1], s'écria-t-il. Fourche! Il est galant, le roquentin[2]. Va, vieux lascar[3], dit-il en coiffant de sa large main Christophe, qu'il fit tourner sur lui-même comme un dé, tu auras un bon pourboire. »

Le couvert était mis. Sylvie faisait bouillir le lait. Mme Vauquer allumait le poêle, aidée par Vautrin, qui fredonnait toujours :

J'ai longtemps parcouru le monde,
Et l'on m'a vu de toute part...

Quand tout fut prêt, Mme Couture et Mlle Taillefer rentrèrent.

« D'où venez-vous donc si matin, ma belle dame? dit Mme Vauquer à Mme Couture.

— Nous venons de faire nos dévotions à Saint-Étienne du Mont; ne devons-nous pas aller aujourd'hui chez M. Taillefer? Pauvre petite, elle tremble comme la feuille, reprit Mme Couture en s'asseyant devant le poêle, à la bouche duquel elle présenta ses souliers qui fumèrent.

— Chauffez-vous donc, Victorine, dit Mme Vauquer.

— C'est bien, mademoiselle, de prier le bon Dieu d'attendrir le cœur de votre père, dit Vautrin*(24) en avançant une chaise à l'orpheline. Mais ça ne suffit pas. Il vous faudrait un ami qui se chargeât de dire son fait à ce marsouin[4]-là, un sauvage qui a, dit-on, trois millions, et qui ne vous donne pas de dot. Une belle fille a besoin de dot dans ce temps-ci.

— Pauvre enfant! dit Mme Vauquer. Allez, mon chou, votre monstre de père attire le malheur à plaisir sur lui. »

A ces mots, les yeux de Victorine se mouillèrent de larmes, et la veuve s'arrêta sur un signe que lui fit Mme Couture.

« Si nous pouvions seulement le voir, si je pouvais lui parler, lui remettre la dernière lettre de sa femme, reprit la veuve du commissaire ordonnateur. Je n'ai jamais osé la risquer par la poste; il connaît mon écriture...

— *O femmes innocentes, malheureuses et persécutées*[5] ! s'écria Vautrin en interrompant, voilà donc où vous en êtes?

1. C'est un *billet à ordre*, payable à celui au profit duquel il est souscrit; 2. *Roquentin* : autrefois, vieux militaire en retraite; puis, familièrement : vieillard ridicule et qui veut paraître jeune; 3. *Lascar*, primitivement : matelot indien appartenant à la classe des parias; puis, populairement : individu rusé, malin; 4. Le mot est déjà employé familièrement au XVIIe siècle, pour désigner un homme laid et grossier; 5. Vautrin — qui a des lettres — parodie le style des romans « sensibles », mis à la mode par la *Clarisse Harlowe* de Richardson et par *la Nouvelle Héloïse* de Rousseau.

D'ici à quelques jours je me mêlerai de vos affaires, et tout ira bien.

— Oh! monsieur, dit Victorine en jetant un regard à la fois humide et brûlant à Vautrin, qui ne s'en émut pas, si vous saviez un moyen d'arriver à mon père, dites-lui bien que son affection et l'honneur de ma mère me sont plus précieux que toutes les richesses du monde. Si vous obteniez quelque adoucissement à sa rigueur, je prierais Dieu pour vous. Soyez sûr d'une reconnaissance...

— *J'ai longtemps parcouru le monde* », chanta Vautrin d'une voix ironique.

En ce moment, Goriot, Mlle Michonneau, Poiret, descendirent, attirés peut-être par l'odeur du roux que faisait Sylvie pour accommoder les restes du mouton. A l'instant où les sept convives s'attablèrent en se souhaitant le bonjour, dix heures sonnèrent : on entendit dans la rue le pas de l'étudiant.

« Ah bien, monsieur Eugène, dit Sylvie, aujourd'hui, vous allez déjeuner avec tout le monde. »

L'étudiant salua les pensionnaires et s'assit auprès du père Goriot.

« Il vient de m'arriver une singulière aventure, dit-il en se servant abondamment du mouton et se coupant un morceau de pain que Mme Vauquer mesurait toujours de l'œil.

— Une aventure? dit Poiret.

— Eh bien, pourquoi vous en étonneriez-vous, vieux chapeau? dit Vautrin à Poiret. Monsieur est bien fait pour en avoir. »

Mlle Taillefer coula timidement un regard sur le jeune étudiant.

« Dites-nous votre aventure, demanda Mme Vauquer.

— Hier, j'étais au bal chez Mme la vicomtesse de Beauséant, une cousine à moi, qui possède une maison magnifique, des appartements habillés de soie, enfin qui nous a donné une fête superbe, où je me suis amusé comme un roi...

— Telet, dit Vautrin en interrompant net.

— Monsieur, reprit vivement Eugène, que voulez-vous dire?

— Je dis *telet*, parce que les roitelets s'amusent beaucoup plus que les rois.

— C'est vrai : j'aimerais mieux être ce petit oiseau sans souci que roi, parce que..., fit Poiret *l'idémiste*[1].

— Enfin, reprit l'étudiant en lui coupant la parole, je danse avec une des plus belles femmes du bal, une comtesse ravissante, la plus délicieuse créature que j'aie jamais vue. Elle était coiffée avec des fleurs de pêcher, elle avait au côté le plus beau bouquet de fleurs, des fleurs naturelles qui embaumaient; mais, bah! il faudrait que vous l'eussiez vue, il est impossible de peindre une femme animée par la danse. Eh bien, ce matin, j'ai rencontré cette divine comtesse, sur les neuf heures, à pied, rue des Grès. Oh! le cœur m'a battu, je me figurais...

— Qu'elle venait ici, dit Vautrin en jetant un regard profond à l'étudiant*(**25**). Elle allait sans doute chez le papa Gobseck, un usurier. Si jamais vous fouillez des cœurs de femmes à Paris, vous y trouverez l'usurier avant l'amant. Votre comtesse se nomme Anastasie de Restaud et demeure rue du Helder. »

A ce nom l'étudiant regarda fixement Vautrin. Le père Goriot leva brusquement la tête, il jeta sur les deux interlocuteurs un regard lumineux et plein d'inquiétude qui surprit les pensionnaires.

« Christophe arrivera trop tard, elle y sera donc allée! s'écria douloureusement Goriot.

— J'ai deviné », dit Vautrin en se penchant à l'oreille de Mme Vauquer.

Goriot mangeait machinalement et sans savoir ce qu'il mangeait. Jamais il n'avait semblé plus stupide et plus absorbé qu'il ne l'était en ce moment*(**26**).

« Qui diable, monsieur Vautrin, a pu vous dire son nom? demanda Eugène.

— Ah! ah! voilà, répondit Vautrin. Le père Goriot le savait bien, lui! pourquoi ne le saurais-je pas?

— M. Goriot? s'écria l'étudiant.

— Quoi! dit le pauvre vieillard. Elle était donc bien belle hier?

— Qui?

— Mme de Restaud.

1. *Le docteur idémiste*, était celui qui, dans les assemblées savantes, se contentait d'opiner du bonnet et de dire *idem* (la même chose) quand on lui demandait de donner ses raisons à son tour. Balzac attribue plaisamment le nom à Poiret, qui, par stupidité, est toujours de l'avis du dernier qui a parlé.

– Voyez-vous le vieux grigou[1], dit Mme Vauquer à Vautrin, comme ses yeux s'allument!

— Oh! oui, elle était furieusement belle, reprit Eugène, que le père Goriot regardait avidement. Si Mme de Beauséant n'avait pas été là, ma divine comtesse eût été la reine du bal; les jeunes gens n'avaient d'yeux que pour elle, j'étais le douzième inscrit sur sa liste, elle dansait toutes les contredanses. Les autres femmes enrageaient. Si une créature a été heureuse hier, c'est bien elle. On a bien raison de dire qu'il n'y a rien de plus beau que frégate à la voile, cheval au galop et femme qui danse.

— Hier en haut de la roue, chez une duchesse, dit Vautrin; ce matin en bas de l'échelle, chez un escompteur : voilà les Parisiennes. Si leurs maris ne peuvent entretenir leur luxe effréné, elles se vendent. Si elles ne savent pas se vendre, elles éventreraient leurs mères pour y chercher de quoi briller. Enfin, elles font les cent mille coups. Connu, connu*(27)! »

Le visage du père Goriot, qui s'était allumé comme le soleil d'un beau jour en entendant l'étudiant, devint sombre à cette cruelle observation de Vautrin.

« Eh bien, dit Mme Vauquer, où donc est votre aventure? Lui avez-vous parlé? lui avez-vous demandé si elle voulait apprendre le droit?

— Elle ne m'a pas vu, dit Eugène. Mais rencontrer une des plus jolies femmes de Paris, rue des Grès, à neuf heures, une femme qui a dû rentrer du bal à deux heures du matin, n'est-ce pas singulier? Il n'y a que Paris pour ces aventures-là.

— Bah! il y en a de bien plus drôles, s'écria Vautrin. »

Mlle Taillefer avait à peine écouté, tant elle était préoccupée par la tentative qu'elle allait faire. Mme Couture lui fit signe de se lever pour aller s'habiller. Quand les deux dames sortirent, le père Goriot les imita.

« Eh bien, l'avez-vous vu? dit Mme Vauquer à Vautrin et à ses autres pensionnaires. Il est clair qu'il s'est ruiné pour ces femmes-là.

— Jamais on ne me fera croire, s'écria l'étudiant, que la belle comtesse appartienne au père Goriot.

— Mais, lui dit Vautrin en l'interrompant, nous ne

1. *Grigou*, populairement : gueux, misérable, sordide. Le sens est ici moins précis qu'à la page 42. C'est une expression de mépris injurieux.

tenons pas à vous le faire croire. Vous êtes encore trop jeune pour bien connaître Paris; vous saurez plus tard qu'*il* s'y rencontre ce que nous nommons des *hommes à passions...* »

A ces mots, Mlle Michonneau regarda Vautrin d'un air intelligent. Vous eussiez dit un cheval de régiment entendant le son de la trompette.

— « Eh bien, reprit-il, ces gens-là chaussent une idée et n'en démordent pas. Ils n'ont soif que d'une certaine eau prise à une certaine fontaine, et souvent croupie; pour en boire, ils vendraient leurs femmes, leurs enfants; ils vendraient leur âme au diable. Pour les uns, cette fontaine est le jeu, la Bourse, une collection de tableaux ou d'insectes, la musique; pour d'autres, c'est une femme qui sait leur cuisiner des friandises. A ceux-là vous leur offririez toutes les femmes de la terre, ils s'en moquent, ils ne veulent que celle qui satisfait leur passion. Souvent cette femme ne les aime pas du tout, vous les rudoie, leur vend fort cher des bribes de satisfactions; eh bien, mes farceurs ne se lassent pas et mettraient leur dernière couverture au mont-de-piété[1] pour lui apporter leur dernier écu. Le père Goriot est un de ces gens-là*(28). La comtesse l'exploite parce qu'il est discret; et voilà le beau monde! Le pauvre bonhomme en pense qu'à elle. Hors de sa passion, vous le voyez, c'est une bête brute. Mettez-le sur ce chapitre-là, son visage étincelle comme un diamant. Il n'est pas difficile de deviner ce secret-là. Il a porté ce matin du vermeil à la fonte, et je l'ai vu entrant chez le papa Gobseck, rue des Grès. Suivez bien! En revenant, il a envoyé chez la comtesse de Restaud ce niais de Christophe qui nous a montré l'adresse de la lettre dans laquelle était un billet acquitté. Il est clair que, si la comtesse allait aussi chez le vieil escompteur, il y avait urgence. Le père Goriot a galamment financé pour elle. Il ne faut pas coudre deux idées pour voir clair là-dedans. Cela vous prouve, mon jeune étudiant, que, pendant que votre comtesse riait, dansait, faisait ses singeries, balançait ses fleurs de pêcher et pinçait sa robe, elle était dans ses petits souliers[2], comme on dit, en pensant à ses lettres de change protestées[3] ou à celles de son amant.

1. Le *mont-de-piété* de Paris, créé en 1777, supprimé sous la Révolution, avait été rouvert en 1805; 2. C'est-à-dire : *dans une situation critique ;* 3. Quand une lettre de change n'a pas été acceptée ou payée à la date indiquée, le porteur de la lettre fait déclarer son débiteur responsable de tous les frais et préjudices; c'est ce qu'on appelle *protester* la lettre.

— Vous me donnez une furieuse envie de savoir la vérité. J'irai demain chez Mme de Restaud, s'écria Eugène.

— Oui, dit Poiret, il faut aller demain chez Mme de Restaud.

— Vous y trouverez peut-être le bonhomme Goriot, qui viendra toucher le montant de ses galanteries.

— Mais, dit Eugène avec un air de dégoût, votre Paris est donc un bourbier?

— Et un drôle de bourbier, reprit Vautrin*(29). Ceux qui s'y crottent en voiture sont d'honnêtes gens, ceux qui s'y crottent à pied sont des fripons. Ayez le malheur d'y décrocher[1] n'importe quoi, vous êtes montré sur la place du Palais-de-Justice comme une curiosité. Volez un million, vous êtes marqué dans les salons comme une vertu. Vous payez trente millions à la gendarmerie et à la justice pour maintenir cette morale-là... Joli!

— Comment, s'écria Mme Vauquer, le père Goriot aurait fondu son déjeuner de vermeil?

— N'y avait-il pas deux tourterelles sur le couvercle? dit Eugène.

— C'est bien cela.

— Il y tenait donc beaucoup, il a pleuré quand il a eu pétri l'écuelle et le plat. Je l'ai vu par hasard, dit Eugène.

— Il y tenait comme à sa vie, répondit la veuve.

— Voyez-vous le bonhomme, combien il est passionné! s'écria Vautrin. Cette femme-là sait lui chatouiller l'âme. »

(*Les pensionnaires se retrouvent le soir. Victorine est rentrée désespérée de l'accueil que lui a de nouveau réservé son père.*)

Les pensionnaires, internes et externes, arrivèrent les uns après les autres, en se souhaitant mutuellement le bonjour et se disant de ces riens qui constituent, chez certaines classes parisiennes, un esprit drolatique dans lequel la bêtise entre comme élément principal, et dont le mérite consiste particulièrement dans le geste ou la prononciation. Cette espèce d'argot varie continuellement. La plaisanterie qui en est le principe n'a jamais un mois d'existence. Un événement politique, un procès en cour d'assises, une chanson des rues, les farces d'un acteur, tout sert à entretenir ce jeu d'esprit qui consiste surtout à prendre les idées et

1. Entendez : *de voler.*

les mots comme des volants et à se les renvoyer sur des raquettes. La récente invention du diorama, qui portait l'illusion de l'optique à un plus haut degré que dans les panoramas[1], avait amené dans quelques ateliers de peinture la plaisanterie de parler en *rama*, espèce de charge qu'un jeune peintre, habitué de la pension Vauquer, y avait inoculée.

« Eh bien, *monsieurre* Poiret, dit l'employé au Muséum, comment va cette petite *santérama**(**30**) ? »

Puis, sans attendre sa réponse :

« Mesdames, vous avez du chagrin, dit-il à Mme Couture et à Victorine.

— Allons-nous *dinaire ?* s'écria Horace Bianchon, un étudiant en médecine, ami de Rastignac ; ma petite estomac est descendue *usque ad talones.*

— Il fait un fameux *froitorama !* dit Vautrin. Dérangez-vous donc, père Goriot ! Que diable ! votre pied prend toute la gueule du poêle.

— Illustre monsieur Vautrin, dit Bianchon, pourquoi dites-vous *froitorama ?* Il y a une faute, c'est *froidorama.*

— Non, dit l'employé du Muséum, c'est *froitorama*, par la règle : « J'ai *froit* aux pieds. »

— Ah ! ah !

— Voici Son Excellence le marquis de Rastignac, docteur en droit-travers[2], s'écria Bianchon en saisissant Eugène par le cou et le serrant de manière à l'étouffer. Ohé ! les autres, ohé ! »

Mlle Michonneau entra doucement, salua les convives sans rien dire, et s'alla placer près des trois femmes.

« Elle me fait toujours grelotter, cette vieille chauve-souris, dit à voix basse Bianchon à Vautrin en montrant Mlle Michonneau. Moi qui étudie le système de Gall[3], je lui trouve les bosses de Judas.

— Monsieur l'a connu ? dit Vautrin.

— Qui ne l'a pas rencontré ! répondit Bianchon. Ma parole

1. Le *panorama* est un tableau de grandes dimensions, peint sur une toile sans bords visibles, et soumis à des jeux d'éclairage, le spectateur restant dans l'obscurité et éprouvant ainsi l'impression d'une scène réelle. Le premier *panorama* avait été établi à Paris en 1799 ; le premier *diorama* ne fut installé qu'en 1822. L'invention eut, pendant tout le siècle dernier, un succès immense ; **2.** Plaisanterie inspirée sans doute à Bianchon par les nombreuses subdivisions du droit : droit civil, coutumier, canon, etc. Dans toute cette page, Balzac accumule les facéties de pension : déformations de mots, solécismes bouffons, latin burlesque, etc. ; **3.** Gall, célèbre médecin allemand (1758-1828), surtout connu par sa doctrine de la *phrénologie ;* il prétendait que les facultés d'un homme peuvent se reconnaître à la forme et au relief du crâne.

d'honneur, cette vieille fille blanche me fait l'effet de ces longs vers qui finissent par ronger une poutre.

— Voilà ce que c'est, jeune homme, dit le quadragénaire en peignant ses favoris.

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin[1].

— Ah! ah! voici une fameuse *soupeaurama*, dit Poiret en voyant Christophe qui entrait en tenant respectueusement le potage.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit Mme Vauquer, c'est une soupe aux choux. »

Tous les jeunes gens éclatèrent de rire.

« Enfoncé, Poiret!

— Poirrrrrette enfoncé!

— Marquez deux points à maman Vauquer, dit Vautrin.

— Quelqu'un a-t-il fait attention au brouillard de ce matin? dit l'employé.

— C'était, dit Bianchon, un brouillard frénétique et sans exemple, un brouillard lugubre, mélancolique, vert, poussif, un brouillard Goriot.

— Goriorama, dit le peintre, parce qu'on n'y voyait goutte.

— Hé! milord Gâôriotte, il être questiônne de véaus[2]. »

Assis au bas bout de la table, près de la porte par laquelle on servait, le père Goriot leva la tête en flairant un morceau de pain qu'il avait sous sa serviette, par une vieille habitude commerciale qui reparaissait quelquefois.

« Eh bien, lui cria aigrement Mme Vauquer d'une voix qui domina le bruit des cuillers, des assiettes et des voix, est-ce que vous ne trouvez pas le pain bon?

— Au contraire, madame, répondit-il, il est fait avec de la farine d'Étampes, première qualité.

— A quoi voyez-vous cela? lui dit Eugène.

— A la blancheur, au goût.

— Au goût du nez, puisque vous le sentez, dit Mme Vauquer. Vous devenez si économe que vous finirez par trouver le moyen de vous nourrir en humant l'air de la cuisine.

— Prenez alors un brevet d'invention[3], cria l'employé au Muséum, vous ferez une belle fortune.

1. Vautrin cite irrévérencieusement les vers célèbres de Malherbe dans sa *Consolation à Du Périer;* 2. Voici maintenant la parodie classique de l'accent anglais; 3. Brevet décerné à l'auteur d'une découverte pour lui en assurer la propriété et l'exploitation exclusive pendant un certain nombre d'années.

— Laissez donc, il fait ça pour nous persuader qu'il a été vermicelier, dit le peintre.

— Votre nez est donc une cornue? demanda encore l'employé au Muséum.

— Cor-quoi? fit Bianchon.

— Cor-nouille.

— Cor-nemuse.

— Cor-naline.

— Cor-niche.

— Cor-nichon.

— Cor-beau.

— Cor-nac.

— Cor-norama. »

Ces huit réponses partirent de tous les côtés de la salle avec la rapidité d'un feu de file et prêtèrent d'autant plus à rire que le pauvre père Goriot regardait les convives d'un air niais, comme un homme qui tâche de comprendre une langue étrangère.

« Cor...? dit-il à Vautrin qui se trouvait près de lui.

— Cor aux pieds, mon vieux! » dit Vautrin en enfonçant le chapeau du père Goriot par une tape qu'il lui appliqua sur la tête et qui le lui fit descendre jusque sur les yeux.

Le pauvre vieillard, stupéfait de cette brusque attaque, resta pendant un moment immobile. Christophe emporta l'assiette du bonhomme, croyant qu'il avait fini sa soupe; en sorte que, quand Goriot, après avoir relevé son chapeau, prit sa cuiller, il frappa sur la table. Tous les convives éclatèrent de rire.

« Monsieur, dit le vieillard, vous êtes un mauvais plaisant, et si vous vous permettez encore de me donner de pareils renfoncements...

— Eh bien, quoi, papa? dit Vautrin en l'interrompant.

— Eh bien, vous payerez cela bien cher quelque jour...

— En enfer, pas vrai? dit le peintre, dans ce petit coin noir où l'on met les enfants méchants!

— Eh bien, mademoiselle, dit Vautrin à Victorine, vous ne mangez pas. Le papa s'est donc montré récalcitrant?

— Une horreur! dit Mme Couture.

— Il faut le mettre à la raison, dit Vautrin.

— Mais, dit Rastignac, qui se trouvait assez près de Bianchon, mademoiselle pourrait intenter un procès sur la ques-

tion des aliments[1], puisqu'elle ne mange pas. Eh! eh! voyez donc comme le père Goriot examine Mlle Victorine. »

Le vieillard oubliait de manger pour contempler la pauvre jeune fille, dans les traits de laquelle éclatait une douleur vraie, la douleur de l'enfant méconnue qui aime son père *(31).

— « Mon cher, dit Eugène, à voix basse, nous nous sommes trompés sur le père Goriot. Ce n'est ni un imbécile ni un homme sans nerfs. Applique-lui ton système de Gall, et dis-moi ce que tu en penseras. Je lui ai vu cette nuit tordre un plat de vermeil, comme si c'eût été de la cire, et, dans ce moment, l'air de son visage trahit des sentiments extraordinaires. Sa vie me paraît être trop mystérieuse pour ne pas valoir la peine d'être étudiée. Oui, Bianchon, tu as beau rire, je ne plaisante pas.

— Cet homme est un fait médical, dit Bianchon, d'accord; s'il le veut, je le dissèque.

— Non, tâte-lui la tête.

— Ah bien, sa bêtise est peut-être contagieuse. »

II

LES DEUX VISITES

Le lendemain Rastignac s'habilla fort élégamment*(32) et alla, vers trois heures de l'après-midi, chez Mme de Restaud en se livrant pendant la route à ces espérances étourdiment folles qui rendent la vie des jeunes gens si belle d'émotions : ils ne calculent alors ni les obstacles ni les dangers, ils voient en tout le succès, poétisent leur existence par le seul jeu de leur imagination et se font malheureux ou tristes par le renversement de projets qui ne vivaient encore que dans leurs désirs effrénés; s'ils n'étaient pas ignorants et timides, le monde social serait impossible. Eugène marchait avec mille précautions pour ne se point

1. Les *aliments*, en terme de droit, désignent ce qui est nécessaire à la nourriture, au logement et à l'entretien d'une personne. La *pension alimentaire* est servie, à celui qui en a besoin pour vivre, en vertu d'un jugement ou d'un commun accord.

crotter; mais il marchait en pensant à ce qu'il dirait à Mme de Restaud, il s'approvisionnait d'esprit, il inventait les reparties d'une conversation imaginaire, il préparait ses mots fins, ses phrases à la Talleyrand[1], en supposant de petites circonstances favorables à la déclaration sur laquelle il fondait son avenir : il se crotta, l'étudiant, et fut forcé de faire cirer ses bottes et brosser son pantalon au Palais-Royal.

« Si j'étais riche, se dit-il en changeant une pièce de cent sous qu'il avait prise *en cas de malheur*, je serais allé en voiture, j'aurais pu penser à mon aise. »

(Eugène fait son entrée dans le monde. Mais il commet fautes sur fautes, et s'attire la violente animosité du comte et de la comtesse de Restaud, en prononçant imprudemment le nom du « père Goriot », qu'il vient d'apercevoir en entrant à l'hôtel de Restaud. Il se rend alors chez sa cousine, Mme de Beauséant, qui reçoit en ce moment la duchesse de Langeais. Au cours de la conversation, la vicomtesse révèle à Eugène stupéfait que Mme de Restaud est une demoiselle Goriot, ainsi que la femme du célèbre banquier, Delphine de Nucingen.)

— « Elles ont renié leur père! répétait Eugène.

— Eh bien, oui, leur père, le père, un père, reprit la vicomtesse, un bon père qui leur a donné, dit-on, à chacune cinq ou six cent mille francs pour faire leur bonheur en les mariant bien, et qui ne s'était réservé que huit à dix mille livres de rente pour lui, croyant que ses filles resteraient ses filles, qu'il s'était créé chez elles deux existences, deux maisons où il serait adoré, choyé. En deux ans ses gendres l'ont banni de leur société comme le dernier des misérables...»

Quelques larmes roulèrent dans les yeux d'Eugène, récemment rafraîchi par les pures et saintes émotions de la famille, encore sous le charme des croyances jeunes, et qui n'en était qu'à sa première journée sur le champ de bataille de la civilisation parisienne. Les émotions véritables sont si communicatives que pendant un moment ces trois personnes se regardèrent en silence.

— « Eh! mon Dieu, dit Mme de Langeais*(**33**), oui, cela semble bien horrible, et nous voyons cependant cela tous les jours. N'y a-t-il pas une cause à cela? Dites-moi, ma

1. Le grand diplomate (1754-1838), célèbre par son esprit mondain.

La Disette - Black Market

chère, avez-vous pensé jamais à ce qu'est un gendre? Un gendre est un homme pour qui nous élèverons, vous ou moi, une chère petite créature à laquelle nous tiendrons par mille liens, qui sera pendant dix-sept ans la joie de la famille, qui en est l'âme blanche, dirait Lamartine[1], et qui en deviendra la peste. Quand cet homme nous l'aura prise, il commencera par saisir son amour comme une hache, afin de couper dans le cœur et au vif de cet ange tous les sentiments par lesquels elle s'attachait à sa famille. Hier, notre fille était tout pour nous, nous étions tout pour elle; le lendemain, elle se fait notre ennemie. Ne voyons-nous pas cette tragédie s'accomplissant tous les jours? Ici la belle-fille est de la dernière impertinence avec le beau-père, qui a tout sacrifié pour son fils. Plus loin un gendre met sa belle-mère à la porte. J'entends demander ce qu'il y a de dramatique aujourd'hui dans la société; mais le drame du gendre est effrayant, sans compter nos mariages, qui sont devenus de fort sottes choses. Je me rends parfaitement compte de ce qui est arrivé à ce vieux vermicelier. Je crois me rappeler que ce Foriot...

— Goriot, madame.

— Oui, ce Moriot a été président de sa section[2] pendant la Révolution*(**34**); il a été dans le secret de la fameuse disette[3] et a commencé sa fortune par vendre dans ce temps-là des farines dix fois plus qu'elles ne lui coûtaient. Il en a eu tant qu'il en a voulu. L'intendant de ma grand'mère lui en a vendu pour des sommes immenses. Ce Noriot partageait sans doute, comme tous ces gens-là, avec le comité de salut public[4]. Je me souviens que l'intendant disait à ma grand'mère qu'elle pouvait rester en toute sûreté à Grandvilliers, parce que ses blés étaient une excellente carte civique. Eh bien, ce Loriot, qui vendait du blé aux coupeurs de têtes, n'a eu qu'une passion. Il adore, dit-on, ses filles. Il a juché l'aînée dans la maison de Restaud et greffé l'autre sur le baron de Nucingen, un riche banquier

1. Les *Méditations* n'ont paru qu'en mars 1820. Mais le succès en avait été préparé pendant toute l'année 1819 par des lectures faites dans les salons mondains qui accueillaient le poète. Balzac ne commet donc pas d'anachronisme; 2. Les *sections*, organisées en 1790 par la Constituante, étaient des assemblées composées des Français âgés de vingt-cinq ans et payant une contribution de trois journées de travail. Elles jouèrent à Paris un rôle considérable dans les grandes journées révolutionnaires; 3. Sous la Terreur, en 1793; 4. La duchesse de Langeais se fait ici l'écho des accusations lancées, pendant la Restauration par les légitimistes revenus au pouvoir, contre les Jacobins et le fameux *Comité de Salut public*, qui gouverna en fait la France pendant la Terreur.

qui fait le royaliste. Vous comprenez bien que, sous l'Empire, les deux gendres ne se sont pas trop formalisés d'avoir ce vieux Quatre-vingt-treize chez eux; ça pouvait encore aller avec Buonaparte[1]. Mais, quand les Bourbons sont revenus, le bonhomme a gêné M. de Restaud, et plus encore le banquier. Les filles, qui aimaient peut-être toujours leur père, ont voulu ménager la chèvre et le chou, le père et le mari; elles ont reçu le Toriot quand elles n'avaient personne; elles ont imaginé des prétextes de tendresse. « Papa, venez, nous serons mieux, parce que nous serons seuls! etc. » Moi, ma chère, je crois que les sentiments vrais ont des yeux et une intelligence : le cœur de ce pauvre Quatre-vingt-treize a donc saigné. Il a vu que ses filles avaient honte de lui; que, si elles aimaient leurs maris, il nuisait à ses gendres. Il fallait donc se sacrifier. Il s'est sacrifié, parce qu'il était père : il s'est banni de lui-même. En voyant ses filles contentes, il comprit qu'il avait bien fait. Le père et les enfants ont été complices de ce petit crime. Nous voyons cela partout. Ce père Doriot[2] n'aurait-il pas été une tache de cambouis dans le salon de ses filles? Il y aurait été gêné, il se serait ennuyé. Ce qui arrive à ce père peut arriver à la plus jolie femme avec l'homme qu'elle aimera le mieux : si elle l'ennuie de son amour, il s'en va, il fait des lâchetés pour la fuir. Tous les sentiments en sont là. Notre cœur est un trésor, videz-le d'un coup, vous êtes ruinés. Nous ne pardonnons pas plus à un sentiment de s'être montré tout entier qu'à un homme de ne pas avoir un sou à lui. Ce père avait tout donné. Il avait donné, pendant vingt ans, ses entrailles, son amour; il avait donné sa fortune en un jour. Le citron bien pressé, ses filles ont laissé le zeste[3] au coin des rues.

— Le monde est infâme, dit la vicomtesse en effilant son châle et sans lever les yeux, car elle était atteinte au vif par les mots que Mme de Langeais avait dits, pour elle, en racontant cette histoire[4].

— Infâme? Non, reprit la duchesse; il va son train, voilà tout. Si je vous en parle ainsi, c'est pour montrer que je ne suis pas la dupe du monde. Je pense comme vous,

1. C'est sous ce nom que les partisans de la monarchie ne cessèrent de désigner Napoléon, avec une nuance de mépris et pour refuser de reconnaître le pouvoir impérial; 2. Balzac abuse des déformations que la duchesse impose, par mépris et désinvolture mondaine, au nom de son héros; 3. L'écorce; 4. La vicomtesse de Beauséant est, en ce moment même, menacée d'abandon par le marquis d'Ajuda-Pinto.

dit-elle en pressant la main de la vicomtesse. Le monde est un bourbier, tâchons de rester sur les hauteurs. »

Elle se leva, embrassa Mme de Beauséant au front en lui disant :

« Vous êtes bien belle en ce moment, ma chère. Vous avez les plus jolies couleurs que j'aie vues jamais. »

Puis elle sortit après avoir légèrement incliné la tête en regardant le cousin.

« Le père Goriot est sublime! » dit Eugène en se souvenant de l'avoir vu tordant son vermeil la nuit.

Mme de Beauséant n'entendit pas, elle était pensive. Quelques moments de silence s'écoulèrent, et le pauvre étudiant, par une sorte de stupeur honteuse, n'osait ni s'en aller, ni rester, ni parler.

« Le monde est infâme et méchant, dit enfin la vicomtesse*(**35**). Aussitôt qu'un malheur nous arrive, il se rencontre toujours un ami prêt à venir nous le dire et à nous fouiller le cœur avec un poignard en nous faisant admirer le manche. Déjà le sarcasme, déjà les railleries! Ah! je me défendrai. »

Elle releva la tête comme une grande dame qu'elle était, et des éclairs sortirent de ses yeux fiers.

« Ah! fit-elle en voyant Eugène, vous êtes là!

— Encore, dit-il piteusement.

— Eh bien, monsieur de Rastignac, traitez ce monde comme il le mérite. Vous voulez parvenir, je vous aiderai. Vous sonderez combien est profonde la corruption féminine, vous toiserez la largeur de la misérable vanité des hommes. Quoique j'aie bien lu dans ce livre du monde, il y avait des pages qui cependant m'étaient inconnues. Maintenant je sais tout. Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. Frappez sans pitié, vous serez craint. N'acceptez les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relais, vous arriverez ainsi au faîte de vos désirs. Voyez-vous, vous ne serez rien ici si vous n'avez pas une femme qui s'intéresse à vous. Il vous la faut jeune, riche, élégante. Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor; ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime. Si jamais vous aimez, gardez bien votre secret! ne le livrez pas avant d'avoir bien su à qui vous ouvrirez votre cœur. Pour préserver par

avance cet amour qui n'existe pas encore, apprenez à vous méfier de ce monde-ci. Écoutez-moi, Miguel[1]... (Elle se trompait naïvement de nom sans s'en apercevoir.) Il existe quelque chose de plus épouvantable que ne l'est l'abandon du père par ses deux filles, qui le voudraient mort : c'est la rivalité des deux sœurs entre elles. Restaud a de la naissance, sa femme a été adoptée, elle a été présentée; mais sa sœur, sa riche sœur, la belle Mme Delphine de Nucingen, femme d'un homme d'argent, meurt de chagrin; la jalousie la dévore, elle est à cent lieues de sa sœur; sa sœur n'est plus sa sœur; ces deux femmes se renient entre elles comme elles renient leur père. Aussi Mme de Nucingen laperait-elle toute la boue qu'il y a entre la rue Saint-Lazare et la rue de Grenelle pour entrer dans mon salon. Elle a cru que de Marsay la ferait arriver à son but, et elle s'est faite l'esclave de de Marsay, elle assomme de Marsay[2]. De Marsay se soucie fort peu d'elle. Si vous me la présentez, vous serez son Benjamin[3], elle vous adorera. Aimez-la si vous pouvez après, sinon servez-vous d'elle. Je la verrai une ou deux fois, en grande soirée, quand il y aura cohue; mais je ne la recevrai jamais le matin. Je la saluerai, cela suffira. Vous vous êtes fermé la porte de la comtesse pour avoir prononcé le nom du père Goriot. Oui, mon cher, vous iriez vingt fois chez Mme de Restaud, vingt fois vous la trouveriez absente. Vous avez été consigné. Eh bien, que le père Goriot vous introduise près de Mme Delphine de Nucingen. La belle Mme de Nucingen sera pour vous une enseigne. Soyez l'homme qu'elle distingue, les femmes raffoleront de vous. Ses rivales, ses amies, ses meilleures amies voudront vous enlever à elle. Il y a des femmes qui aiment l'homme déjà choisi par une autre, comme il y a de pauvres bourgeoises qui, en prenant nos chapeaux, espèrent avoir nos manières. Vous aurez des succès. A Paris, le succès est tout, c'est la clef du pouvoir. Si les femmes vous trouvent de l'esprit, du talent, les hommes le croiront, si vous ne les détrompez pas. Vous pourrez alors tout vouloir, vous aurez le pied partout. Vous saurez alors ce qu'est le monde, une réunion de dupes et de fripons. Ne soyez ni parmi les uns ni parmi les autres. Je vous donne mon nom comme un

1. C'est le prénom du marquis d'Ajuda-Pinto; 2. Un des personnages « dangereux » de *la Comédie humaine* : aristocrate brillant, mais sans âme; 3. C'est-à-dire son *préféré.*

fil d'Ariane[1] pour entrer dans ce labyrinthe. Ne le compromettez pas, dit-elle en recourbant son cou et jetant un regard de reine à l'étudiant, rendez-le-moi blanc. Allez, laissez-moi. Nous autres femmes, nous avons aussi nos batailles à livrer.

— S'il vous fallait un homme de bonne volonté pour aller mettre le feu à une mine? dit Eugène en l'interrompant.

— Eh bien? » dit-elle.

Il se frappa le cœur, sourit au sourire de sa cousine, et sortit. Il était cinq heures. Eugène avait faim, il craignit de ne pas arriver à temps pour l'heure du dîner. Cette crainte lui fit sentir le bonheur d'être rapidement emporté dans Paris. Ce plaisir purement machinal le laissa tout entier aux pensées qui l'assaillaient*(**36**). Lorsqu'un jeune homme de son âge est atteint par le mépris, il s'emporte, il enrage, il menace du poing la société tout entière, il veut se venger et doute aussi de lui-même. Rastignac était en ce moment accablé par ces mots : *Vous vous êtes fermé la porte de la comtesse.*

« J'irai! se dit-il, et si Mme de Beauséant a raison, si je suis consigné... je... Mme de Restaud me trouvera dans tous les salons où elle va. J'apprendrai à faire des armes, à tirer le pistolet, je lui tuerai son Maxime[2]!

« Et de l'argent! lui criait sa conscience, où donc en prendras-tu? »

Tout à coup la richesse étalée chez la comtesse de Restaud brilla devant ses yeux. Il avait vu là le luxe dont une demoiselle Goriot devait être amoureuse, des dorures, des objets de prix en évidence, le luxe inintelligent du parvenu, le gaspillage de la femme entretenue. Cette fascinante image fut soudainement écrasée par le grandiose hôtel de Beauséant. Son imagination, transportée dans les hautes régions de la société parisienne, lui inspira mille pensées mauvaises au cœur, en lui élargissant la tête et la conscience. Il vit le monde comme il est : les lois et la morale impuissantes chez les riches, et vit dans la fortune l'*ultima ratio mundi*[3].

« Vautrin a raison, la fortune est la vertu! » se dit-il.

Arrivé rue Neuve-Sainte-Geneviève*(**37**), il monta rapi-

1. Allusion — un peu recherchée — à la légende d'Ariane donnant à Thésée le fil à l'aide duquel il put sortir du Labyrinthe après y avoir tué le Minotaure; 2. *Maxime de Trailles*, autre héros de *la Comédie humaine*, non moins impertinent que De Marsay, et qui fera le malheur de Mme de Restaud; 3. « Le suprême argument du monde ».

dement chez lui, descendit pour donner dix francs au cocher, et vint dans cette salle à manger nauséabonde, où il aperçut, comme des animaux à un râtelier, les dix-huit convives en train de se repaître. Le spectacle de ces misères et l'aspect de cette salle lui furent horribles. La transition était trop brusque, le contraste trop complet, pour ne pas développer outre mesure chez lui le sentiment de l'ambition. D'un côté, les fraîches et charmantes images de la nature sociale la plus élégante, des figures jeunes, vives, encadrées par les merveilles de l'art et du luxe, des têtes passionnées, pleines de poésie; de l'autre, de sinistres tableaux bordés de fange, et des faces où les passions n'avaient laissé que leurs cordes et leur mécanisme[1]. Les enseignements que la colère d'une femme abandonnée[2] avait arrachés à Mme de Beauséant, ses offres captieuses revinrent dans sa mémoire, et la misère les commenta. Rastignac résolut d'ouvrir deux tranchées parallèles[3] pour arriver à la fortune, de s'appuyer sur la science et sur l'amour, d'être un savant docteur et un homme à la mode. Il était encore bien enfant! Ces deux lignes sont des asymptotes[4] qui ne peuvent jamais se rejoindre.

« Vous êtes bien sombre, monsieur le marquis, lui dit Vautrin, qui lui jeta un de ces regards par lesquels cet homme semblait s'initier aux secrets les plus cachés du cœur.

— Je ne suis pas disposé à souffrir les plaisanteries de ceux qui m'appellent « monsieur le marquis », répondit-il. Ici, pour être vraiment marquis, il faut avoir cent mille livres de rente, et, quand on vit dans la maison Vauquer, on n'est pas précisément le favori de la Fortune. »

Vautrin regarda Rastignac d'un air paternel et méprisant, comme s'il eût dit : « Marmot! dont je ne ferais qu'une bouchée! » Puis il répondit :

« Vous êtes de mauvaise humeur, parce que vous n'avez peut-être pas réussi auprès de la belle comtesse de Restaud.

— Elle m'a fermé sa porte pour lui avoir dit que son père mangeait à notre table, s'écria Rastignac.

1. Balzac veut dire : *l'âme*, la *poésie* en ont disparu. La comparaison n'est pas très claire; par ces mots « cordes », « mécanisme », Balzac veut-il évoquer des *pantins* mus par des « ficelles » de théâtre, ou bien plutôt des *instruments de musique* qui ne rendent plus aucun son? — Mais le sens n'est pas douteux; **2.** C'est le titre même d'une nouvelle charmante de Balzac (1832), dont Mme de Beauséant est l'héroïne, et dont l'action est postérieure à celle du *Père Goriot ;* **3.** Comme dans les sièges d'autrefois, pour préluder à l'attaque des villes ; **4.** *Asymptote :* en géométrie, ligne droite qui s'approche indéfiniment d'une courbe sans pouvoir jamais la toucher.

Tous les convives s'entre-regardèrent. Le père Goriot baissa les yeux et se retourna pour les essuyer.

« Vous m'avez jeté du tabac dans l'œil[1], dit-il à son voisin.

— Qui vexera le père Goriot s'attaquera désormais à moi, répondit Eugène*(38) en regardant le voisin de l'ancien vermicelier; il vaut mieux que nous tous. Je ne parle pas des dames, dit-il en se retournant vers Mlle Taillefer. »

Cette phrase fut un dénouement, Eugène l'avait prononcée d'un air qui imposa silence aux convives. Vautrin seul lui dit en goguenardant :

« Pour prendre le père Goriot à votre compte, et vous établir son éditeur responsable[2], il faut savoir bien tenir une épée et bien tirer le pistolet.

— Ainsi ferai-je, dit Eugène.

— Vous êtes donc entré en campagne aujourd'hui?

— Peut-être, répondit Rastignac. Mais je ne dois compte de mes affaires à personne, attendu que je ne cherche pas à deviner celles que les autres font la nuit[3]. »

Vautrin regarda Rastignac de travers.

« Mon petit, quand on ne veut pas être dupe des marionnettes, il faut entrer tout à fait dans la baraque et ne pas se contenter de regarder par les trous de la tapisserie. Assez causé, ajouta-t-il en voyant Eugène près de se gendarmer. Nous aurons ensemble un petit bout de conversation quand vous le voudrez. »

Le dîner devint sombre et froid. Le père Goriot, absorbé par la profonde douleur que lui avait causée la phrase de l'étudiant, ne comprit pas que les dispositions des esprits étaient changées à son égard, et qu'un jeune homme en état d'imposer silence à la persécution avait pris sa défense.

« M. Goriot, dit Mme Vauquer à voix basse, serait donc le père d'une comtesse à c't'heure?

— Et d'une baronne, lui répliqua Rastignac.

— Il n'a que ça à faire, dit Bianchon à Rastignac; je lui ai pris la tête : il n'y a qu'une bosse, celle de la paternité, ce sera un *père éternel*.

Eugène était trop sérieux pour que la plaisanterie de Bianchon le fît rire. Il voulait profiter des conseils de Mme de Beauséant et se demandait où et comment il se

1. Niaise et touchante excuse pour cacher ses larmes; 2. Vautrin parodie cette fois le langage des imprimeurs; 3. Allusion à la scène mystérieuse dont Rastignac a été le témoin à la pension.

procurerait de l'argent. Il devint soucieux en voyant les savanes[1] du monde qui se déroulaient à ses yeux à la fois vides et pleines; chacun le laissa seul dans la salle à manger quand le dîner fut fini.

« Vous avez donc vu ma fille? lui dit Goriot d'une voix émue. »

Réveillé de sa méditation par le bonhomme, Eugène lui prit la main, et, le contemplant avec une sorte d'attendrissement :

« Vous êtes un brave et digne homme, répondit-il. Nous causerons de vos filles plus tard. »

(Rastignac, bien que tourmenté de scrupules, écrit à sa mère pour la supplier de lui adresser encore un peu d'argent. Puis il se renseigne sur le passé du père Goriot.)

Jean-Joachim Goriot*(**39**) était, avant la Révolution, un simple ouvrier vermicelier, habile, économe, et assez entreprenant pour avoir acheté le fonds de son maître, que le hasard rendit victime du premier soulèvement de 1789. Il s'était établi rue de la Jussienne[2], près de la halle aux blés, et avait eu le gros bon sens d'accepter la présidence de sa section, afin de faire protéger son commerce par les personnages les plus influents de cette dangereuse époque. Cette sagesse avait été l'origine de sa fortune, qui commença dans la disette, fausse ou vraie, par suite de laquelle les grains acquirent un prix énorme à Paris. Le peuple se tuait à la porte des boulangers, tandis que certaines personnes allaient chercher sans émeute des pâtes d'Italie chez les épiciers. Pendant cette année, le citoyen Goriot amassa les capitaux qui, plus tard, lui servirent à faire son commerce avec toute la supériorité que donne une grande masse d'argent à celui qui la possède; il lui arriva ce qui arrive à tous les hommes qui n'ont qu'une capacité relative : sa médiocrité le sauva. D'ailleurs sa fortune n'étant connue qu'au moment où il n'y avait plus de danger à être riche, il n'excita l'envie de personne. Le commerce des grains semblait avoir absorbé toute son intelligence. S'agissait-il de blés, de farines, de grenailles[3], de reconnaître leur qualité, leur provenance, de veiller à leur conservation, de prévoir les cours,

1. Balzac avait dit plus haut les *steppes*. Les *savanes* sont d'immenses prairies, cultivées ou sauvages; **2.** Près de la rue Étienne-Marcel; **3.** Rebut de graines, dont on nourrit les volailles.

de prophétiser l'abondance ou la pénurie des récoltes, de se procurer les céréales à bon marché, de s'en approvisionner en Sicile, en Ukraine, Goriot n'avait pas son second. A lui voir conduire ses affaires, expliquer les lois sur l'exportation, sur l'importation des grains, étudier leur esprit, saisir leurs défauts, un homme l'eût jugé capable d'être ministre d'État. Patient, actif, énergique, constant, rapide dans ses expéditions, il avait un coup d'œil d'aigle, il devançait tout, prévoyait tout, savait tout, cachait tout; diplomate pour concevoir, soldat pour marcher. Sorti de sa spécialité, de sa simple et obscure boutique, sur le pas de laquelle il demeurait pendant ses heures d'oisiveté, l'épaule appuyée au montant de la porte, il redevenait l'ouvrier stupide et grossier, l'homme incapable de comprendre un raisonnement, insensible à tous les plaisirs de l'esprit, l'homme qui s'endormait au spectacle, un de ces Dolibans[1] parisiens, forts seulement en bêtise. Ces natures se ressemblent presque toutes. A presque toutes vous trouveriez un sentiment sublime au cœur. Deux sentiments exclusifs avaient rempli le cœur du vermicelier, en avaient absorbé l'humide, comme le commerce des grains employait toute l'intelligence de sa cervelle. Sa femme, fille unique d'un riche fermier de la Brie, fut pour lui l'objet d'une admiration religieuse, d'un amour sans bornes. Goriot avait admiré en elle une nature frêle et forte, sensible et jolie, qui contrastait vigoureusement avec la sienne. S'il est un sentiment inné dans le cœur de l'homme, n'est-ce pas l'orgueil de la protection exercée à tout moment en faveur d'un être faible? Joignez-y l'amour, cette reconnaissance vive de toutes les âmes franches pour le principe de leurs plaisirs, et vous comprendrez une foule de bizarreries morales. Après sept ans de bonheur sans nuages, Goriot, malheureusement pour lui, perdit sa femme : elle commençait à prendre de l'empire sur lui, en dehors de la sphère des sentiments. Peut-être eût-elle cultivé cette nature inerte, peut-être y eût-elle jeté l'intelligence des choses du monde et de la vie. Dans cette situation, le sentiment de la paternité se développa chez Goriot jusqu'à la déraison*(**40**). Il reporta ses affections trompées par la mort sur ses deux filles, qui,

1. *D'Oliban* était le personnage principal d'une comédie de Desforges : *le Sourd ou l'auberge pleine* (1790). C'est un père noble qui se laisse duper par son gendre. Par suite : personnage lourdaud et borné.

d'abord, satisfirent pleinement tous ses sentiments. Quelque brillantes que fussent les propositions qui lui furent faites par des négociants ou des fermiers jaloux de lui donner leurs filles, il voulut rester veuf. Le dévouement irréfléchi, l'amour ombrageux et délicat que portait Goriot à ses filles était si connu qu'un jour un de ses concurrents, voulant le faire partir du marché pour rester maître du cours, lui dit que Delphine venait d'être renversée par un cabriolet. Le vermicelier, pâle et blême, quitta aussitôt la halle. Il fut malade pendant plusieurs jours par suite de la réaction des sentiments contraires auxquels le livra cette fausse alarme. S'il n'appliqua pas sa tape meurtrière sur l'épaule de cet homme, il le chassa de la halle en le forçant, dans une circonstance critique, à faire faillite. L'éducation de ses deux filles fut naturellement déraisonnable*(**41**). Riche de plus de soixante mille francs de rente et ne dépensant pas douze cents francs pour lui, le bonheur de Goriot était de satisfaire les fantaisies de ses filles : les plus excellents maîtres furent chargés de les douer des talents qui signalent une bonne éducation; elles eurent une demoiselle de compagnie; heureusement pour elles, ce fut une femme d'esprit et de goût; elles allaient à cheval, elles avaient voiture, elles vivaient comme auraient vécu les maîtresses d'un vieux seigneur riche; il leur suffisait d'exprimer les plus coûteux désirs pour voir leur père s'empressant de les combler; il ne demandait qu'une caresse en retour de ses offrandes. Goriot mettait ses filles au rang des anges, et nécessairement au-dessus de lui, le pauvre homme! il aimait jusqu'au mal qu'elles lui faisaient. Quand ses filles furent en âge d'être mariées, elles purent choisir leurs maris suivant leurs goûts : chacune d'elles devait avoir en dot la moitié de la fortune de son père. Courtisée pour sa beauté par le comte de Restaud, Anastasie avait des penchants aristocratiques qui la portèrent à quitter la maison paternelle pour s'élancer dans les hautes sphères sociales. Delphine aimait l'argent : elle épousa Nucingen, banquier d'origine allemande qui devint baron du Saint-Empire[1]. Goriot resta vermicelier. Ses filles et ses gendres se choquèrent bientôt de lui voir continuer ce commerce, quoique ce fût toute sa vie. Après avoir subi pendant cinq ans leurs instances, il consentit à se retirer

1. *Le Saint-Empire romain germanique* était l'Empire d'Allemagne, fondé en l'an 800, et qui dura jusqu'au traité de Presbourg (1806).

avec le produit de son fonds et les bénéfices de ces dernières années : capital que Mme Vauquer, chez laquelle il était venu s'établir, avait estimé rapporter de huit à dix mille livres de rente. Il se jeta dans cette pension par suite du désespoir qui l'avait saisi en voyant ses deux filles obligées par leurs maris de refuser non seulement de le prendre chez elles, mais encore de l'y recevoir ostensiblement.

Ces renseignements étaient tout ce que savait un M. Muret sur le compte du père Goriot, dont il avait acheté le fonds. Les suppositions que Rastignac avait entendu faire par la duchesse de Langeais se trouvaient ainsi confirmées. Ici se termine l'exposition de cette obscure mais effroyable tragédie parisienne.

III

L'ENTRÉE DANS LE MONDE

Vers la fin de cette première semaine du mois de décembre, Rastignac reçut deux lettres, l'une de sa mère, l'autre de sa sœur aînée. Ces écritures si connues le firent à la fois palpiter d'aise et trembler de terreur. Ces deux frêles papiers contenaient un arrêt de vie ou de mort sur ses espérances. S'il concevait quelque terreur en se rappelant la détresse de ses parents, il avait trop bien éprouvé leur prédilection pour ne pas craindre d'avoir aspiré leurs dernières gouttes de sang. La lettre de sa mère était ainsi conçue :

« Mon cher enfant*(**42**), je t'envoie ce que tu m'as demandé. Fais un bon emploi de cet argent; je ne pourrais, quand il s'agirait de te sauver la vie, trouver une seconde fois une somme si considérable sans que ton père en fût instruit, ce qui troublerait l'harmonie de notre ménage. Pour nous la procurer, nous serions obligés de donner des garanties sur notre terre. Il m'est impossible de juger le mérite de projets que je ne connais pas; mais de quelle nature sont-ils donc pour te faire craindre de me les confier? Cette explication ne demandait pas des volumes, il ne nous faut qu'un mot à nous autres mères, et ce mot m'aurait évité les angoisses de l'incertitude. Je ne saurais te cacher l'im-

pression douloureuse que ta lettre m'a causée. Mon cher fils, quel est donc le sentiment qui t'a contraint à jeter un tel effroi dans mon cœur? Tu as dû bien souffrir en m'écrivant, car j'ai bien souffert en te lisant. Dans quelle carrière t'engages-tu donc? Ta vie, ton bonheur seraient attachés à paraître ce que tu n'es pas, à voir un monde où tu ne saurais aller sans faire des dépenses d'argent que tu ne peux soutenir, sans perdre un temps précieux pour tes études? Mon bon Eugène, crois-en le cœur de ta mère, les voies tortueuses ne mènent à rien de grand. La patience et la résignation doivent être les vertus des jeunes gens qui sont dans ta position. Je ne te gronde pas, je ne voudrais communiquer à notre offrande aucune amertume. Mes paroles sont celles d'une mère aussi confiante que prévoyante. Si tu sais quelles sont tes obligations, je sais, moi, combien ton cœur est pur, combien tes intentions sont excellentes. Aussi puis-je te dire sans crainte : Va, mon bien-aimé, marche! Je tremble parce que je suis mère; mais chacun de tes pas sera tendrement accompagné de nos vœux et de nos bénédictions. Sois prudent, cher enfant. Tu dois être sage comme un homme, les destinées de cinq personnes qui te sont chères reposent sur ta tête. Oui, toutes nos fortunes sont en toi, comme ton bonheur est le nôtre. Nous prions tous Dieu de te seconder dans tes entreprises. Ta tante Marcillac a été, dans cette circonstance, d'une bonté inouïe : elle allait jusqu'à concevoir ce que tu me dis de tes gants[1]. Mais elle a un faible pour l'aîné, disait-elle gaiement. Mon Eugène, aime bien ta tante, je ne te dirai ce qu'elle a fait pour toi que quand tu auras réussi; autrement son argent te brûlerait les doigts. Vous ne savez pas, enfants, ce que c'est que de sacrifier des souvenirs! Mais que ne vous sacrifierait-on pas? Elle me charge de te dire qu'elle te baise au front et voudrait te communiquer par ce baiser la force d'être souvent heureux. Cette bonne et excellente femme t'aurait écrit si elle n'avait pas la goutte aux doigts. Ton père va bien. La récolte de 1819 passe nos espérances. Adieu, cher enfant; je ne dirai rien de tes sœurs : Laure[2] t'écrit. Je lui laisse le plaisir de babiller sur les petits événements de la famille. Fasse le ciel que tu réussisses! Oh! oui, réussis, mon Eugène, tu

Like P. G.

1. Rastignac disait dans sa lettre : « Je dois aller dans le monde, et je n'ai pas un sou pour avoir des gants propres! »; **2.** C'était le prénom de la sœur de Balzac. Nul doute qu'il n'y ait bien des souvenirs personnels à Balzac dans cette correspondance entre Rastignac et les siens.

m'as fait connaître une douleur trop vive pour que je puisse la supporter une seconde fois. J'ai su ce que c'était que d'être pauvre, en désirant la fortune pour la donner à mon enfant. Allons, adieu. Ne nous laisse pas sans nouvelles, et prends ici le baiser que ta mère t'envoie. »

Quand Eugène eut achevé cette lettre, il était en pleurs, il pensait au père Goriot tordant son vermeil et le vendant pour aller payer la lettre de change de sa fille.

« Ta mère a tordu ses bijoux! se disait-il. Ta tante a pleuré sans doute en vendant quelques-unes de ses reliques! De quel droit maudirais-tu Anastasie[1] ? tu viens d'imiter pour l'égoïsme de ton avenir ce qu'elle a fait pour son amant! Qui, d'elle ou de toi, vaut mieux? »

L'étudiant se sentit les entrailles rongées par une sensation de chaleur intolérable. Il voulait renoncer au monde, il voulait ne pas prendre cet argent. Il éprouva ces nobles et beaux remords secrets dont le mérite est rarement apprécié par les hommes quand ils jugent leurs semblables et qui font souvent absoudre par les anges du ciel le criminel condamné par les juristes de la terre.

(Rastignac lit la lettre de sa sœur, plus espiègle, mais non moins tendre que la lettre de sa mère.)

« Oh! oui, se dit Eugène, oui, la fortune à tout prix! Des trésors ne payeraient pas ce dévouement. Je voudrais leur apporter tous les bonheurs ensemble. Quinze cent cinquante francs! se dit-il après une pause. Il faut que chaque pièce porte coup! Laure a raison : je n'ai que des chemises de grosse toile. Pour le bonheur d'une autre, une jeune fille devient rusée autant qu'un voleur. Innocente pour elle et prévoyante pour moi, elle est comme l'ange du ciel qui pardonne les fautes de la terre sans les comprendre[2].

Le monde était à lui*(43)! Déjà son tailleur avait été convoqué, sondé, conquis. En voyant M. de Trailles, Rastignac avait compris l'influence qu'exercent les tailleurs sur la vie des jeunes gens. Hélas! il n'existe pas de moyenne entre ces deux termes : un tailleur est ou un ennemi mortel ou un ami donné par la facture. Eugène rencontra dans

1. Mme de Restaud qui se ruine pour payer les dettes de Maxime de Trailles; 2. Concession de Balzac aux images « ossianiques » dont il parlait plus haut. Ce n'est pas la seule dans le roman.

le sien un homme qui avait compris la paternité de son commerce, et qui se considérait comme un trait d'union entre le présent et l'avenir des jeunes gens. Aussi Rastignac reconnaissant a-t-il fait la fortune de cet homme par un de ces mots auxquels il excella plus tard[1].

« Je lui connais, disait-il, deux pantalons qui ont fait faire des mariages de vingt mille livres de rente. »

Quinze cents francs et des habits à discrétion! En ce moment le pauvre Méridional ne douta plus de rien et descendit au déjeuner avec cet air indéfinissable que donne à un jeune homme la possession d'une somme quelconque. A l'instant où l'argent se glisse dans la poche d'un étudiant. il se dresse en lui-même une colonne fantastique sur laquelle il s'appuie. Il marche mieux qu'auparavant, il se sent un point d'appui pour son levier, il a le regard plein, direct, il a les mouvements agiles; la veille, humble et timide, il aurait reçu des coups; le lendemain, il en donnerait à un premier ministre. Il se passe en lui des phénomènes inouïs : il veut tout et peut tout, il désire à tort et à travers, il est gai, généreux, expansif. Enfin l'oiseau naguère sans ailes a retrouvé son envergure. L'étudiant sans argent happe un brin de plaisir comme un chien qui dérobe un os à travers mille périls, il le casse, en suce la moelle et court encore; mais le jeune homme qui fait mouvoir dans son gousset quelques fugitives pièces d'or déguste ses jouissances, il les détaille, il s'y complaît, il se balance dans le ciel, il ne sait plus ce que signfie le mot *misère*. Paris lui appartient tout entier. Age où tout est luisant, où tout scintille et flambe! âge de force joyeuse dont personne ne profite, ni l'homme ni la femme, âge des dettes et des vives craintes qui décuplent tous les plaisirs! Qui n'a pas pratiqué la rive gauche de la Seine entre la rue Saint-Jacques et la rue des Saints-Pères ne connaît rien à la vie humaine!

« Ah! si les femmes de Paris savaient! se disait Rastignac en dévorant les poires cuites, à deux liards la pièce, servies par Mme Vauquer, elles viendraient se faire aimer ici. »

En ce moment, un facteur des Messageries royales se présenta dans la salle à manger, après avoir fait sonner la porte

1. Quand il devint un des maîtres de Paris, un « condottiere politique ». Balzac aime ainsi à prolonger dans le passé ou dans l'avenir la vie de ses personnages, à rappeler leur présence ou à annoncer leur retour dans tel autre de ses romans. Ces réapparitions de personnages donnent une singulière unité à *la Comédie humaine*.

à claire-voie. Il demanda M. Eugène de Rastignac, auquel il tendit deux sacs à prendre et un registre à émarger. Rastignac fut alors sanglé[1] comme d'un coup de fouet par le regard profond que lui lança Vautrin.

— « Vous aurez de quoi payer des leçons d'armes et des séances au tir, lui dit cet homme.

— Les galions[2] sont arrivés », lui dit Mme Vauquer en regardant les sacs.

Mlle Michonneau craignait de jeter les yeux sur l'argent, de peur de montrer sa convoitise.

« Vous avez une bonne mère, dit Mme Couture.

— Monsieur a une bonne mère, répéta Poiret.

— Oui, la maman s'est saignée, dit Vautrin. Vous pourrez maintenant faire vos farces, aller dans le monde, y pêcher des dots et danser avec des comtesses qui ont des fleurs de pêcher sur la tête. Mais, croyez-moi, jeune homme, fréquentez le tir. »

Vautrin fit le geste d'un homme qui vise son adversaire. Rastignac voulut donner pour boire au facteur et ne trouva rien dans sa poche. Vautrin fouilla dans la sienne et jeta vingt sous à l'homme.

« Vous avez bon crédit », reprit-il en regardant l'étudiant. Rastignac fut forcé de le remercier, quoique depuis les mots aigrement échangés, le jour où il était revenu de chez Mme de Beauséant, cet homme lui fût insupportable. Pendant ces huit jours Eugène et Vautrin étaient restés silencieusement en présence et s'observaient l'un l'autre. L'étudiant se demandait vainement pourquoi*(44). Sans doute les idées se projettent en raison directe de la force avec laquelle elles se conçoivent et vont frapper là où le cerveau les envoie, par une loi mathématique comparable à celle qui dirige les bombes au sortir du mortier. Divers en sont les effets. S'il est des natures tendres où les idées se logent et qu'elles ravagent, il est aussi des natures vigoureusement munies, des crânes à rempart d'airain sur lesquels les volontés des autres s'aplatissent et tombent comme les balles devant une muraille; puis il est encore des natures flasques et cotonneuses où les idées d'autrui viennent mourir comme des

1. Frappé (comme avec une sangle); 2. Les *galions* étaient les grands bâtiments que les Espagnols employaient à porter en Europe les produits des mines du Pérou et du Mexique. D'où l'expression populaire : *les galions sont arrivés*, lorsque quelqu'un a reçu beaucoup d'argent.

boulets s'amortissent dans la terre molle des redoutes. Rastignac avait une de ces têtes pleines de poudre qui sautent au moindre choc. Il était trop vivacement jeune pour ne pas être accessible à cette projection des idées, à cette contagion des sentiments dont tant de bizarres phénomènes nous frappent à notre insu[1]. Sa vue morale avait la portée lucide de ses yeux de lynx. Chacun de ses doubles sens avait cette longueur mystérieuse, cette flexibilité d'aller et de retour qui nous émerveille chez les gens supérieurs, bretteurs habiles à saisir le défaut de toutes les cuirasses. Depuis un mois il s'était d'ailleurs développé chez Eugène autant de qualités que de défauts. Ses défauts, le monde et l'accomplissement de ses croissants désirs les lui avaient demandés. Parmi ses qualités se trouvait cette vivacité méridionale qui fait marcher droit à la difficulté pour la résoudre, et qui ne permet pas à un homme d'outre-Loire de rester dans une incertitude quelconque; qualité que les gens du Nord nomment un défaut : pour eux, si ce fut l'origine de la fortune de Murat, ce fut aussi la cause de sa mort[2]. Il faudrait conclure de là que, quand un Méridional sait unir la fourberie du Nord à l'audace d'outre-Loire, il est complet et reste roi de Suède[3]. Rastignac ne pouvait donc pas demeurer longtemps sous le feu des batteries de Vautrin sans savoir si cet homme était son ami ou son ennemi. De moment en moment il lui semblait que ce singulier personnage pénétrait ses passions et lisait dans son cœur, tandis que chez lui tout était si bien clos qu'il semblait avoir la profondeur immobile d'un sphinx qui sait, voit tout et ne dit rien. En se sentant le gousset plein, Eugène se mutina.

« Faites-moi le plaisir d'attendre, dit-il à Vautrin, qui se levait pour sortir après avoir savouré les dernières gorgées de son café.

— Pourquoi? répondit le quadragénaire en mettant son chapeau à larges bords et prenant une canne en fer avec

1. Balzac se passionnait pour ces études psycho-physiologiques qui commençaient à se préciser à son époque. Il a développé à ce sujet des théories aventureuses dans plusieurs de ses romans (*la Peau de Chagrin, Louis Lambert*, etc.); 2. Murat était fils d'un aubergiste du Lot. Sa vie fut, en effet, un prodigieux roman d'aventures, conduit avec une rare audace. Devenu roi de Naples, en 1808, chassé de ses États en 1815 il tenta d'y revenir par un coup de surprise, fut trahi et fusillé (13 octobre 1815); 3. Allusion à Bernadotte, né à Pau, maréchal de France, mais passé au camp des Alliés en 1813, chef d'une armée d'invasion en France l'année suivante, et roi de Suède de 1818 à 1844, sous le nom de Charles XIV. — Remarquer cette « psychologie des provinces » qui séduisait Balzac non moins que la « psychologie des peuples ».

laquelle il faisait souvent des moulinets en homme qui n'aurait pas craint d'être assailli par quatre voleurs.

— Je vais vous rendre, reprit Rastignac, qui défit promptement un sac et compta cent quarante francs à Mme Vauquer. Les bons comptes font les bons amis, dit-il à la veuve. Nous sommes quittes jusqu'à la Saint-Sylvestre. Changez-moi ces cent sous.

— Les bons amis font les bons comptes, répéta Poiret en regardant Vautrin.

— Voici vingt sous, dit Rastignac en tendant une pièce au sphinx en perruque.

— On dirait que vous avez peur de me devoir quelque chose? s'écria Vautrin en plongeant un regard divinateur dans l'âme du jeune homme, auquel il jeta un de ces sourires goguenards et diogéniques[1] desquels Eugène avait été sur le point de se fâcher cent fois.

— Mais... oui, répondit l'étudiant qui tenait ses deux sacs à la main et s'était levé pour monter chez lui.

Vautrin*(45) sortait par la porte qui donnait dans le salon et l'étudiant se disposait à s'en aller par celle qui menait sur le carré de l'escalier.

« Savez-vous, monsieur le marquis de Rastignacorama[2], que ce que vous me dites n'est pas exactement poli, dit alors Vautrin en fouettant la porte du salon et venant à l'étudiant, qui le regarda froidement.

Rastignac ferma la porte de la salle à manger, en emmenant avec lui Vautrin au bas de l'escalier, dans le carré qui séparait la salle à manger de la cuisine, où se trouvait une porte pleine donnant sur le jardin et surmontée d'un long carreau garni de barreaux en fer. Là, l'étudiant dit devant Sylvie, qui déboucha de sa cuisine :

« *Monsieur* Vautrin, je ne suis pas marquis, et je ne m'appelle pas Rastignacorama.

— Ils vont se battre, dit Mlle Michonneau d'un air indifférent.

— Se battre! répéta Poiret.

— Que non, répondit Mme Vauquer en caressant sa pile d'écus.

— Mais les voilà qui vont sous les tilleuls, cria Mlle Vic-

1. Diogène (413-323 avant J.-C.) était célèbre pour son esprit caustique et méprisant. Vautrin est une manière de philosophe *cynique* ; 2. Rappel inattendu et extrêmement piquant de la facétie des pensionnaires.

torine en se levant pour regarder dans le jardin. Ce pauvre jeune homme a pourtant raison.

— Remontons, ma chère petite, dit Mme Couture; ces affaires-là ne nous regardent pas.

Quand Mme Couture et Victorine se levèrent, elles rencontrèrent, à la porte, la grosse Sylvie qui leur barra le passage.

« Quoi qui n'y a donc? dit-elle. M. Vautrin a dit à M. Eugène : « Expliquons-nous! » Puis il l'a pris par le bras, et les voilà qui marchent dans nos artichauts. »

En ce moment, Vautrin parut.

« Maman Vauquer, dit-il en souriant, ne vous effrayez de rien, je vais essayer mes pistolets sous les tilleuls.

— Oh! monsieur, dit Victorine en joignant les mains, pourquoi voulez-vous tuer M. Eugène?

Vautrin fit deux pas en arrière et contempla Victorine.

« Autre histoire, s'écria-t-il d'une voix railleuse qui fit rougir la pauvre fille. Il est bien gentil, n'est-ce pas, ce jeune homme-là? reprit-il. Vous me donnez une idée. Je ferai votre bonheur à tous deux, ma belle enfant. »

Mme Couture avait pris sa pupille par le bras et l'avait entraînée en lui disant à l'oreille :

« Mais, Victorine, vous êtes inconcevable ce matin.

— Je ne veux pas qu'on tire des coups de pistolet chez moi, dit Mme Vauquer. N'allez-vous pas effrayer tout le voisinage et amener la police, à c't'heure?

— Allons, du calme, maman Vauquer, répondit Vautrin. Là, là, tout beau, nous irons au tir. »

Il rejoignit Rastignac, qu'il prit familièrement par le bras.

« Quand je vous aurais prouvé qu'à trente-cinq pas je mets cinq fois de suite ma balle dans un as de pique, lui dit-il, cela ne vous ôterait pas votre courage. Vous m'avez l'air d'être un peu rageur et vous vous feriez tuer comme un imbécile.

— Vous reculez, dit Eugène.

— Ne m'échauffez pas la bile, répondit Vautrin. Il ne fait pas froid ce matin, venez nous asseoir là-bas, dit-il en montrant les sièges peints en vert. Là, personne ne nous entendra. J'ai à causer avec vous. Vous êtes un bon petit jeune homme auquel je ne veux pas de mal. Je vous aime, foi de Tromp...[1] (mille tonnerres!), foi de Vautrin. Pourquoi

1. Emporté par son discours, Vautrin va livrer son surnom de forçat. Habile *préparation* des scènes qui vont suivre, pour le lecteur attentif.

vous aimé-je, je vous le dirai. En attendant, je vous connais comme si je vous avais fait, et vais vous le prouver. Mettez là vos sacs », reprit-il en lui montrant la table ronde.

Rastignac posa son argent sur la table et s'assit en proie à une curiosité que développa chez lui au plus haut degré le changement soudain opéré dans les manières de cet homme, qui, après avoir parlé de le tuer, se posait comme son protecteur.

« Vous voudriez bien savoir qui je suis, ce que j'ai fait ou ce que je fais, reprit Vautrin*(**46**). Vous êtes trop curieux, mon petit. Allons, du calme. Vous allez en entendre bien d'autres! J'ai eu des malheurs. Écoutez-moi d'abord, vous me répondrez après. Voilà ma vie antérieure en trois mots. Qui suis-je? Vautrin. Que fais-je? Ce qui me plaît. Passons. Voulez-vous connaître mon caractère? Je suis bon avec ceux qui me font du bien ou dont le cœur parle au mien. A ceux-là tout est permis, ils peuvent me donner des coups de pied dans les os des jambes sans que je leur dise : *Prends garde!* Mais, nom d'une pipe! je suis méchant comme le diable avec ceux qui me tracassent, ou qui ne me reviennent pas. Et il est bon de vous apprendre que je me soucie de tuer un homme comme de ça! dit-il en lançant un jet de salive. Seulement je m'efforce de le tuer proprement quand il le faut absolument. Je suis ce que vous appelez un artiste. J'ai lu les *Mémoires de Benvenuto Cellini*[1], tel que vous me voyez, et en italien encore! J'ai appris de cet homme-là, qui était un fier luron, à imiter la Providence qui nous tue à tort et à travers, et à aimer le beau partout où il se trouve. N'est-ce pas, d'ailleurs, une belle partie à jouer que d'être seul contre les hommes et d'avoir la chance? J'ai bien réfléchi à la constitution actuelle de votre désordre social. Mon petit, le duel est un jeu d'enfants, une sottise. Quand de deux hommes vivants l'un doit disparaître, il faut être imbécile pour s'en remettre au hasard. Le duel? croix ou pile! voilà. Je mets cinq balles de suite dans un as de pique en renforçant chaque nouvelle balle sur l'autre, et à trente-cinq pas encore! quand on est doué de ce talent-là, l'on peut se croire sûr d'abattre son homme. Eh bien, j'ai tiré sur un homme à vingt pas, je l'ai manqué. Le drôle n'avait jamais

1. *Benvenuto Cellini*, le célèbre graveur, statuaire et orfèvre florentin (1500-1571). Sa vie, extrêmement aventureuse, son génie, l'intensité de ses passions, en font un des types les plus saisissants de la Renaissance italienne.

manié de sa vie un pistolet. Tenez! dit cet homme extraordinaire en défaisant son gilet et montrant sa poitrine velue comme le dos d'un ours, mais garnie d'un crin fauve qui causait une sorte de dégoût mêlé d'effroi, ce blanc-bec m'a roussi le poil, ajouta-t-il en mettant le doigt de Rastignac sur un trou qu'il avait au sein. Mais, dans ce temps-là, j'étais un enfant, j'avais votre âge, vingt et un ans. Je croyais encore à quelque chose, à l'amour d'une femme, un tas de bêtises dans lesquelles vous allez vous embarbouiller. Nous nous serions battus, pas vrai? Vous auriez pu me tuer. Supposez que je sois en terre, où seriez-vous? Il faudrait décamper, aller en Suisse, manger l'argent du papa, qui n'en a guère. Je vais vous éclairer, moi, la position dans laquelle vous êtes; mais je vais le faire avec la supériorité d'un homme qui, après avoir examiné les choses d'ici-bas, a vu qu'il n'y avait que deux partis à prendre : ou une stupide obéissance ou la révolte. Je n'obéis à rien, est-ce clair? Savez-vous ce qu'il vous faut, à vous, au train dont vous allez? Un million, et promptement; sans quoi, avec notre petite tête, nous pourrions aller flâner dans les filets de Saint-Cloud[1], pour voir s'il y a un Être suprême. Ce million, je vais vous le donner. »

Il fit une pause en regardant Eugène.

« Ah! ah! vous faites meilleure mine à votre petit papa Vautrin. En entendant ce mot-là, vous êtes comme une jeune fille à qui l'on dit : « A ce soir, » et qui se toilette en se pourléchant comme un chat qui boit du lait. A la bonne heure. Allons donc! à nous deux! Voici votre compte, jeune homme. Nous avons, là-bas, papa, maman, grand'tante, deux sœurs (dix-huit et dix-sept ans), deux petits frères (quinze et dix ans), voilà le contrôle de l'équipage[2]. La tante élève vos sœurs. Le curé vient apprendre le latin aux deux frères. La famille mange plus de bouillie de marrons que de pain blanc, le papa ménage ses culottes, maman se donne à peine une robe d'hiver et une robe d'été, nos sœurs font comme elles peuvent. Je sais tout, j'ai été dans le Midi. Les choses sont comme cela chez vous, si l'on vous envoie douze cents francs par an, et que votre terrine[3] ne rapporte que trois mille francs. Nous avons une cuisinière et un

1. C'est-à-dire : vous jeter dans la Seine; 2. Le registre où sont inscrits les noms des matelots et des officiers d'un navire; 3. La *terrine* est un *vase* de terre. Mais il est probable qu'ici Vautrin prend plaisamment le mot au sens de « petite terre ».

domestique, il faut garder le décorum, papa est baron. Quant à nous, nous avons de l'ambition, nous avons les Beauséant pour alliés et nous allons à pied, nous voulons la fortune et nous n'avons pas le sou, nous mangeons les *ratatouilles*[1] de maman Vauquer et nous aimons les beaux dîners du faubourg Saint-Germain, nous couchons sur un grabat et nous voulons un hôtel! Je ne blâme pas vos vouloirs. Avoir de l'ambition, mon petit cœur,ce n'est pas donné à tout le monde. Demandez aux femmes quels hommes elles recherchent, les ambitieux. Les ambitieux ont le sang plus riche en fer, le cœur plus chaud que ceux des autres hommes. Je fais l'inventaire de vos désirs afin de vous poser la question. Cette question, la voici. Nous avons une faim de loup, nos quenottes sont incisives, comment nous y prendrons-nous pour approvisionner la marmite? Nous avons d'abord le Code[2] à manger, ce n'est pas amusant, et ça n'apprend rien; mais il le faut. Soit. Nous nous faisons avocat pour devenir président d'une cour d'assises, envoyer au bagne les pauvres diables qui valent mieux que nous avec T. F.[3] sur l'épaule, afin de prouver aux riches qu'ils peuvent dormir tranquillement. Ce n'est pas drôle, et puis c'est long. D'abord deux années à droguer[4] dans Paris, à regarder sans y toucher les *nanans* dont nous sommes friand. C'est fatigant de désirer toujours sans jamais se satisfaire. Si vous étiez pâle et de la nature des mollusques, vous n'auriez rien à craindre; mais nous avons le sang fiévreux des lions et un appétit à faire vingt sottises par jour. Vous succomberez donc à ce supplice, le plus horrible que nous ayons aperçu dans l'enfer du bon Dieu. Admettons que vous soyez sage, que vous buviez du lait et que vous fassiez des élégies[5]; il faudra, généreux comme vous l'êtes, commencer, après bien des ennuis et des privations à rendre un chien enragé, par devenir le substitut de quelque drôle, dans un trou de ville où le gouvernement vous jettera mille francs d'appointements, comme on jette une soupe à un dogue de boucher. Aboie après les voleurs, plaide pour le riche, fais guillotiner des gens de cœur. Bien obligé! Si vous n'avez pas de protections, vous pour-

1. Terme populaire qui désigne un ragoût grossier; 2. N'oublions pas que Rastignac est, pour la forme du moins, étudiant en droit; 3. Lettres initiales de *travaux forcés*, que l'on marquait au fer rouge sur l'épaule des forçats; 4. Expression familière : *attendre longtemps ;* 5. Les *élégies* sont des pièces de vers mélancoliques. Vautrin fait ici le portrait pittoresque du résigné, qui se laisse berner par tous.

rirez dans votre tribunal de province. Vers trente ans, vous serez juge à douze cents francs par an, si vous n'avez pas encore jeté la robe aux orties[1]. Quand vous aurez atteint la quarantaine, vous épouserez quelque fille de meunier, riche d'environ six mille livres de rente. Merci. Ayez des protections, vous serez procureur du roi à trente ans, avec mille écus d'appointements, et vous épouserez la fille du maire. Si vous faites quelques-unes de ces petites bassesses politiques, comme de lire, sur un bulletin : Villèle, au lieu de Manuel[2] (ça rime, ça met la conscience en repos), vous serez, à quarante ans, procureur général, et pourrez devenir député. Remarquez, mon cher enfant, que nous aurons fait des accrocs à notre petite conscience, que nous aurons eu vingt ans d'ennuis, de misères secrètes, et que nos sœurs auront coiffé sainte Catherine[3]. J'ai l'honneur de vous faire observer, de plus, qu'il n'y a que vingt procureurs généraux[4] en France, et que vous êtes vingt mille aspirants au grade, parmi lesquels il se rencontre des farceurs qui vendraient leur famille pour monter d'un cran. Si le métier vous dégoûte, voyons autre chose. Le baron de Rastignac veut-il être avocat[5]? Oh! joli. Il faut pâtir pendant dix ans, dépenser mille francs par mois, avoir une bibliothèque, un cabinet, aller dans le monde, baiser la robe d'un avoué pour avoir des causes, balayer le Palais avec sa langue. Si ce métier vous menait à bien, je ne dirais pas non; mais trouvez-moi dans Paris cinq avocats qui, à cinquante ans, gagnent plus de cinquante mille francs par an? Bah! plutôt que de m'amoindrir ainsi l'âme, j'aimerais mieux me faire corsaire. D'ailleurs, où prendre des écus? Tout ça n'est pas gai. Nous avons une ressource dans la dot d'une femme. Voulez-vous vous marier? ce sera vous mettre une pierre au cou; puis, si vous vous mariez pour de l'argent, que deviennent nos sentiments d'honneur, notre noblesse? Autant commencer aujourd'hui votre révolte contre les conventions humaines. Ce ne serait rien que se coucher comme un serpent devant une femme, lécher les pieds de

1. Locution familière pour dire : *renoncer à sa profession ;* 2. *Villèle* était sous la Restauration le chef des ultra-royalistes. Il fut président du conseil de 1821 à 1828. *Manuel*, député libéral, se fit expulser de la Chambre, dans une séance mémorable, pour avoir protesté contre la guerre d'Espagne (1823); 3. C'est-à-dire : dépassé vingt-cinq ans sans se marier; 4. Ce sont les magistrats supérieurs qui exercent les fonctions du ministère public près la Cour de cassation, la Cour des comptes, la Cour d'appel; 5. Et non plus *magistrat*, comme Vautrin l'a d'abord supposé, dans la page qui précède.

la mère, faire des bassesses à dégoûter une truie, pouah! si vous trouviez au moins le bonheur. Mais vous serez malheureux comme les pierres d'égout avec une femme que vous aurez épousée ainsi. Vaut encore mieux guerroyer avec les hommes que de lutter avec sa femme. Voilà le carrefour de la vie, jeune homme, choisissez. Vous avez déjà choisi : vous êtes allé chez notre cousin de Beauséant, et vous y avez flairé le luxe. Vous êtes allé chez Mme de Restaud, la fille du père Goriot, et vous y avez flairé la Parisienne. Ce jour-là vous êtes revenu avec un mot écrit sur votre front, et que j'ai su lire : *Parvenir !* parvenir à tout prix. « Bravo! ai-je dit, voilà un gaillard qui me va. » Il vous a fallu de l'argent. Où en prendre? Vous avez saigné vos sœurs. Tous les frères *flouent*[1] plus ou moins leurs sœurs. Vos quinze cents francs arrachés, Dieu sait comme! dans un pays où l'on trouve plus de châtaignes que de pièces de cent sous, vont filer comme des soldats à la maraude. Après, que ferez-vous? vous travaillerez? Le travail, compris comme vous le comprenez en ce moment, donne, dans les vieux jours, un appartement chez maman Vauquer à des gars de la force de Poiret. Une rapide fortune est le problème que se proposent de résoudre en ce moment cinquante mille jeunes gens qui se trouvent tous dans votre position. Vous êtes une unité de ce nombre-là. Jugez des efforts que vous avez à faire et de l'acharnement du combat. Il faut vous manger les uns les autres comme des araignées dans un pot, attendu qu'il n'y a pas cinquante mille bonnes places. Savez-vous comment on fait son chemin ici? Par l'éclat du génie ou par l'adresse de la corruption. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté ne sert à rien. On plie sous le pouvoir du génie, on le hait, on tâche de le calomnier, parce qu'il prend sans partager; mais on plie s'il persiste; en un mot, on l'adore à genoux quand on n'a pas pu l'enterrer sous la boue. La corruption est en force, le talent est rare. Ainsi la corruption est l'arme de la médiocrité qui abonde, et vous en sentirez partout la pointe. Vous verrez des femmes dont les maris ont six mille francs d'appointements pour tout potage, et qui dépensent plus de dix mille francs à leur

1. *Flouer*, terme d'argot (peut-être corruption de *filouter*) : voler, escroquer.

toilette. Vous verrez des employés à douze cents francs acheter des terres. Vous avez vu le pauvre bêta de père Goriot obligé de payer la lettre de change endossée[1] par sa fille, dont le mari a cinquante mille livres de rente. Je vous défie de faire deux pas dans Paris sans rencontrer des manigances infernales. Je parierais ma tête contre un pied de cette salade que vous donnerez dans un guêpier chez la première femme qui vous plaira, fût-elle riche, belle et jeune. Toutes sont bricolées[2] par les lois, en guerre avec leurs maris à propos de tout. Je n'en finirais pas s'il fallait vous expliquer les trafics qui se font pour des amants, pour des chiffons, pour des enfants, pour le ménage ou pour la vanité, rarement par vertu, soyez-en sûr. Aussi l'honnête homme est-il l'ennemi commun. Mais que croyez-vous que soit l'honnête homme? A Paris, l'honnête homme est celui qui se tait et refuse de partager. Je ne vous parle pas de ces pauvres ilotes[3] qui partout font la besogne sans être jamais récompensés de leurs travaux, et que je nomme la confrérie des savates du bon Dieu. Certes là est la vertu dans toute la fleur de sa bêtise, mais là est la misère. Je vois d'ici la grimace de ces braves gens si Dieu nous faisait la mauvaise plaisanterie de s'absenter au jugement dernier[4]. Si donc vous voulez promptement la fortune, il faut être déjà riche ou le paraître. Pour s'enrichir, il s'agit ici de jouer de grands coups; autrement, on carotte[5], et votre serviteur! Si dans les cent professions que vous pouvez embrasser il se rencontre dix hommes qui réussissent vite, le public les appelle des voleurs. Tirez vos conclusions. Voilà la vie telle qu'elle est. Ce n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue tout autant, et il faut se salir les mains si l'on veut fricoter; sachez seulement bien vous débarbouiller : là est toute la morale de notre époque. Si je vous parle ainsi du monde, il m'en a donné le droit, je le connais. Croyez-vous que je le blâme? Du tout. Il a toujours été ainsi. Les moralistes ne le changeront jamais. L'homme est imparfait. Il est parfois plus ou moins hypocrite, et les niais disent alors qu'il a ou n'a pas de mœurs. Je n'accuse pas les riches en faveur du peuple : l'homme est le même en haut, en

1. *Endosser :* mettre sa signature au dos d'une lettre de change, et par suite se rendre responsable du payement; 2. Vautrin veut dire : *bridées*, attachées comme à la *bricole* (partie du harnais d'un cheval); 3. *L'ilote*, chez les Spartiates, était l'*esclave* de l'État; 4. Parce que ces âmes honnêtes verraient ainsi la récompense leur échapper; 5. Vautrin prend ici le mot dans le sens familier de *jouer mesquinement*, ne pas hasarder beaucoup à la fois.

bas, au milieu. Il se rencontre par chaque million de ce haut bétail dix lurons qui se mettent au-dessus de tout, même des lois; j'en suis. Vous, si vous êtes un homme supérieur, allez en droite ligne et la tête haute. Mais il faudra lutter contre l'envie, la calomnie, la médiocrité, contre tout le monde. Napoléon a rencontré un ministre de la guerre qui s'appelait Aubry, et qui a failli l'envoyer aux colonies[1]. Tâtez-vous! Voyez si vous pourrez vous lever tous les matins avec plus de volonté que vous n'en aviez la veille. Dans ces conjonctures, je vais vous faire une proposition que personne ne refuserait. Écoutez bien. Moi, voyez-vous, j'ai une idée. Mon idée est d'aller vivre de la vie patriarcale au milieu d'un grand domaine, cent mille arpents, par exemple, aux États-Unis, dans le Sud[2]. Je veux m'y faire planteur, avoir des esclaves, gagner quelques bons petits millions à vendre mes bœufs, mon tabac, mes bois, en vivant comme un souverain, en faisant mes volontés, en menant une vie qu'on ne conçoit pas ici où l'on se tapit dans un terrier de plâtre. Je suis un grand poète. Mes poésies, je ne les écris pas : elles consistent en actions et en sentiments. Je possède en ce moment cinquante mille francs qui me donneraient à peine quarante nègres. J'ai besoin de deux cent mille francs, parce que je veux deux cents nègres, afin de satisfaire mon goût pour la vie patriarcale. Des nègres, voyez-vous, c'est des enfants tout venus dont on fait ce qu'on veut[3], sans qu'un curieux de procureur du roi arrive vous en demander compte. Avec ce capital noir, en dix ans, j'aurai trois ou quatre millions. Si je réussis, personne ne me demandera : « Qui es-tu ? » Je serai M. Quatre-Millions, citoyen des États-Unis[4]. J'aurai cinquante ans, je ne serai pas encore pourri, je m'amuserai à ma façon. En deux mots, si je vous procure une dot d'un million, me donnerez-vous deux cent mille francs? Vingt pour cent de commission, hein! est-ce trop cher? Vous vous ferez aimer de votre petite femme. Une fois marié, vous manifesterez des inquiétudes,

1. Aubry, successeur de Carnot à la guerre, trouvant Bonaparte trop jeune pour conserver le commandement de l'artillerie dans la guerre d'Italie, le destitua (1794). Bonaparte demanda alors à être envoyé en mission en Turquie (non aux colonies). Le Comité de salut public refusa. Quelque temps après, chargé de réprimer l'insurrection du 13 vendémiaire, Bonaparte sauvait la Convention et assurait sa fortune; 2. C'est à cette époque, en effet, que l'attrait de la vie américaine commence à se manifester en Europe. La grande *immigration* européenne aux Etats-Unis date du milieu du siècle; 3. Vautrin parle déjà comme un grand planteur du Sud des Etats-Unis, résolument *esclavagiste ;* 4. Voici le mirage des grandes fortunes rapidement conquises. Tout ce passage est un document.

des remords, vous ferez le triste pendant quinze jours. Une nuit, après quelques singeries, vous déclarerez, entre deux baisers, deux cent mille francs de dettes à votre femme, en lui disant : « Mon amour ! » Ce vaudeville est joué tous les jours par les jeunes gens les plus distingués. Une jeune femme ne refuse pas sa bourse à celui qui lui prend le cœur. Croyez-vous que vous y perdrez ? Non. Vous trouverez le moyen de regagner vos deux cent mille francs dans une affaire. Avec votre argent et votre esprit, vous amasserez une fortune aussi considérable que vous pourrez la souhaiter. *Ergo*, vous aurez fait, en six mois de temps, votre bonheur, celui d'une femme aimable et celui de votre papa Vautrin, sans compter celui de votre famille qui souffle dans ses doigts, l'hiver, faute de bois. Ne vous étonnez ni de ce que je vous propose, ni de ce que je vous demande ! Sur soixante beaux mariages qui ont lieu dans Paris, il y en a quarante-sept qui donnent lieu à des marchés semblables. La chambre des notaires a forcé monsieur...

— Que faut-il que je fasse ? dit avidement Rastignac en interrompant Vautrin.

— Presque rien, répondit cet homme en laissant échapper un mouvement de joie semblable à la sourde expression d'un pêcheur qui sent un poisson au bout de sa ligne. Écoutez-moi bien ! Le cœur d'une pauvre fille malheureuse et misérable est l'éponge la plus avide à se remplir d'amour, une éponge sèche qui se dilate aussitôt qu'il y tombe une goutte de sentiment. Faire la cour à une jeune personne qui se rencontre dans des conditions de solitude, de désespoir et de pauvreté sans qu'elle se doute de sa fortune à venir ! dame ! c'est quinte et quatorze en main[1], c'est connaître les numéros à la loterie, c'est jouer sur les rentes en sachant les nouvelles[2]. Vous construisez sur pilotis un mariage indestructible. Viennent des millions à cette jeune fille, elle vous les jettera aux pieds, comme si c'était des cailloux. « Prends, mon bien-aimé ! Prends, Adolphe ! Prends, Alfred ! Prends, Eugène ! » dira-t-elle si Adolphe, Alfred ou Eugène a eu le bon esprit de se sacrifier pour elle. Ce que j'entends par des sacrifices, c'est vendre un vieil habit afin d'aller au

1. Terme du jeu de piquet. *Quinte* : suite de cinq cartes de la même couleur. *Quatorze* : quatre cartes égales. Les deux réunies forment un jeu imbattable par toute autre combinaison de cartes ; **2.** Allusion aux spéculations à la Bourse, nombreuses à cette époque de troubles politiques, et au lendemain des guerres napoléoniennes.

Cadran bleu[1] manger ensemble des croûtes aux champignons; de là, le soir, à l'Ambigu-Comique[2]; c'est mettre sa montre au mont-de-piété pour lui donner un châle. Je ne vous parle pas du gribouillage de l'amour ni des fariboles auxquelles tiennent tant les femmes, comme, par exemple, de répandre des gouttes d'eau sur le papier à lettre en manière de larmes quand on est loin d'elles : vous m'avez l'air de connaître parfaitement l'argot du cœur. Paris, voyez-vous, est comme une forêt du nouveau monde, où s'agitent vingt espèces de peuplades sauvages, les Illinois, les Hurons[3], qui vivent du produit que donnent les différentes classes sociales; vous êtes un chasseur de millions. Pour les prendre, vous usez de pièges, de pipeaux, d'appeaux[4]. Il y a plusieurs manières de chasser. Les uns chassent à la dot; les autres chassent à la liquidation[5]; ceux-ci pêchent des consciences, ceux-là vendent leurs abonnés pieds et poings liés. Celui qui revient avec sa gibecière bien garnie est salué, fêté, reçu dans la bonne société. Rendons justice à ce sol hospitalier, vous avez affaire à la ville la plus complaisante qui soit dans le monde. Si les fières aristocraties de toutes les capitales de l'Europe refusent d'admettre dans leurs rangs un millionnaire infâme, Paris lui tend les bras, court à ses fêtes, mange ses dîners et trinque avec son infamie.

— Mais où trouver une fille? dit Eugène.

— Elle est à vous, devant vous!

— Mlle Victorine?

— Juste!

— Et comment?

— Elle vous aime déjà, votre petite baronne de Rastignac!

— Elle n'a pas un sou, reprit Eugène, étonné.

— Ah! nous y voilà! Encore deux mots, dit Vautrin, et tout s'éclaircira. Le père Taillefer est un vieux coquin qui passe pour avoir assassiné l'un de ses amis pendant la Révolution. C'est un de mes gaillards qui ont de l'indépendance dans les opinions. Il est banquier, principal associé de la maison Frédéric Taillefer et compagnie. Il a un fils unique, auquel il veut laisser son bien, au détriment de Victorine.

1. Restaurant à la mode; 2. Théâtre fondé en 1767, et où l'on jouait les grands mélodrames; 3. Ces comparaisons reviennent sans cesse dans Balzac, qui avait lu avec passion les récits indiens de Fenimore Cooper; 4. *Pipeaux :* baguettes enduites de glu pour attraper les oiseaux. *Appeaux :* oiseaux dressés à attirer les autres, et instruments à l'aide desquels on imite le cri des oiseaux; 5. Voir la nouvelle de Balzac : *la Maison Nucingen* (1838).

Moi, je n'aime pas ces injustices-là. Je suis comme don Quichotte, j'aime à prendre la défense du faible contre le fort. Si la volonté de Dieu était de lui retirer son fils, Taillefer reprendrait sa fille ; il voudrait un héritier quelconque, une bêtise qui est dans la nature. Victorine est douce et gentille, elle aura bientôt entortillé son père, et le fera tourner comme une toupie d'Allemagne[1] avec le fouet du sentiment! Elle sera trop sensible à votre amour pour vous oublier, vous l'épouserez. Moi, je me charge du rôle de la Providence, je ferai vouloir le bon Dieu. J'ai un ami pour qui je me suis dévoué, un colonel de l'armée de la Loire[2] qui vient d'être employé dans la garde royale. Il écoute mes avis et s'est fait ultra-royaliste : ce n'est pas un de ces imbéciles qui tiennent à leurs opinions. Si j'ai encore un conseil à vous donner, mon ange, c'est de ne pas plus tenir à vos opinions qu'à vos paroles. Quand on vous les demandera, vendez-les. Un homme qui se vante de ne jamais changer d'opinion est un homme qui se charge d'aller toujours en ligne droite, un niais qui croit à l'infaillibilité. Il n'y a pas de principes, il n'y a que des événements; il n'y a pas de lois, il n'y a que des circonstances : l'homme supérieur épouse les événements et les circonstances pour les conduire. S'il y avait des principes et des lois fixes, les peuples n'en changeraient pas comme nous changeons de chemise. L'homme n'est pas tenu d'être plus sage que toute une nation. L'homme qui a rendu le moins de services à la France est un fétiche vénéré pour avoir toujours vu en rouge, il est tout au plus bon à mettre au Conservatoire[3], parmi les machines, en l'étiquetant La Fayette[4] ; tandis que le prince auquel chacun lance sa pierre, et qui méprise assez l'humanité pour lui cracher au visage autant de serments qu'elle en demande, a empêché le partage de la France au congrès de Vienne[5] : on lui doit des couronnes, on lui jette de la boue. Oh! je connais les affaires, moi! j'ai les secrets de bien des hommes! Suffit. J'aurai une opinion inébranlable le jour où j'aurai rencontré trois têtes d'accord sur l'emploi d'un principe, et j'atten-

1. Toupie creuse, et qui fait du bruit en tournant. L'expression est couramment employée; 2. Formée en 1815 par les officiers obstinément fidèles à Napoléon, et qui voulaient tenter une suprême résistance aux Alliés; 3. Des Arts-et-Métiers; 4. Balzac a toujours été sévère pour La Fayette (mort l'année même de la composition du *Père Goriot*), qui avait joué, en qualité de royaliste libéral, un rôle considérable en 1789, et en 1830. Balzac était resté d'opinions *légitimistes ;* 5. Encore une allusion à Talleyrand, dont l'habileté incontestable avait sauvé au congrès de Vienne ce qui pouvait être sauvé, grâce aux divisions entre les Alliés.

drai longtemps! L'on ne trouve pas dans les tribunaux trois juges qui aient le même avis sur un article de loi. Je reviens à mon homme. Il remettrait Jésus-Christ en croix si je le lui disais. Sur un seul mot de son papa Vautrin, il cherchera querelle à ce drôle qui n'envoie pas seulement cent sous à sa pauvre sœur, et... »

Ici Vautrin se leva, se mit en garde et fit le mouvement d'un maître d'armes qui se fend.

— Et à l'ombre! ajouta-t-il.

— Quelle horreur! dit Eugène. Vous voulez plaisanter, monsieur Vautrin?

— Là là là, du calme, reprit cet homme. Ne faites pas l'enfant; cependant si cela peut vous amuser, courroucez-vous, emportez-vous! Dites que je suis un infâme, un scélérat, un coquin, un bandit, mais ne m'appelez ni escroc ni espion! Allez, dites, lâchez votre bordée! Je vous pardonne, c'est si naturel à votre âge! J'ai été comme ça, moi! Seulement, réfléchissez. Vous ferez pis quelque jour. Vous croyez à quelque chose de fixe dans ce monde-là! Méprisez donc les hommes et voyez les mailles par où l'on peut passer à travers le réseau du Code. Le secret des grandes fortunes sans cause apparente est un crime oublié, parce qu'il a été proprement fait.

— Silence, monsieur! je ne veux pas en entendre davantage, vous me feriez douter de moi-même. En ce moment le sentiment est toute ma science.

— A votre aise, bel enfant, Je vous croyais plus fort, dit Vautrin, je ne vous dirai plus rien. Un dernier mot, cependant. »

Il regarda fixement l'étudiant :

« Vous avez mon secret, lui dit-il.

— Un jeune homme qui vous refuse saura bien l'oublier.

— Vous avez bien dit cela, ça me fait plaisir. Un autre, voyez-vous, sera moins scrupuleux. Souvenez-vous de ce que je veux faire pour vous. Je vous donne quinze jours. C'est à prendre ou à laisser.

— Quelle tête de fer a donc cet homme? se dit Rastignac en voyant Vautrin s'en aller tranquillement, sa canne sous le bras. Il m'a dit crûment ce que Mme de Beauséant me disait en y mettant des formes. Il me déchirait le cœur avec des griffes d'acier. Pourquoi veux-je aller chez Mme de Nucingen? Il a deviné mes motifs aussitôt que je les ai conçus.

En deux mots, ce brigand m'a dit plus de choses sur la vertu que ne m'en ont dit les hommes et les livres. Si la vertu ne souffre pas de capitulation, j'ai donc volé mes sœurs ?» dit-il en jetant les sacs sur la table.

Il s'assit et resta là plongé dans une étourdissante méditation*(**47**).

« Être fidèle à la vertu, martyre sublime! Bah! tout le monde croit à la vertu; mais qui est vertueux? Les peuples ont la liberté pour idole; mais où est sur la terre un peuple libre? Ma jeunesse est encore bleue comme un ciel sans nuages : vouloir être grand ou riche, n'est-ce pas se résoudre à mentir, ployer, ramper, se redresser, flatter, dissimuler? n'est-ce pas consentir à se faire le valet de ceux qui ont menti, ployé, rampé? Avant d'être leur complice, il faut les servir. Eh bien, non. Je veux travailler noblement, saintement; je veux travailler jour et nuit, ne devoir ma fortune qu'à mon labeur. Ce sera la plus lente des fortunes, mais chaque jour ma tête reposera sur mon oreiller sans une pensée mauvaise. Qu'y a-t-il de plus beau que de contempler sa vie et de la trouver pure comme un lis? Moi et la vie, nous sommes comme un jeune homme et sa fiancée. Vautrin m'a fait voir ce qui arrive après dix ans de mariage. Diable! ma tête se perd. Je ne veux penser à rien, le cœur est un bon guide. »

Eugène fut tiré de sa rêverie par la voix de la grosse Sylvie, qui lui annonça son tailleur, devant lequel il se présenta tenant à la main ses deux sacs d'argent, et il ne fut pas fâché de cette circonstance. Quand il eut essayé ses habits du soir, il remit sa nouvelle toilette du matin, qui le métamorphosait complètement.

« Je vaux bien M. de Trailles, se dit-il. Enfin j'ai l'air d'un gentilhomme.

— Monsieur, dit le père Goriot*(**48**) en entrant chez Eugène, vous m'avez demandé si je connaissais les maisons où va Mme de Nucingen?

— Oui.

— Eh bien, elle va lundi prochain au bal du maréchal Carigliano. Si vous pouvez y être, vous me direz si mes deux filles se sont bien amusées, comment elles seront mises, enfin tout.

— Comment avez-vous su cela, mon bon père Goriot? dit Eugène en le faisant asseoir à son feu.

— Sa femme de chambre me l'a dit. Je sais tout ce qu'elles font par Thérèse et par Constance », reprit-il d'un air joyeux.

Le vieillard ressemblait à un amant encore assez jeune pour être heureux d'un stratagème qui le met en communication avec sa maîtresse sans qu'elle puisse s'en douter.

« Vous les verrez, vous! dit-il en exprimant avec naïveté une douloureuse envie.

— Je ne sais pas, répondit Eugène. Je vais aller chez Mme de Beauséant lui demander si elle peut me présenter à la maréchale. »

Eugène pensait avec une sorte de joie intérieure à se montrer chez la vicomtesse mis comme il le serait désormais. Ce que les moralistes nomment les abîmes du cœur humain, c'est uniquement les décevantes pensées, les involontaires mouvements de l'intérêt personnel. Ces péripéties, le sujet de tant de déclamations, ces retours soudains sont des calculs faits au profit de nos jouissances. En se voyant bien mis, bien ganté, bien botté, Rastignac oublia sa vertueuse résolution. La jeunesse n'ose pas se regarder au miroir de la conscience quand elle verse du côté de l'injustice, tandis que l'âge mûr s'y est vu : là gît toute la différence entre ces deux phases de la vie. Depuis quelques jours, les deux voisins, Eugène et le père Goriot, étaient devenus bons amis. Leur secrète amitié tenait aux raisons psychologiques qui avaient engendré des sentiments contraires entre Vautrin et l'étudiant. Le hardi philosophe qui voudra constater les effets de nos sentiments dans le monde physique trouvera sans doute plus d'une preuve de leur effective matérialité dans les rapports qu'ils créent entre nous et les animaux. Quel physiognomoniste[1] est plus prompt à deviner un caractère qu'un chien l'est à savoir si un inconnu l'aime ou ne l'aime pas? Les *atomes crochus*[2], expression proverbiale dont chacun se sert, sont un de ces faits qui restent dans les langages pour démentir les niaiseries philosophiques dont s'occupent ceux qui aiment à vanner les épluchures des mots primitifs. On se sent aimé. Le sentiment s'empreint en toutes choses et traverse les espaces. Une lettre est une

1. La *physiognomonie* est la connaissance du caractère de l'homme par l'examen de ses attitudes, et surtout des traits de son visage. Lavater (1741-1801) peut être considéré comme l'inventeur de la physiognomonie : Balzac connaissait et appréciait son œuvre; 2. D'après les philosophes grecs, Démocrite et Épicure surtout, les *atomes*, particules qui entrent dans la composition de tous les corps existants, sont *crochus* afin de pouvoir s'arrêter et s'agglomérer lorsqu'ils se rencontrent dans l'espace.

âme, elle est un si fidèle écho de la voix qui parle que les esprits délicats la comptent parmi les plus riches trésors de l'amour. Le père Goriot*(49), que son sentiment irréfléchi élevait jusqu'au sublime de la nature canine, avait flairé la compassion, l'admirative bonté, les sympathies juvéniles qui s'étaient émues pour lui dans le cœur de l'étudiant. Cependant cette union naissante n'avait encore amené aucune confidence. Si Eugène avait manifesté le désir de voir Mme de Nucingen, ce n'était pas qu'il comptât sur le vieillard pour être introduit par lui chez elle; mais il espérait qu'une indiscrétion pourrait le bien servir. Le père Goriot ne lui avait parlé de ses filles qu'à propos de ce qu'il s'était permis d'en dire publiquement le jour de ses deux visites.

« Mon cher monsieur, lui avait-il dit le lendemain, comment avez-vous pu croire que Mme de Restaud vous en ait voulu d'avoir prononcé mon nom? Mes deux filles m'aiment bien. Je suis un heureux père. Seulement mes deux gendres se sont mal conduits envers moi. Je n'ai pas voulu faire souffrir ces chères créatures de mes dissensions avec leurs maris, et j'ai préféré les voir en secret. Ce mystère me donne mille jouissances que ne comprennent pas les autres pères qui peuvent voir leurs filles quand ils veulent. Moi, je ne le peux pas, comprenez-vous? Alors, je vais, quand il fait beau, dans les Champs-Élysées, après avoir demandé aux femmes de chambre si mes filles sortent. Je les attends au passage, le cœur me bat quand les voitures arrivent, je les admire dans leur toilette, elles me jettent en passant un petit rire qui me dore la nature comme s'il y tombait un rayon de quelque beau soleil. Et je reste, elles doivent revenir. Je les vois encore! l'air leur a fait du bien, elles sont roses. J'entends dire autour de moi : « Voilà une belle femme! » Ça me réjouit le cœur. N'est-ce pas mon sang! J'aime les chevaux qui les traînent, et je voudrais être le petit chien qu'elles ont sur leurs genoux. Je vis de leurs plaisirs. Chacun a sa façon d'aimer, la mienne ne fait pourtant de mal à personne, pourquoi le monde s'occupe-t-il de moi? Je suis heureux à ma manière. Est-ce contre les lois que j'aille voir mes filles, le soir, au moment où elles sortent de leurs maisons pour se rendre au bal? Quel chagrin pour moi si j'arrive trop tard, et qu'on me dise : « Madame est sortie! » Une fois, j'ai attendu jusqu'à trois heures du matin pour

voir Nasie, que je n'avais pas vue depuis deux jours. J'ai manqué crever d'aise! Je vous en prie, ne parlez de moi que pour dire combien mes filles sont bonnes. Elles veulent me combler de toute sorte de cadeaux; je les en empêche, je leur dis : « Gardez donc votre argent! Que voulez-vous que j'en fasse? Il ne me faut rien. » En effet, mon cher monsieur, que suis-je? Un méchant cadavre dont l'âme est partout où sont mes filles***(50)**. Quand vous aurez vu Mme de Nucingen, vous me direz celle des deux que vous préférez, dit le bonhomme après un moment de silence, en voyant Eugène qui se disposait à partir pour aller se promener aux Tuileries en attendant l'heure de se présenter chez Mme de Beauséant.

(Rastignac retourne chez Mme de Beauséant, et l'accompagne au Théâtre des Italiens. Il est présenté à Mme de Nucingen, la seconde fille de Goriot, qui produit sur lui la plus vive impression. En rentrant à la pension, il se hâte de raconter sa soirée au bonhomme.)

L'étudiant frappa rudement à la porte du père Goriot.

« Mon voisin, dit-il, j'ai vu Mme Delphine.

— Où?

— Aux Italiens.

— S'amusait-elle bien?... Entrez donc. »

Et le bonhomme, qui s'était levé en chemise, ouvrit sa porte et se recoucha promptement.

« Parlez-moi donc d'elle », demanda-t-il.

Eugène, qui se trouvait pour la première fois chez le père Goriot, ne fut pas maître d'un mouvement de stupéfaction en voyant le bouge où vivait le père, après avoir admiré la toilette de la fille***(51)**. La fenêtre était sans rideaux; le papier de tenture collé sur les murailles s'en détachait en plusieurs endroits par l'effet de l'humidité et se recroquevillait en laissant apercevoir le plâtre jauni par la fumée. Le bonhomme gisait sur un mauvais lit, n'avait qu'une maigre couverture et un couvre-pied ouaté fait avec les bons morceaux des vieilles robes de Mme Vauquer. Le carreau était humide et plein de poussière. En face de la croisée se voyait une de ces vieilles commodes en bois de rose à ventre renflé qui ont des mains en cuivre tordu en façon de sarments décorés de feuilles ou de fleurs; un vieux meuble à tablette de bois sur lequel étaient un pot à eau dans sa cuvette et

tous les ustensiles nécessaires pour se faire la barbe. Dans un coin, les souliers; à la tête du lit, une table de nuit sans porte ni marbre; au coin de la cheminée, où il n'y avait pas trace de feu, se trouvait la table carrée, en bois de noyer, dont la barre avait servi au père Goriot à dénaturer[1] sa soupière en vermeil. Un méchant secrétaire sur lequel était le chapeau du bonhomme, un fauteuil foncé de paille[2] et deux chaises complétaient ce mobilier misérable. La flèche[3] du lit, attachée au plancher par une loque, soutenait une mauvaise bande d'étoffe à carreaux rouges et blancs. Le plus pauvre commissionnaire était certes moins mal meublé dans son grenier que ne l'était le père Goriot chez Mme Vauquer. L'aspect de cette chambre donnait froid et serrait le cœur, elle ressemblait au plus triste logement d'une prison. Heureusement Goriot ne vit pas l'expression qui se peignit sur la physionomie d'Eugène quand celui-ci posa sa chandelle sur la table de nuit. Le bonhomme se tourna de son côté en restant couvert jusqu'au menton.

« Eh bien, qui aimez-vous mieux de Mme de Restaud ou de Mme de Nucingen*(**52**) ?

— Je préfère Mme Delphine, répondit l'étudiant, parce qu'elle vous aime mieux. »

A cette parole chaudement dite, le bonhomme sortit son bras du lit et serra la main d'Eugène.

« Merci, merci, répondit le vieillard ému. Que vous a-t-elle donc dit de moi ? »

L'étudiant répéta les paroles de la baronne en les embellissant[4], et le vieillard l'écouta comme s'il eût entendu la parole de Dieu.

« Chère enfant! oui, oui, elle m'aime bien. Mais ne la croyez pas dans ce qu'elle vous a dit d'Anastasie. Les deux sœurs se jalousent, voyez-vous! c'est encore une preuve de leur tendresse. Mme de Restaud m'aime bien aussi. Je le sais. Un père est avec ses enfants comme Dieu est avec nous, il va jusqu'au fond des cœurs et juge les intentions. Elles sont toutes deux aussi aimantes. Oh! si j'avais eu de bons gendres, j'aurais été trop heureux. Il n'est sans doute pas de bonheur complet ici-bas. Si j'avais vécu chez elles, mais

1. C'est-à-dire : changer de nature, en faire un lingot; **2.** Ayant un siège de paille; **3.** Pièce de bois ou de métal soutenant un rideau au-dessus du lit; **4.** Mme de Nucingen a dit à Eugène : « Oui, ma sœur se fait tort par la manière dont elle se conduit avec ce pauvre père, qui vraiment a été pour nous un dieu. » Mais elle n'a pas insisté.

rien que d'entendre leurs voix, de les savoir là, de les voir aller, sortir, comme quand je les avais chez moi, ça m'eût fait cabrioler[1] le cœur... Étaient-elles bien mises?

— Oui, dit Eugène. Mais, monsieur Goriot, comment, en ayant des filles aussi richement établies que sont les vôtres, pouvez-vous demeurer dans un taudis pareil?

— Ma foi, dit-il d'un air en apparence insouciant, à quoi cela me servirait-il d'être mieux? Je ne puis guère vous expliquer ces choses-là; je ne sais pas dire deux paroles de suite comme il faut. Tout est là, ajouta-t-il en se frappant le cœur. Ma vie, à moi, est dans mes deux filles. Si elles s'amusent, si elles sont heureuses, bravement[2] mises, si elles marchent sur des tapis, qu'importe de quel drap je sois vêtu, et comment est l'endroit où je me couche? Je n'ai point froid si elles ont chaud, je ne m'ennuie jamais si elles rient. Je n'ai de chagrins que les leurs. Quand vous serez père, quand vous vous direz en oyant gazouiller vos enfants : « C'est sorti de moi! » que vous sentirez ces petites créatures tenir à chaque goutte de votre sang, vous vous croirez attaché à leur peau, vous croirez être agité vous-même par leur marche. Leur voix me répond partout. Un regard d'elles, quand il est triste, me fige le sang. Un jour, vous saurez que l'on est bien plus heureux de leur bonheur que du sien propre. Je ne peux pas vous expliquer ça : c'est des mouvements intérieurs qui répandent l'aise partout. Enfin je vis trois fois. Voulez-vous que je vous dise une drôle de chose? Eh bien, quand j'ai été père, j'ai compris Dieu. Il est tout entier partout, puisque la création est sortie de lui. Monsieur, je suis ainsi avec mes filles. Seulement j'aime mieux mes filles que Dieu n'aime le monde, parce que le monde n'est pas aussi beau que Dieu, et que mes filles sont plus belles que moi. Elles me tiennent si bien à l'âme que j'avais idée que vous les verriez ce soir. Mon Dieu! un homme qui rendrait ma petite Delphine aussi heureuse qu'une femme l'est quand elle est bien aimée, mais je lui cirerais ses bottes, je lui ferais ses commissions. J'ai su par sa femme de chambre que ce petit M. de Marsay est un mauvais chien. Il m'a pris des envies de lui tordre le cou. Ne pas aimer un bijou de femme, une voix de rossignol, et faite comme un modèle! Où a-t-elle eu les yeux d'épouser

1. Familièrement, pour *bondir ;* 2. Expression familière et vieillie pour dire : *richement.*

cette grosse souche d'Alsacien ? Il leur fallait à toutes deux de jolis jeunes gens bien aimables. Enfin elles ont fait à leur fantaisie. »

Le père Goriot était sublime. Jamais Eugène ne l'avait pu voir illuminé par les feux de sa passion paternelle. Une chose digne de remarque est la puissance d'infusion[1] que possèdent les sentiments. Quelque grossière que soit une créature, dès qu'elle exprime une affection forte et vraie, elle exhale un fluide particulier qui modifie la physionomie, anime le geste, colore la voix. Souvent l'être le plus stupide arrive, sous l'effort de la passion, à la plus haute éloquence dans l'idée, si ce n'est dans le langage, et semble se mouvoir dans une sphère lumineuse. Il y avait en ce moment dans la voix, dans le geste de ce bonhomme la puissance communicative qui signale le grand acteur. Mais nos beaux sentiments ne sont-ils pas les poésies de la volonté ?

« Eh bien, vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre, lui dit Eugène, qu'elle va rompre sans doute avec ce de Marsay. Ce beau fils l'a quittée pour s'attacher à la princesse Galathionne. Quant à moi, ce soir, je suis tombé amoureux de Mme Delphine.

— Bah ! fit le père Goriot.

— Oui. Je ne lui ai pas déplu. Nous avons parlé amour pendant une heure, et je dois aller la voir après-demain samedi.

— Oh ! que je vous aimerais, mon cher monsieur, si vous lui plaisiez*(53). Vous êtes bon, vous ne la tourmenteriez point. Si vous la trahissiez, je vous couperais le cou, d'abord. Une femme n'a pas deux amours, voyez-vous ! Mon Dieu ! mais je dis des bêtises, monsieur Eugène. Il fait froid ici pour vous. Mon Dieu ! vous l'avez donc entendue ? que vous a-t-elle dit pour moi ?

— Rien, se dit en lui-même Eugène. — Elle m'a dit, répondit-il à haute voix, qu'elle vous envoyait un bon baiser de fille.

— Adieu, mon voisin ! dormez bien, faites de beaux rêves ; les miens sont tout faits avec ce mot-là. Que Dieu vous protège dans tous vos désirs ! Vous avez été pour moi ce soir comme un bon ange, vous me rapportez l'air de ma fille.

1. L'*infusion* consiste à verser un liquide bouillant sur une substance dont on veut extraire le suc. Ainsi, pour Balzac, un grand sentiment fait jaillir d'une nature même grossière toute la beauté morale qu'elle contient.

— Le pauvre homme! se dit Eugène en se couchant; il y a de quoi toucher des cœurs de marbre. Sa fille n'a pas plus pensé à lui qu'au Grand Turc. »

(*Le père Goriot se prend d'affection pour Eugène. Cependant celui-ci est invité par Mme de Nucingen, qui lui avoue sans détours ses embarras d'argent. Il court au jeu, gagne une grosse somme et la lui remet. Tous deux finissent cette étrange soirée dans une loge au théâtre des Bouffons.*)

En s'en allant à pied, par un beau soir de lune, Eugène tomba dans de sérieuses réflexions. Il était à la fois heureux et mécontent : heureux d'une aventure dont le dénouement probable lui donnait une des plus jolies et des plus élégantes femmes de Paris, objet de ses désirs; mécontent de voir ses projets de fortune renversés, et ce fut alors qu'il éprouva la réalité des pensées indécises auxquelles il s'était livré l'avant-veille. L'insuccès nous accuse toujours la puissance de nos prétentions. Plus Eugène jouissait de la vie parisienne, moins il voulait demeurer obscur et pauvre. Il chiffonnait son billet de mille francs dans sa poche[1], en se faisant mille raisonnements captieux pour se l'approprier. Enfin il arriva rue Neuve-Sainte-Geneviève, et, quand il fut en haut de l'escalier, il y vit de la lumière. Le père Goriot avait laissé sa porte ouverte et sa chandelle allumée, afin que l'étudiant n'oubliât pas de *lui raconter sa fille*, suivant son expression. Eugène ne lui cacha rien.

« Mais, s'écria le père Goriot dans un violent désespoir de jalousie, elles me croient ruiné : j'ai encore treize cents livres de rente! Mon Dieu! la pauvre petite, que ne venait-elle ici? j'aurais vendu mes rentes, nous aurions pris sur le capital, et avec le reste je me serais fait du viager[2]. Pourquoi n'êtes-vous pas venu me confier son embarras, mon pauvre voisin? Comment avez-vous eu le cœur d'aller risquer au jeu ses pauvres petits cent francs? c'est à fendre l'âme. Voilà ce que c'est que des gendres? Oh! si je les tenais, je leur serrerais le cou. Mon Dieu! pleurer, elle a pleuré?

— La tête sur mon gilet, dit Eugène.

— Oh! donnez-le-moi, dit le père Goriot. Comment! il y a eu là des larmes de ma fille, de ma chère Delphine, qui

1. Mme de Nucingen n'a pris que six mille francs sur les sept mille que Rastignac a gagnés au jeu; 2. Mettre une somme en *viager*, c'est en abandonner le capital, moyennant une rente qui est versée pendant la durée de la vie.

ne pleurait jamais étant petite! Oh! je vous en achèterai un autre, ne le portez plus, laissez-le-moi. Elle doit, d'après son contrat, jouir de ses biens. Ah! je vais aller trouver Derville, un avoué[1], dès demain. Je vais faire exiger le placement de sa fortune. Je connais les lois, je suis un vieux loup, je vais retrouver mes dents.

— Tenez, père, voici mille francs qu'elle a voulu me donner sur notre gain. Gardez-les lui, dans le gilet*(**54**). »

Goriot regarda Eugène, lui tendit la main pour prendre la sienne, sur laquelle il laissa tomber une larme.

« Vous réussirez dans la vie, lui dit le vieillard. Dieu est juste, voyez-vous. Je me connais en probité, moi, et je puis vous assurer qu'il y a bien peu d'hommes qui vous ressemblent. Vous voulez donc être aussi mon cher enfant? Allez, dormez. Vous pouvez dormir, vous n'êtes pas encore père. Elle a pleuré, j'apprends ça, moi qui étais là tranquillement à manger comme un imbécile pendant qu'elle souffrait; moi, moi qui vendrais le Père, le Fils et le Saint-Esprit pour leur épargner une larme à toutes deux!

— Par ma foi, se dit Eugène en se couchant, je crois que je serai honnête homme toute ma vie. Il y a du plaisir à suivre les inspirations de sa conscience. »

Il n'y a peut-être que ceux qui croient en Dieu qui font le bien en secret, et Eugène croyait en Dieu.

1. Un des grands personnages de *la Comédie humaine*, beau caractère et juge sévère des lâchetés mondaines (voir *le Colonel Chabert*).



QUESTIONS

I

UNE PENSION DE FAMILLE

1. Appréciez les lignes qui servent d'*introduction* au roman. Que nous apprennent-elles des intentions de Balzac ? Que pensez-vous de son jugement sur Paris ? Dans quelles dispositions d'esprit veut-il placer le lecteur ? Tout vous semble-t-il également heureux dans cette exposition du drame ? Quels reproches pourrait-on adresser ici au romancier ?

2. Étudiez la *description* de la pension. Comment est-elle composée ? Pourquoi cette accumulation de détails ? Quelle impression veut nous laisser Balzac ? Son *réalisme* d'après ces pages : citez quelques traits caractéristiques. Étudiez le *pittoresque* du style, notamment dans les verbes et les adjectifs.

3. Expliquez cette expression : *la misère sans poésie ?* Connaissez-vous, dans l'œuvre de Balzac ou d'un autre grand écrivain, des tableaux de *misère poétique ?*

— Relevez, dans ces pages, les allusions par lesquelles Balzac *prépare* l'action du roman. Appréciez l'habileté de ces *préparations.*

4. Le *portrait* de Mme Vauquer. Comment est-il composé ? Quel est, d'après ce portrait, le caractère dominant du personnage ?

5. Comment le double aspect du rôle de Rastignac est-il déjà annoncé par ces réflexions sur les provinciaux à Paris ?

6. Comment Balzac, par cette galerie de portraits, prépare-t-il l'atmosphère du drame ?

7. Balzac observateur de la société d'après cette page.

8. *Le portrait de Victorine :* appréciez le mélange de réalisme et de poésie dans ce passage. Comparez ce portrait à celui d'Eugénie Grandet, et à celui de Véronique dans le *Curé de village.*

9. Le portrait d'Eugène est-il aussi précis que celui des autres personnages ? Pourquoi cette différence ? Cherchez dans la suite du roman les passages où Balzac complète et précise les portraits des principaux héros.

10. Étudiez, d'après le portrait de Vautrin, comment Balzac peint un personnage d'après des détails physiques, des gestes, des mots caractéristiques.

11. La peinture de l'égoïsme social d'après cette page.

12. Le *pessimisme* de Balzac d'après ce passage. Relevez-en d'autres expressions dans la suite du roman.

— Que pensez-vous de ces réflexions philosophiques ou morales qui interrompent fréquemment la marche du roman ? A-t-on eu raison de les reprocher à Balzac ?

13. Relevez les détails de costume et de langage qui classent Goriot dans une catégorie sociale bien déterminée. Comment quelques traits essentiels de son caractère sont-ils déjà indiqués dans les paroles qu'il prononce ? — N'y a-t-il pas quelque ironie dans ce portrait ? Où et pourquoi ? Connaissez-vous des personnages analogues dans d'autres romans de Balzac ?

14. Étudiez les progrès de la haine dans le cœur de Mme Vauquer.

15. Montrez d'après cette page comment Balzac, même lorsqu'il emploie le style indirect, fait toujours parler ses personnages. Recherchez-en d'autres exemples dans le roman. Expliquez l'importance qu'il donne au *langage* de ses héros. N'est-ce pas un des éléments essentiels du roman tel qu'il le conçoit ? Pourquoi ?

16. Appréciez l'effet qu'a cherché Balzac dans cette réplique du père Goriot.

17. Étudiez le second portrait du père Goriot. Quelle impression doit-il nous laisser? Est-ce le seul des personnages de Balzac qui allie la grandeur morale et les ridicules physiques? Que pensez-vous des idées du romancier sur ce point?

18. Le mot de Goriot : « *Elles viennent quelquefois* », produit-il tout de suite un grand effet sur le lecteur? Ne faut-il pas avoir lu tout le roman pour en comprendre la valeur? Ce procédé ne vous rappelle-t-il pas quelque chose d'analogue dans certaines tragédies classiques?

19. L'étudiant de Paris d'après cette page. Analysez l'état d'esprit de Rastignac à ce moment de l'action.

20. Appréciez le style de Balzac dans ce passage : « Être jeune,... Sa pensée vagabonde. »

21. Quel effet Balzac a-t-il cherché à produire dans cette scène?

22. Appréciez, d'après cette scène, l'art du dialogue populaire chez Balzac. Cette conversation est-elle utile à l'action? Nous apporte-t-elle quelques données intéressantes? Lesquelles?

23. Étudiez le *mouvement* de cette scène.

24. Expliquez le jeu de Vautrin à l'égard de Mme Couture et de Victorine.

25. Et à l'égard de Rastignac.

26. Relevez dans cette page et dans les pages suivantes, les premières manifestations de l'amour paternel de Goriot.

— En quoi cette scène est-elle pathétique?

27. Comment l'idée essentielle du roman commence-t-elle à se dégager des cruelles observations de Vautrin?

28. Comment a-t-on pu voir dans cette tirade la définition même du « personnage balzacien par excellence »?

29. Étudiez le style de Vautrin dans ces pages. Que pensez-vous de ses appréciations sur la société parisienne? Comment nous peignent-elles le personnage?

30. A-t-on eu raison de reprocher à Balzac l'abus de ces « facéties »? Dans quelle mesure cette scène complète-t-elle le tableau de la pension?

— Étudiez le mouvement et la vie dans ces pages.

31. Expliquez les différentes attitudes de Goriot, et notamment le regard qu'il jette à Victorine Taillefer.

II

LES DEUX VISITES

32. L'ironie et la sympathie dans ce tableau de Rastignac allant dans le monde.

33. Appréciez le caractère de Mme de Langeais d'après cette scène. Étudiez l'ironie mondaine dans ses paroles.

34. Pourquoi Balzac insiste-t-il sur ces « antécédents » de Goriot?

35. Comment Balzac veut-il nous dépeindre Mme de Beauséant?

— Pourquoi celle-ci fait-elle, à ce moment, l'*éducation mondaine* de Rastignac? Comparez ses conseils à la lettre de Mme de Mortsauf à Félix de Vandenesse (*le Lys dans la Vallée*).

— Comparez les propos de Mme de Beauséant à ceux de Mme de Langeais et à ceux de Vautrin. Marquez les différences. Montrez que, malgré tout, leur conclusion est au fond la même. Dégagez et appréciez cette conclusion.

— Étudiez le style de Balzac dans ces pages. Quelle en est la qualité dominante?

— Importance de cette scène pour l'action du roman : par les éléments nouveaux d'intérêt qu'elle nous fait connaître; par la réaction sur Rastignac des conseils de sa cousine, et les sentiments qu'ils provoquent en lui.

— Montrez comment c'est toute une philosophie de la vie sociale que Balzac a voulu dégager dans cette scène.

36. Étudiez l'évolution des sentiments de Rastignac.

37. Comment Balzac a-t-il su faire rendre tout son effet au contraste entre les deux milieux où se déroule l'action?

— Étudier l'art de la présentation dans ce passage; en chercher d'autres analogues dans le roman.

38. Expliquez l'attitude de Rastignac à l'égard de Goriot, l'attitude de Vautrin à l'égard de Rastignac.

39. Pourquoi Balzac a-t-il retardé jusqu'ici l'histoire complète de Goriot?

— Certains traits ne démentent-ils pas les assertions de Mme de Langeais?

— Pourquoi Balzac établit-il ainsi, avec une extrême précision, le passé de son personnage?

— Appréciez le procédé qui consiste à nous le présenter, non en une fois, mais par retouches successives.

— Relevez dans ce portrait quelques détails qui prouvent la minutie avec laquelle Balzac reconstitue la vie de ses héros, replacés à leur époque, dans leur milieu social.

40. Que pensez-vous de cette psychologie de Goriot, des raisons pour lesquelles son amour paternel tourne à la passion?

41. Quels sont les traits essentiels qui nous expliquent, dans cette page, les malheurs futurs du père Goriot?

III

L'ENTRÉE DANS LE MONDE

42. Quelle impression la lettre de la mère de Rastignac doit-elle nous laisser? Expliquez les sentiments qu'elle provoque chez Eugène?

43. L'esprit et la verve de Balzac d'après ce passage : « Le monde était à lui..., à la vie humaine. » Rastignac ne nous rappelle-t-il pas ici le héros d'un grand roman du XVIIIe siècle?

— Soulignez, dans ce passage et ailleurs, les observations qui prouvent chez Balzac une profonde connaissance de la vie de Paris.

— Appréciez le style des dernières lignes de la tirade depuis : « Paris lui appartient... »

44. Étudiez la *psychologie scientifique* de Balzac d'après ce passage. Quels reproches pourrait-on faire à des morceaux de ce genre?

45. Montrez comment Balzac nous a préparés et conduits à la grande scène entre Vautrin et Rastignac.

— Justifiez, d'après ce dialogue, l'éloge classique : « Balzac sait faire toujours parler ses personnages comme il convient d'après le portrait qu'il nous en a tracé. »

46. *Le discours de Vautrin.*

— Composition de ce discours. Peut-on en saisir les grandes lignes?

— Complexité du caractère : dégagez ses principaux aspects d'après cette tirade. Le cynisme. L'éloquence. L'énergie.

— Comment Balzac a-t-il voulu nous présenter les visées de Vautrin sur Rastignac? Comment les rend-il *vraisemblables*?

— Les idées de Vautrin. Sont-elles absolument originales? Balzac ne s'est-il pas souvenu du héros présenté par un grand philosophe du XVIIIe siècle? et aussi des idées d'un de ses contemporains?

— Quelle est la valeur de ces idées replacées à l'époque où se déroule le roman, et à l'époque où écrit Balzac?

— Les accusations d'*immoralité* lancées contre Balzac vous paraissent-elles justifiées par ces pages ? Qu'est-ce qui pourrait leur donner quelque fondement ?

— Balzac peintre de mœurs d'après cette tirade : relevez les traits qui supposent une connaissance approfondie de la société de son temps.

— L'art de Balzac dans ces pages; dégagez les qualités essentielles du style. Relevez les *mots* les plus saisissants. Étudiez les images, les comparaisons.

— Étudiez, au cours de la conversation et dans les pages suivantes, l'action corruptrice de Vautrin sur Rastignac.

47. Le *monologue* de Rastignac : « Être fidèle à la vertu. » Quel effet a cherché ici Balzac après la scène précédente ? Qu'est-ce qui fait la beauté de ce monologue (pensée et style) ?

48. Les nuances du sentiment paternel de Goriot d'après ce dialogue.

49. Relevez les expressions par lesquelles Balzac a voulu nous montrer le caractère *instinctif* de l'amour paternel chez son héros.

— Comment Balzac a-t-il voulu nous présenter cette amitié qui naît entre Goriot et Rastignac ? Cherchez-en d'autres exemples dans l'œuvre du romancier.

50. Qu'est-ce qui vous frappe dans le style de cette page ? Tous les traits vous en semblent-ils justes ?

— Appréciez la différence entre Goriot tel qu'il apparaît à la table de la pension, et tel qu'il se révèle dans l'intimité ?

51. Quel effet produit, à cet endroit du roman, la description de la chambre de Goriot ?

52. Analysez le sentiment paternel tel qu'il s'exprime dans cette page. Quels sont les traits qui vous paraissent les plus vrais, les plus saisissants ? N'y en a-t-il pas d'un peu forcés, qui sentent l'auteur ?

53. Comment expliquez-vous la réponse du père Goriot à l'aveu de Rastignac ?

— Relevez, dans ces pages, tout ce qui rappelle les origines de Goriot — et tout ce qui l'élève au contraire jusqu'à cette « sublimité » dont parle Balzac.

54. Appréciez la conduite de Rastignac à l'égard de Goriot.
